BnF Gallica

Ames en prison : l'École des sourdes-muettes-aveugles (36e édition...) / Louis Arnould,... ; préfaces de Georges Picot [...]

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

Arnould, Louis (1864-1949). Auteur du texte. Ames en prison : l'École des sourdes-muettes-aveugles (36e édition...) / Louis Arnould,... ; préfaces de Georges Picot et Étienne Lamy,.... 1948.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

VAN HAVÉRE

LOUIS ARNOULD

AMES EN PRISON

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Éditions Contemporaines
BOIVIN & Cie

1. — Institution Notre-Dame de Larnay
Une récréation

LOUIS ARNOULD
Professeur à l'Université de Poitiers

Ames en Prison

L'Ecole des Sourdes-Muettes-Aveugles

36e Édition revue et corrigée

Préfaces de Georges PICOT et Etienne LAMY
Anciens Secrétaires perpétuels
de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et de l'Académie française

Couronné par l'Académie française

« Préparer et interroger un aveugle-né n'eût point été une occupation indigne des talents réunis de Newton, Descartes, Locke et Leibnitz. »

DIDEROT, *Lettre sur les Aveugles.*

16° R
2805
2659

Éditions Contemporaines
BOIVIN & Cie
1948

DL 3136 10-3-48

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A la même Librairie, BOIVIN ET Cie.

La Providence et le Bonheur, d'après Bossuet et Joseph de Maistre. (*Couronné par l'Académie française.*)

Maison ALFRED MAME ET FILS, *Tours et Paris (VIe), rue Madame, 6.*

Nos amis les Canadiens. (Au pays de Maria Chapdelaine.) *Psychologie, Littérature, Colonisation.* Préface d'Etienne Lamy, 3e édition.

La Terre de France chez La Fontaine. (*Bêtes et Gens.*) 7e édition.

Librairie ARMAND COLIN, *boulᵈ Saint-Michel, 103, Paris (Ve).*

Un Gentilhomme de lettres au XVIIe siècle. Honorat de Bueil, seigneur de Racan, avec un tableau généalogique des Bueil et 18 planches de gravures hors texte, 562 pages in-8°. Nouvelle édition abrégée. (*Couronné par l'Académie française.*)

Librairie DROZ, *rue de Tournon, 25, Paris (VIe).*

Poésies lyriques de Racan, édition critique. (*Couronné par l'Académie française.*)

Librairie du PETIT DÉMOCRATE,
faubourg Croix-Mandonnaud, 9, Limoges.

Les prétendues preuves de l'inexistence de Dieu, 18e mille, tract.

Editions PUBLIROC, *rue Thiers, 53, Marseille.*

Les Cahiers de l'Education forte et joyeuse. 1er cahier : *L'Organisation de la Gaieté en famille.* 5e mille.

2e cahier : *Autorité et Liberté dans l'éducation familiale,* 5e mille. (*A suivre.*)

Quelques poètes. Etudes sur la méthode biographique de SAINTE-BEUVE SUR MALHERBE, RACAN, PAUL CONSTANT, ANDRÉ CHÉNIER, VICTOR HUGO, SULLY-PRUDHOMME. Paris, G. Oudin. *épuisé.* (*Couronné par l'Académie française.*)

Enverrons-nous nos fils en Tunisie ? (*Après une enquête faite sur place*). 2e édition, brochure chez l'auteur.

La Victoire du Piave (26-28 octobre 1918), d'après les documents militaires et privés français et italiens, et après études faites sur place. Brochure de 36 pages, avec deux croquis. Librairie H. Mansuy, rue Gambetta, 70, Poitiers.

Un voyage à Rome. Le Paganisme d'Hippolyte Taine en 1864. Librairie Labouygue, rue Gambetta, 27, Poitiers.

Sous presse. Les Bergeries de RACAN, édition critique.

— *M. de Meaux chez lui.*

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

A LA MÉMOIRE DE MON FILS

ANDRÉ ARNOULD

Fidèle ami de Larnay

Soldat au 107e Régiment d'infanterie

Tombé pour la France et pour Dieu

à 22 ans

A l'assaut de la rive gauche du Piave (Italie)

la nuit du 26 au 27 octobre 1918

A LA MÉMOIRE DE MA CHÈRE FEMME

MADAME LOUIS ARNOULD

née Madeleine Faivre

Une très grande amie de Larnay

La mère de la filleule de Marie Heurtin

La grande promotrice du titre des « Ames en Prison »

Morte chez elle, à Champmarin, à 82 ans, en vaillante chrétienne,

le 7 août 1947

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques VII
Préface de M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française XI
Avant propos de la 8e édition XV

Le Professeur de Larnay

CHAPITRE I. — Sœur Marguerite (1860-1910) 1

Les élèves : A. — Marie Heurtin

— II. — Une Ame en prison 37
— III. — Les progrès de Marie-Heurtin 62
1. — En 1903 62
2. — De 1904 à 1910 65
3. — De 1910 à 1918 70
— IV. — Six Lettres et Morceaux écrits par Marie Heurtin 74
— V. — Marie Heurtin en Europe 82
1° — en Angleterre 82
2° — en Hollande 84
3° — en Allemagne 92
— VI. — Etudes philosophiques sur Marie Heurtin. . 99
1° — M. Henri Lavedan 101
2° — M. P. Le Guichaoua. . . . 107

B. — Anne-Marie Poyet

— VII. — 1° Son Éducation (1907-1909) 132
2° Suite de l'Éducation (1910-1913 160
3° Une jeune Ouvrière sourde-aveugle (1913-1918) 162

C. — Marthe Heurtin

— VIII. — L'Education de Marthe Heurtin 169

D. — Marthe Obrecht

CHAPITRE IX. — L'Education de Marthe Obrecht 181
Lettre de M. Th. Denis, chef de bureau honoraire au Ministère de l'Intérieur à la Supérieure de Larnay 195

E

— X. — Une Couronne civique à Larnay 198
— XI. — Une vue de Larnay pendant la guerre. . . 202
— XII. — Le rayonnement de Larnay dans les Deux Mondes. 206
I. En France 206
II. En Amérique 210
— XIII. — *La Méthode de l'Ecole Française de Larnay* pour l'instruction des sourdes-muettes aveugles 229
— XIV. — Bibliographie dernière sur les sourds-aveugles 228
— XV. — La Mort de Marie Heurtin 233
— XVI. — La Mort de Marthe Obrecht 240
— XVII. — La Cité de Larnay 243
— XVIII. — L'Ecole masculine des « Ames en Prison » à Poitiers 252

TABLE DES GRAVURES

1. — Institution Notre-Dame de Larnay. — Une récréation . . . . . *Frontispice*
2. — La Cour d'entrée de l'institution de Larnay. en face la p. 32.
3. — La Chapelle de Larnay . . . . . en face la p. 48.
4. — Marie Heurtin lisant sur les doigts de Sœur Marguerite (1900) . . . . . en face la p. 64.
5. — Un autographe de Marthe Heurtin, sourde-muette-aveugle . . . . . en face la p. 144.
6. — La classe des Sourdes-Aveugles avec la Sœur Saint-Louis, en 1930 . . . . . en face la p. 224.
7. — Marthe Heurtin cause avec la Sœur Saint-Louis, en 1933 . . . . . en face la p. 240.
8. — Un exercice de Démutisation, d'après la nouvelle méthode « belge », en 1930 . . . . en face la p. 248.

R.I.

LETTRE DE M. GEORGES PICOT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

▲ L'AUTEUR (*pour la 3e édition*)

Paris, 19 février 1903.

CHER MONSIEUR,

Je vous remercie vivement de m'avoir communiqué les épreuves de votre nouvelle édition.

J'ai relu avec un intérêt croissant ce récit si simple qui nous fait assister à une résurrection.

Une enfant de dix ans privée de l'ouïe, de la parole et de la vue, poussant des cris inarticulés, passant aux yeux de tous pour idiote et ne semblant avoir pour tout refuge qu'un asile d'aliénés — devenue en sept ans une jeune fille instruite, intelligente, capable de communiquer avec ses semblables, d'exprimer les sentiments les plus variés, de comprendre ce monde extérieur dont elle semblait exclue, d'aimer ses semblables, et enfin de concevoir l'idée de Dieu : voilà la transformation dont vous avez été témoin et que vous ne pouvez taire.

Vous obéissez à un devoir : il n'est pas permis aux témoins de taire les grandes découvertes, et, dans l'ordre de la science : philosophie, psychologie

ou pédagogie, c'est bien d'une découverte qu'il s'agit.

Vous avez eu raison de la traiter comme telle, de la soumettre à l'observation scientifique la plus précise, d'en relever tous les éléments, d'en marquer, comme en un procès-verbal, tous les progrès, de ne négliger aucune circonstance, de ne tenir aucun détail pour superflu, depuis le premier fil qui a rattaché une idée à un besoin, depuis le premier signe qui a établi une communication avec cette âme endormie jusqu'à cette multiplicité de gestes, de lecture et de langage qui, par le seul sens du toucher, ont rendu à cette intelligence de 17 ans l'activité, les relations et la vie.

Quel sujet de réflexions, Monsieur! et qu'il nous porte loin de ceux qui voyaient dans nos idées le résultat de nos sens! En comparaison de la vue qui nous offre le spectacle du monde, de l'ouïe qui nous pénètre de la pensée extérieure, du langage qui fait de l'homme l'être sociable par excellence, qu'est-ce que le toucher? N'est-ce pas un sens tout matériel? Et cependant la force de l'étincelle intime qui est en nous est telle que ce sens tout animal peut s'éveiller, sentir, exprimer, et qu'il en peut jaillir toutes les formes de la pensée!

Je ne connais pas de preuve plus précise de la puissance de l'âme pensante.

En s'échappant de prison, elle a apporté la démonstration de son existence.

Mais que dire de l'œuvre de libération? Peut-on mesurer ce qu'il a fallu de dévouement, de temps et de soin, d'efforts de toutes les heures pour faire

pénétrer par bribes ces leçons où tout devait être improvisé, où chaque procédé était une création de l'imagination ?

Je ne peux parvenir à détacher ma pensée de ce tête-à-tête de deux âmes, l'une emprisonnée dans une armure opaque et sourde, et cependant douée de vie, ayant la conscience de son impuissance, se débattant dans des crises de rage, et l'autre en plein épanouissement d'intelligence et d'amour, frappant doucement à cette porte fermée, essayant de l'entr'ouvir, ne se décourageant jamais, employant des semaines et des mois à guetter les moindres signes de vie, se servant de chaque progrès pour en obtenir d'autres et parvenant enfin à délivrer cette pensée qui, sans elle, serait demeurée à jamais prisonnière !

A la vue de cette éclosion d'une âme, n'éprouve-t-on pas une douleur en pensant à toutes celles que des infirmités de même ordre maintiennent pour toujours emmurées ? Vous avez eu raison d'en vouloir dresser le lamentable catalogue : il marque la voie à suivre pour tous ceux qui veulent élever leurs devoirs à la mesure des souffrances humaines.

Quelle reconnaissance et quelle admiration ne devons-nous pas éprouver pour ces libératrices d'âmes !

Vous décrivez, Monsieur, la scène la plus extraordinaire, lorsque vous parlez du sermon auquel vous avez assisté dans la chapelle de Larnay.

« De la table de communion, le prêtre parlait aux aveugles. Une religieuse, montée sur une estrade et tournant le dos à l'orateur, mimait le discours pour les yeux des sourdes-muettes. Une autre Sœur

articulait avec les lèvres pour les sourdes parlantes. Dans le bas de la chapelle, en deux endroits, des gestes étaient appliqués sur des mains : c'étaient les voisines de Marthe Obrecht et de Marie Heurtin, qui leur repassaient le sermon sur l'épiderme. »

Quoi de plus émouvant que de voir la parole humaine parvenir, en prenant toutes les formes, jusqu'à ces 250 âmes ! Et si la société idéale est celle où chaque individu est lié par le plus parfait amour, que penser de cette chapelle où chacune des infirmes, en sentant venir jusqu'à elle les paroles de foi et d'espérance, éprouve une filiale tendresse pour les religieuses qui lui ont rendu la faculté de comprendre !

Il y a des œuvres incomparables que le respect de la postérité a protégées contre les orages révolutionnaires. Les noms de saint Vincent de Paul, de l'abbé de l'Épée ont traversé les siècles. Les religieuses de Larnay, qui ne demandent qu'à être oubliées dans le couvent où, étrangères aux passions et aux tempêtes, elles affranchissent et rachètent les âmes, seront sauvées par les prières de leurs sourdes-muettes-aveugles et, il faut l'espérer, par la reconnaisance de ceux qui sauront, malgré elles, faire connaître leur action et empêcher qu'en notre temps, ce qu'admire le monde civilisé tout entier, trouve en France, pour seule récompense, l'ingratitude et l'exil.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments de haute estime.

GEORGES PICOT.

PRÉFACE

Des captifs, les plus à plaindre sont les êtres inachevés par la nature, qui, aveugles, muets et sourds, naissent et vivent clos de toute communication avec la vie. Naguère leur rencontre était la grande humiliation de notre impuissance. Rien de nous ne leur parvenait, pas même, comme aux mineurs ensevelis, l'annonce d'un voisinage secourable, l'espoir d'une délivrance. Qu'étaient-ils capables de comprendre ? Quel sort si l'humanité était en eux réduite à une végétation de plante ! Quelle destinée plus affreuse s'ils renfermaient, dans leur cachot muré de ses trois portes, un instinct des rapports sociaux, et une faim d'intelligence ! Une incertitude sur la somme de douleurs apportées aux victimes par le supplice, était toute l'aumône des philanthropes. Enfin, pour ces âmes en prison il s'est trouvé des âmes libératrices. Non loin de Poitiers, trois petites filles sourdes, aveugles et muettes avaient été recueillies par des religieuses. Ces religieuses rêvèrent ce miracle de découvrir une issue dans ces demeures fermées, et le miracle elles

l'ont accompli. Dieu donne parfois du génie à la charité qu'il inspire. La compatissance pour les jeunes filles menacées de tuberculose a enseigné aux dames de Villepinte une hygiène que les médecins ont apprise de nonnes : la pitié, une pitié active, continue, torturante en faveur d'êtres passifs comme des choses, mais créatures humaines, donc héritières d'une dignité immortelle, a révélé à quelques humbles femmes du Poitou le secret d'entrer en rapports avec la détresse inaccessible, en intelligence avec la solitude muette, de parler à ceux qui n'ont pas d'oreilles, d'entendre ceux qui n'ont pas de voix. Et quand l'invraisemblable lien fut établi, ce fut pour les saintes ouvrières de cette merveille, à la fois une stupeur et une récompense que la profondeur et la clarté des pensées jusque-là endormies dans la source close et soudain jaillissantes. Une divination étrange donne à ces êtres, rappelés d'aussi loin que la mort, conscience de l'univers, de cet univers connaissable par les sens qui leur manquent, et à leur intelligence rien ne manque de ce qui est connu de l'homme sans le secours des sens. Par leur aptitude à pénétrer le monde invisible, ces malheureux nous égalent, et par leur familiarité avec lui, ils nous surpassent, car rien ne les distrait de lui et lui seul est ouvert pour eux. Dieu, sa puissance, sa justice, une autre vie remplissent d'infini leur captivité. Dès la première tentative pour révéler cet infini aux petites adoptées, on admira qu'elles le reconnussent. Instruites par lui, elles

acceptaient qu'étrangers aux beautés et aux laideurs éphémères leurs sens demeurassent vierges, que leurs yeux ne vissent rien avant de contempler le Créateur en sa gloire, que leurs oreilles s'ouvrissent pour entendre de lui la récompense promise à la douleur patiente, que leur langue fût déliée seulement pour commencer le cantique de la gratitude immortelle. Elles attendaient, priaient, croyaient, espéraient, étaient heureuses. M. Louis Arnould voulut être témoin de ce prodige. Au milieu des sœurs, leurs institutrices, ces trois jeunes filles lui semblèrent seulement les plus cloîtrées des religieuses. Il eut avec elles des entretiens, il constata la simplicité, la sagesse, parfois la profondeur de leurs réponses. Il vit de la joie dans les yeux sans regard, il vit un sourire sur les lèvres sans voix. Il raconta ce qui l'avait touché et il toucha. Son livre restera bienfaisant pour tous. Aux emmurés vivants, le bienfait est la nouveauté d'une communication même imparfaite avec le monde, la consolation d'une assistance fraternelle ici-bas, et surtout la certitude transmise à leur affreux inachèvement que bientôt ils seront complétés, transfigurés et pour toujours. A nous témoins de leur gratitude si grande pour un si faible soulagement de leur misère humaine, le bienfait est la leçon de cette patience, nous qui, tout comblés de ce qui leur manque, vivons comme si tout nous manquait, et employons nos yeux à envier et notre voix à nous plaindre.

ETIENNE LAMY.

AVANT-PROPOS

DE LA HUITIÈME ÉDITION

La précédente édition (qu'avait honorée en 1910 le Prix de Sociologie, décerné à l'unanimité, de « Vie Heureuse ») était épuisée depuis 5 ans : pendant toute la Guerre, de nombreuses réclamations m'arrivaient, venant surtout de nos blessés des hôpitaux, d'infirmières et d'officiers, pour que je donne une nouvelle édition des *Ames en Prison*. A tort ou à raison j'ai cru qu'il était plus utile et plus opportun de mûrir, de rédiger et de publier d'abord mon étude sur *La Providence et le Bonheur*; mais quand j'eus terminé la mise au point de mes nouvelles recherches sur les Sourds-Aveugles des deux mondes, je me heurtai aux difficultés techniques croissantes de l'imprimerie en temps de guerre : le renchérissement de toutes les matières et la raréfaction de la main-d'œuvre me forçaient de ne publier que la 1re Partie de mon ancien livre, si je ne voulais pas donner un prix inabordable à ce volume de vulgarisation.

Il fallut se résigner à cette très dure amputation.

J'ai donc supprimé presque toute la 2e Partie cependant mise au point, sur les six Ecoles étrangères de sourdes-aveugles, en Amérique, en Suède, en Ecosse, en Allemagne et aux Philippines, et sur les cent cinquante infirmes connus en ce genre : j'espère pouvoir en faire profiter quelque revue spécialisée. J'ai même dû réduire quelques portions de la 1re Partie. Celle-ci en revanche compte *trois* chapitres en partie nouveaux (III, VI et VII), et *cinq* complètement inédits (I, VIII, XI, XII et XIV), entre autres une monographie sur la grande organisatrice française de l'enseignement des sourds-aveugles, *Sœur Marguerite*, malheureusement décédée en 1910, une étude sur *Marthe Heurtin* et une vue précise sur *le Rayonnement de Larnay en France et en Amérique*.

Ce travail sur notre grande Ecole française de Notre-Dame de Larnay, qui compte onze sourdes-muettes-aveugles, a été assidûment poursuivi durant les deux dernières années de la Grande Guerre, c'est-à-dire à travers d'autres travaux, des inquiétudes et même des angoisses patriotiques et privées, des espérances et des joies, des larmes aussi, de ces larmes qui ne réussissent pas à obscurcir l'éclat de la triomphale Victoire. Puissent ces quelques pages, même ainsi réduites par la force des choses, aider à faire resplendir dans tous les milieux, français et étrangers, l'une des beautés morales sans nombre de notre merveilleuse France !

L. A. Poitiers, 6 décembre 1918.

AMES EN PRISON

CHAPITRE PREMIER

Sœur Marguerite (1).

(1860-1910)

Le pays des dolmens et des menhirs, les plages de l'archipel morbihanais conservent encore tout vivant le souvenir du miséricordieux moine, saint Kadok, qui, « joyeux », disait-il lui-même, comme « le merle du bocage », — vint, fuyant les agressions barbares de la Grande-Bretagne, civiliser l'Armorique au 6e siècle : ayant abordé dans un îlot fertile de « la rivière d'Etel », il se montra grand constructeur, et les enfants s'amusent encore dans leurs chansons du bon tour qu'il joua au diable en édifiant le beau pont de pierre qui permettait aux habitants d'accourir vers sa chapelle : pour obtenir l'aide puissante du Malin, il lui abandonnait d'avance la première créature vivante qui passerait sur

(1) Son véritable nom de religion est Sœur *Sainte-Marguerite*, mais la foule qui n'aime pas les vocables longs, et aujourd'hui moins que jamais (elle disait déjà au 17e siècle : « Monsieur Vincent »), a commencé de raccourcir le nom de la grande éducatrice. Nous faisons comme elle, persuadé que les progrès de la popularité de l'illustre religieuse n'en courront que plus vite.

la nouvelle route ; le pont achevé, le saint y lâcha, en riant de bon cœur, un chat noir qu'il tenait caché dans sa manche. Aujourd'hui, après 14 siècles, la chaussée est trop étroite à l'automne, à l'époque de la cueillette des raisins et des pommes, pour tous les pèlerins qui se pressent afin de vénérer la statue habillée du saint patron passant dans les vergers, et son lit de pierre à l'oreiller de granit, conservé dans la chapelle (1).

C'est à peu de distance de là, au milieu même de ces traditions soigneusement gardées, que naissait, au hameau de Kervranton, dans la forte commune de Locoal-Mendon (Morbihan), la petite *Marie* Françoise Germain, baptisée le jour même, le 11 février 1860, dans la fine église gothique à la flèche de pierre.

Son père, laboureur et marin, Saturnin Germain, avait épousé une jeune cultivatrice du pays, Catherine Le Guen, qui possédait un peu de bien, et deux ou trois vaches : c'était une sainte femme, bonne, douce, patiente et énergique, qui ne manquait jamais de dire 5 *pater* et 5 *ave*, chaque vendredi à trois heures, en l'honneur des 5 Plaies de Notre-Seigneur.

Au bout de deux ans ils se transportèrent plus près de la grande côte, à Saint-Kadok (appelé aujourd'hui Saint-Cado), à 400 mètres de l'antique chapelle romaine, au bout du joyeux pont. Ils eurent

(1) Voir la poétique « Légende de Saint Kadok » dans la *Légende celtique et la Poésie des cloîtres en Irlande, en Cambrie et en Bretagne*, par le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut. Paris, Didier, 1864, p. 125-227.

8 enfants, dont 6 moururent en bas-âge : il ne leur resta que deux filles, la petite Marie et son aînée Jeanne-Marie.

Toutes deux allaient à 2 kilomètres, à l'école de Belz, tenue par une vieille fille, qui n'avait aucun diplôme, mais intelligente et dévouée, et que les parents payaient de bonne volonté, en nature ou quelquefois en argent. La petite Marie s'y fit tôt remarquer par sa piété, par son intelligence et par sa gaieté. La réunion des Enfants de Marie, dont elle faisait partie, jouait des pièces aux jours de fête, et, comme la fillette excellait à la comédie, l'on ne manquait pas de lui donner les rôles les plus importants.

Mais le drame vint brutalement suspendre la comédie. Une nuit, le père était à la pêche de la sardine du côté de Gavres : il faisait très noir, la mer était calme. Le marin était resté tard sur le pont à faire sa prière et à penser..., à penser à Dieu, ainsi que tous les soirs, et aussi sans doute à sa femme et à ses deux chères fillettes qui pensaient à lui :

et leurs pensées
se croi*saient* dans la nuit, divins oiseaux du cœur,

comme dit le grand poète. En marchant sur le pont glissant pour s'aller coucher, il fit un faux mouvement, tomba à la mer et disparut.

Marie avait alors 13 ans et sa sœur 21 : c'était à elles maintenant à remplacer le père pour aider la mère à vivre. Elles partent courageusement l'une et l'autre travailler à l'usine des sardines du port

voisin, à Etel. Dès lors on voit éclater chez l'enfant ce genre de finesse audacieuse qui ne la laissera jamais sans ressource en face des difficultés de la vie, toutes les fois qu'il s'agira d'aboutir au bien : elle trouve le moyen de s'insinuer, malgré son jeune âge, parmi les vieilles ouvrières qui ont un travail plus compliqué, pour recevoir un plus fort salaire.

L'année suivante (elle a 14 ans), obligée d'aller garder une vieille tante à Auray, là encore elle imagine de gagner quelque argent en servant dans une rouennerie deux jours par semaine et en allant faire la lecture chez deux vieilles demoiselles, à moitié aveugles.

A Auray, sous les ailes de sainte Anne, dans ce grand centre religieux de la Bretagne, son confesseur est le Père Michel, capucin, renommé en tout le pays pour son zèle et son ardente piété.

Elle va souvent se promener à la célèbre Chartreuse, et là elle fait la connaissance des Sœurs de la Sagesse, qui occupent maintenant ce monastère : elles l'encouragent dans sa vocation religieuse, comme l'y poussent de leur côté la vive piété et les conseils de sa mère.

L'Océan, éternellement inassouvi, devait, hélas ! faire de nouvelles victimes dans cette famille : plus tard, la fille aînée devait épouser un marin, Grouhel, qui lui donna cinq enfants. L'homme était un jour avec un de ses fils, l'un de ses neveux et quatre autres hommes à la pêche au maquereau, quand la tempête les jette sur les rochers de Groix : le fils tombe à la mer et coule à pic, le neveu fait de même ainsi que trois autres compagnons, le père

reste 2 heures 1/2 accroché au mât, criant à sainte Anne et à ses enfants ; enfin à bout de forces, il se laisse couler : son corps reste pris dans les filets et est rapporté à l'hôpital de Port-Louis. où sa veuve est convoquée pour le reconnaître. Elle reste chargée de ses 4 enfants, dont le plus petit a deux ans, et sa jeune sœur aide de tout son pouvoir à leur éducation.

Telle est la généreuse tige bretonne de foi, d'énergie, de mépris du danger, de dévouement, dont est sortie la jeune religieuse qui en forme, avec son éminente intelligence et son grand cœur, la fleur la plus accomplie.

∴

Marie Germain entra en 1878 au Noviciat des Sœurs de la Sagesse, établi à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en Vendée. et là, dans cette cité des œuvres du Bienheureux Grignion de Montfort, elle fit sa profession religieuse, le 8 juin 1879, fête de Notre-Dame, Siège de la Sagesse, (*Sedes Sapientiæ*) : elle avait 19 ans. Là encore ses compagnes et ses supérieurs avaient vite remarqué non seulement sa piété, mais encore son intelligence et sa gaieté.

Elle est tout d'abord envoyée à Poitiers, où elle enseigne pendant 2 ans dans l'asile Saint-Hilaire, au fond du vieillot couloir de verdure qui s'ouvre dans l'antique rue de la Chandelière.

De là, comme toutes les Sœurs, enseignantes ou hospitalières, de la Sagesse à Poitiers, la jeune religieuse se rendait en promenade ou pour ses retraites à la belle institution des aveugles et des

sourdes-muettes, installée par l'abbé de Larnay dans son château familial, à cinq kilomètres de la ville, sur la solitude du plateau. D'emblée elle s'intéresse aux sourdes-muettes, et, dans l'intervalle de ses classes poitevines, elle apprend d'elle-même l'alphabet dactylologique. Sa merveilleuse vocation pédagogique était née. La clairvoyance des supérieurs le comprit et, au bout de 2 ans, en 1881, la religieuse de 21 ans est envoyée à Larnay, qu'elle ne devait plus jamais quitter.

Ici, elle est chargée d'une des classes de sourdes-muettes, et elle se trouve au centre de méthodes éprouvées, dans un des plus vivants foyers de cet Ordre de la Sagesse qui, outre son dévouement à tant d'hôpitaux, dirige à lui seul, en France, sept grandes écoles de semblables infirmes (1). Mais en même temps, guidée par l'intelligente ardeur de sa générosité, elle va sûrement, dans ce village des misères assorties, au coin le plus intéressant : à la classe où la Sœur Sainte-Médulle éduque depuis six ans une jeune *sourde-muette-aveugle*, Marthe Obrecht.

C'est la seconde tentative aussi audacieuse qui est réalisée à Larnay : la première eut lieu dès 1860 autour de la jeune Germaine Cambon, morte en 1877. En 1875 une nouvelle sourde-muette-aveugle, victime de la guerre franco-allemande, ayant été envoyée à Larnay, la Sœur Sainte-Médulle s'était mise à l'instruire avec un grand succès, dont nous rapportons plus loin les méthodes (2). Il n'est donc que

(1) Larnay, Auray, Orléans, Lille, Laon, Besançon et Toulouse.
(2) Voir *D. Marthe Obrecht.*

juste d'associer à la gloire de Sœur Marguerite le singulier mérite de cette initiatrice trop peu connue qui a réellement allumé le flambeau, à Larnay, le repassant ensuite à sa jeune sœur en religion qui s'en est magistralement servie pour éclairer plus complètement encore et avec plus d'éclat les pauvres âmes captives.

La Sœur Marguerite se mit en effet, dans ses loisirs, à l'école de son aînée, qui avait promptement remarqué. dit une amie de la maison, « son habileté, son splendide optimisme, son sacrifice d'elle-même (1) ». La nouvelle venue regarda l'autre instruire Marthe Obrecht pendant 13 ans, elle l'aida, et la Sœur Sainte-Médulle, quand elle mourut en 1894. léguait sa fille adoptive à la jeune Sœur qui l'adoptait à son tour.

Mais dès 1895, une nouvelle sourde-muette-aveugle âgée de 10 ans venait frapper à la porte de Larnay, ou plutôt ses parents poussaient dans l'intérieur de la porte un petit monstre furieux, dont la Sœur Marguerite, soutenue par son amie, l'éminente Supérieure, la Mère Saint-Hilaire, n'hésita pas à se charger.

* * *

Nous n'avons pas à rapporter ici (nous le faisons plus loin) (2) l'histoire, au jour le jour, de la merveilleuse éducation de Marie Heurtin ; à dire par

(1) Yvonne Pitrois, *The Heurtin Family*. (VOLTA REVIEW, mars 1911, p. 735).

(2) Chap. II, *Une Ame en Prison*

quels prodiges de patience la Sœur Marguerite calma et apprivoisa en deux mois le jeune monstre, parvint à lui donner, grâce au célèbre petit couteau, la révélation du *signe*, et, allant rapidement de proche en proche, lui conféra en peu d'années l'instruction la plus soignée et l'éducation morale et religieuse qui mena peu à peu la jeune fille aux sommets les plus élevés de l'oubli de soi-même, de l'amour des autres et de l'amour de Dieu, en la dotant du même coup d'un vrai et constant sentiment du bonheur.

Il ne s'agit pas davantage ici de reproduire le schéma de la méthode technique de la Sœur, soit les 9 opérations successives ou simultanées auxquelles elle procédait avec ses élèves. Nous voudrions simplement tracer dans ses lignes générales et essentielles le portrait de la grande éducatrice des sourdes-muettes-aveugles.

I

D'abord elle avait bien évidemment *une méthode*, nous l'avons déjà laissé entendre, et nous n'avons pas dissimulé que c'était celle de la Sœur Sainte-Médulle, méthode consistant dans l'apprentissage initial du *signe*, puis dans celui du nom des différents objets et actes par la mimique, pour s'élever ensuite aux diverses notions abstraites, poursuivies jusqu'à celle de Dieu. J'ajouterai que cette méthode qui était très arrêtée et raisonnée chez la Sœur Marguerite, n'allait pas jusqu'à être très formulée

dans son esprit, et il m'a fallu beaucoup d'insistance et presque de contrainte morale pour en recueillir, le crayon à la main, les divers fragments, par lesquels elle répondait à mes questions : combien je me réjouis maintenant, dans l'intérêt général, d'avoir pu rédiger ces pages et même les lui faire corriger à elle-même, quelques mois seulement avant son imprévue disparition !

Cette méthode, Sœur Marguerite l'appliquait à ses élèves avec une aisance et une *sûreté* remarquables, indice certain d'une très haute intelligence : nulle hésitation, nulle indécision, mais une maîtrise parfaite, qui lui faisait perpétuellement prendre son élève au point où elle en était, pour réaliser, fermement et malgré les difficultés, parce qu'elle était sûre d'elle, le genre de progrès qu'elle pouvait obtenir et le seul dont l'enfant fût, à ce moment-là, capable.

Comme elle avait affaire à des enfants privés de presque tous leurs sens, elle avait garde de tomber dans le défaut ordinaire de la plupart des grands instruisant les petits, à savoir l'abus de l'abstraction, contre lequel lutte périodiquement le bon sens des moralistes français. Tout dans son enseignement était *concret*, tout était, comme nous disions il y a trente ans, leçons de choses. Elle n'enseignait rien qu'elle n'eût fait, dans la mesure du possible, toucher, palper par ses pauvres infirmes : toutes les parties de la classe y passaient, tous les objets du musée pédagogique de Larnay, les personnes aussi, habitantes de l'institution comme visiteurs, et l'on verra plus loin que, pour la préparer à l'idée de

Dieu, elle mena d'abord Marie chez le boulanger, chez le menuisier et chez les maçons de l'établissement. Elle me répétait cette maxime qu'elle affectionnait : « Il faut apprendre le fait par le fait lui-même. » Combien de fois n'ai-je pas vu de ces innombrables visites qui venaient interrompre à toute heure le patient labeur de la maîtresse, changées, sans en avoir l'air, en un nouveau progrès pour ses élèves, par l'examen d'un bijou ou d'une pierre précieuse, d'un animal naturalisé en fourrure ou en manchon, l'exploration d'un éperon, d'une bicyclette ou d'une automobile ! C'était la souriante vengeance de l'institutrice dérangée dans ses leçons et qui en retrouvait une autre à faire au cours même de la visite.

L'on peut juger par là que la Sœur Marguerite, qui voyait ou plutôt qui sentait si bien les grands principes de sa méthode, était douée d'une insigne ingéniosité pour les multiples applications, et, entre autres modes, d'un *sens très vif de l'opportunité.*

Cette manière si souple d'instruire ne pouvait provenir que d'une âme nuancée et *très observatrice.* Là encore elle avait été à bonne école, chez la Sœur Sainte-Médulle qui écrivait jadis : « Il a fallu une « longue et constante observation, afin de saisir les « impressions les plus diverses de l'enfant (Marthe « Obrecht), afin de lui donner, sur le fait même, le « signe de l'idée ou du sentiment qui se révélait en « elle ». Très douée elle-même de ce côté, Sœur Marguerite ne fit que se développer dans cette voie : elle fit de ses élèves une étude constante, et trouva ainsi le moyen, d'abord pendant les semaines de

rage de Marie Heurtin, de discerner les joints délicats par où elle pourrait lui insinuer les témoignages de son affection, puis pas à pas, durant quinze ans, de la précéder légèrement dans la voie des progrès intellectuels et moraux en l'attirant sans cesser vers elle.

La constante observation des âmes avait donné à la Sœur un grand sens de la *psychologie*, et l'on s'en apercevait très vite à la rapide intuition dont elle comprenait ou plutôt devinait dans leur fond les divers caractères et toutes les situations morales, même les plus difficiles. Il suffisait de voir, sous son grand front, son beau regard bleu foncé se poser avec une fermeté calme sur celui des autres pour qu'ils fussent assurés d'être entièrement compris : il était fait sans doute du fier et tranquille coup d'œil des marins, ses aïeux, habitués à regarder toujours à quelques « milles » en avant dans la haute mer, mais aussi de la vision profonde d'une âme entraînée depuis de longues années à sonder l'abîme des âmes.

Ces belles qualités de l'esprit, qui constituent déjà un si rare talent d'éducatrice, n'épuisent pas le portrait de la noble intelligence que nous voudrions faire revivre sous toutes ses faces Elle avait encore, ce qui est particulièrement méritoire chez une religieuse, une vive *curiosité intellectuelle*, qui la poussait à chercher et à accueillir toutes les notions nouvelles dans le champ des faits, des idées et des méthodes, surtout tout ce qui pouvait lui permettre d'enrichir et de perfectionner le genre d'éducation déjà si remarquable qu'elle dispensait : elle enten-

dait que le laboratoire éducatif de Larnay, bien que privé de toute ressource régulière, fût égal aux meilleurs ; aussi est-il plus d'une innovation qu'elle y installa, de concert avec la Supérieure, quand elle en apprit par le dehors l'existence et les avantages ; ainsi la dactylographie, la machine Hall ou l'atelier de paillage de chaises et de filet, qui a fait un chemin si prospère depuis sa fondation.

Elle qui aurait pu tant en remontrer à chacun de nous, elle avait comme la passion de s'instruire : elle eût aimé singulièrement trouver l'occasion d'assister à des cours publics d'Université ; elle se réjouit fort en 1909 quand il fut décidé qu'elle irait avec quelques compagnes, à Francfort, entendre les cours de psychologie et de neurologie sur les sourds-muets-aveugles, et elle fit un sacrifice en y renonçant quand on sut que les cours ne se donneraient qu'en allemand. Quelques mois plus tard, elle suivit de loin avec bien de l'intérêt le si intelligent tour d'Europe fait par les deux Sœurs canadiennes qui étaient venues d'abord se mettre à l'école de Larnay : « Les voilà en Suisse à l'Institut des Hautes Etudes », écrit-elle, « cela me fait faire des péchés d'envie ».

Avec les livres qu'elle avait demandés et qu'on lui passait, elle se mortifiait également, car le temps lui manquait souvent pour les lire : beaucoup comprendront cette souffrance de Tantale : « Que c'est « triste, disait-elle, d'avoir l'amour des livres et de « n'avoir pas le temps de les regarder ! enfin, il y en « aura un grand au ciel ».

C'est certainement grâce à cette large ouverture d'esprit qu'elle accueillit avec bienveillance les com-

munications orales et écrites qui lui arrivèrent peu à peu, après la publication des *Ames en Prison*, du monde entier : visites de particuliers, d'écoles, de groupes d'étudiants en philosophie ou de sections de l'Université des Annales, de spécialistes officiels de Paris, de professeurs hollandais venus voir en France « l'Institut Pasteur et Larnay », de maîtresses new-yorkaises accourues pour visiter Marie Heurtin avant même Hélène Keller, de directrices scandinaves, etc., etc. ; correspondance avec des gens de cœur de toute la France, avec des religieuses italiennes et des philanthropes américains, enquêtes faites auprès d'elle par d'éminentes compétences de Belgique, de Suisse, d'Autriche, d'Allemagne et de Chine. Des lettres en toutes les langues lui arrivaient : ses amis de Poitiers les lui traduisaient, quelquefois même, sur sa demande, y répondaient, car elle n'avait pas toujours le loisir de le faire : je me rappelle par exemple une semaine du printemps 1909 où elle recevait en même temps des missives de l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchesi, d'une jeune fille amie des sourds-aveugles du Centre de la France, de la directrice de l'école suédoise de Venersborg et du grand ami des sourds-aveugles aux Etats-Unis, William Wade, qui s'était pris d'une passion active pour l'œuvre de Larnay et dont elle goûtait fort les études si pénétrantes et si sages : elle tenait à en lire certaines pages à ses adjointes chargées de l'enseignement des sourdes-muettes, et elle observait gaiement que trois de ses meilleurs amis du dehors, dans le monde qui s'intéresse aux sourds-muets, c'étaient... deux protestantes et un protestant.

Recevant moi-même un grand nombre de communications sur la matière, je prenais souvent le chemin du parloir de Larnay, où la Sœur Marguerite écoutait mes lectures de documents avec son avide intelligence et sa bienveillance sans aveuglement, puis, souriante, elle tirait de ses larges manches tous ceux qu'elle avait reçus elle-même depuis quelques jours et qui ne le cédaient certes point aux miens en intérêt : elle aima visiblement cette conversation proche ou lointaine avec quelques unes des personnalités les plus intelligentes et les plus généreuses de tous les pays, et grâce à l'humble religieuse, la solitude de Larnay fut probablement, de 1900 à 1910, le centre intellectuel le plus vivant et le plus couru de l'éducation des sourds-aveugles dans l'univers.

II

Un tel succès mondial n'altéra jamais un jour, tant elle était bien trempée, la religieuse *modestie* de Sœur Marguerite, et elle ne se laissa pas gagner par l'amour-propre, qu'elle combattait jusque chez ses pauvres sourdes-aveugles, en disant drôlement : « Il se trouve partout, ce Monsieur-là ». Ce qui est rare dans une personnalité de son envergure, elle avait sincèrement l'horreur d'être en vue : en 1898 il fallut aller jusqu'au pape pour pouvoir la signaler aux Prix de vertu de l'Académie française. Ses amis se mirent presque à genoux devant elle en 1903 pour la décider, dans un intérêt supérieur, à aller recevoir

elle-même, au Cirque d'Hiver, à Paris, l'une des trois *couronnes civiques* que la Société d'Encouragement au Bien venait de lui décerner, et ils ne purent rien obtenir. L'un d'eux, s'étant cru le droit de publier une note rédigée par elle sur une de ses élèves, s'attira cette vive apostrophe : « Vous m'avez « trahie ! Monsieur. Moi qui ai confiance en vous... « Je ne vous croyais vraiment pas capable de me « jouer un tour pareil. Je vous assure que j'ai rougi « jusqu'aux oreilles quand j'ai vu ma signature au « *haut* d'une page de la « Quinzaine... » Et quand je lui proposai en 1909 de faire à ma place, ce qui eût beaucoup mieux valu, l'exposé de sa propre méthode à l'Académie des Sciences morales et politiques, elle me repartit avec sa coutumière vivacité : « Vous pensez bien que j'aimerais mieux dix jours de cachot que dix minutes d'Académie ».

C'est que, il est grand temps de l'affirmer, cette belle intelligence qui avait le génie de son extraordinaire enseignement, était doublée par un cœur égal aux plus grands qui aient battu en ce monde.

Sa *bonté* ! On sourit presque en écrivant ce mot et en voulant affirmer la chose de Sœur Marguerite. Bonté aurait pu être son nom et elle s'écriait avec élan : « Comme c'est *bon* d'être bon ! » Chez elle la bonté était infinie, avec toutes les délicatesses, mais sans fadeurs ni le moindre air bénisseur, sans faiblesse, et avec toutes les nécessaires fermetés. Ce mode de bonté profonde et forte se reflétait, en même temps que son intelligence, pour le premier coup d'œil, sur son visage. Il se marqua en même temps, on le verra, dans la conduite de son éducation

des sourdes-aveugles, qu'elle ménageait exquisement, surtout dans les débuts, mais à qui elle faisait, le jour où elle s'en croyait le devoir, les révélations nécessaires, telles sur la maladie, la vieillesse, la mort Par ses caractères l'éducation qu'elle donnait à ses élèves était modelée sur la vie elle-même, qui n'a rien d'un opéra-comique, et elle les y préparait doucement et fortement par un savant dosage de bonté et de vérité. Par exemple, elle attendit près d'un an pour dire à Marie que sa jeune sœur Marthe était aveugle · elle écrivait, le 1er avril : « J'ai dit « enfin à Marie le mauvais état des yeux de sa petite « sœur. J'ai choisi le jour de l'Annonciation pour « lui dire cette triste nouvelle afin qu'elle se console « près de la bonne Vierge. Elle a été bien coura- « geuse. »

Lorsque la malheureuse famille Heurtin eut en 1906 un neuvième enfant, Germaine, née sourde et aveugle, Sœur Marguerite attendit plus longtemps encore pour faire à son élève cette sinistre révélation nouvelle : elle ne s'y résigna que pour adoucir à Marie le chagrin de la mort de la pauvre enfant, décédée à 14 mois.

Comme exemple de la fermeté de la Sœur, cette fermeté qui, loin d'être opposée à la bonté, en est un intelligent témoignage, un témoignage à plus longue portée — le parloir de Larnay se souvient encore de la visite d'un bon député qui, avec les meilleures intentions du monde, s'apprêtait à faire fermer la maison de Larnay, et de la discussion courageuse et posée que Sœur Marguerite ne craignit pas d'instituer avec lui.

Naturellement chez elle bonté s'appelait surtout *patience*, cette patience déjà si difficile chez les parents et les maîtres élémentaires pour les petits voyants et entendants qui commencent à apprendre, et combien plus ingrate encore pour de misérables petites qui ne possèdent plus que le toucher. Une telle patience n'était nullement ici le train naturel d'une petite âme presque éteinte, mais l'allure voulue d'une grande âme qui se contient. La patience était chez Sœur Marguerite inaltérable, et jamais l'on ne surprit chez l'institutrice un mot ou un mouvement d'humeur. Cette vertu devint vraiment admirable lorsque la maîtresse, pour compléter son enseignement, prétendit donner le langage oral à ses élèves, et pour cela, pendant des quarts d'heure, prenait leurs mains pour les mettre dans sa propre bouche, afin de leur faire tâter la position des dents et de la langue, et les appliquait encore sur sa tête ou sur sa poitrine, pour leur en faire sentir les vibrations.

Après les preuves qu'elle n'a point cessé d'en donner, l'on n'attend pas que nous insistions sur *l'énergie* de Sœur Marguerite, sur cette volonté vraie, agréablement enveloppée de dehors aimables et gais, mais que rien, on le sentait, ne pouvait faire plier parce qu'elle reposait sur le granit de convictions où la haute raison et la sensibilité profonde paraissaient bien entrer pour parts égales.

Le cœur de Sœur Marguerite était souverainement aimant. Il se donna tout entier à ses élèves : au 1er janvier, elle remerciait comme pour elle de l'intérêt porté à Marie Heurtin, « car, ajoutait-elle,

je vis plutôt pour elle que pour moi. » Plus tard, en décembre 1906, lorsque du département de la Loire la lecture d'*Une Ame en Prison* fit demander à Larnay de recevoir « une enfant de 10 ans atteinte de la triple infirmité depuis l'âge de 17 mois, à la suite d'une fièvre cérébrale », la Sœur indique les démarches officielles à faire, mais elle n'a pas confiance: « Je pense qu'on va échouer en frappant à cette por- « te. Dieu seul sait pourtant si j'ai le désir, le *vou-* « *loir* d'aider cette petite âme à sortir de son cachot. » Et elle ajoute plus loin : « En tout cas, je vous tien- « drai au courant de l'admission de cette infortunée « pour qui je sens déjà un cœur tout de feu ». Il n'y avait pas 2 ans qu'Anne-Marie Poyet était là, lorsque la Sœur, s'apprêtant à aller assister avec Marie seule aux grandes fêtes de Jeanne d'Arc à Poitiers, observait : « Je suis beaucoup privée de ne pouvoir pas en dire un mot à *mon* Anne-Marie », et, telle la mère la plus aimante, elle écrivait un jour, à cette époque : « Mes deux trésors vont bien. »

Elle était profondément aimée de ses deux chères élèves, aimée aussi de toutes les sourdes-muettes de la vaste maison, de chacune des Sœurs, parmi lesquelles elle comptait plusieurs grandes amies: la plus grande était sans doute la Supérieure, cette vénérable Mère Saint-Hilaire, avec qui elle collabora tous les jours, surtout depuis l'admission, voulue par elles deux, de la terrible petite Marie Heurtin. Aussi la dernière maladie et la mort de la « Bonne Mère », qui s'éteignit le 26 décembre 1909, la frappèrent d'une profonde affliction, et elle écrivait, huit jours après:

Je vous remercie de votre bon petit mot qui a trouvé facilement le chemin de mon pauvre cœur affligé, mais non abattu ; car la mort, c'est le commencement de la vie, et je ne puis regretter que la vraie vie commence désormais pour ma chère et vénérable amie. Mais malgré tout, la nature cherche ses droits et le moment de la séparation a été bien dur.

Ce n'est pas étonnant, il y aura 27 ans le 14 juin prochain que nous travaillons la main dans la main, à l Œuvre de Monsieur de Larnay qu'elle avait comprise du premier coup avec son bon cœur et sa belle intelligence !... (1).

Ce grand cœur avait de telles ressources qu'il n'arrivait pas, malgré tout, à épuiser tous ses trésors d'affection sur tant d'êtres de la petite ville de Larnay. Un certain nombre de familles le savent bien, à Poitiers et çà et là dans la France, familles privilégiées qui purent se dire les amies de Sœur Marguerite. Qui peindra ce que furent la délicatesse, la fidélité et la vigilance d'une telle amitié, qui formait un rare et idéal prolongement de la famille, — qui savait partager les joies si jeunement, les inquiétudes si fraternellement, — si profondément les épreuves et qui tendait sur chacun de ces groupes amis comme une protection par « le secours constant des prières » ? La chère Sœur s'intéressait au groupe collectivement et à chacun de ses membres en particulier, et elle profitait de toute occasion pour envoyer à chaque foyer ses vœux les plus affectueux, toujours exprimés sous une forme nouvelle, souvent pleine de jeunesse et de poésie ; ainsi,

(1) La Mère Saint-Hilaire, qui n'était que la 2e Supérieure de Larnay, entra en charge le 14 juin 1883, deux ans seulement après l arrivée de la Sœur Marguerite.

n'est-elle pas toute printanière cette lettre d'avril adressée à la mère d'une nombreuse famille amie :

Tout le monde a été content de vous revoir ! Tout le monde chante les louanges de Mademoiselle J., tout le monde remercie le Bon Dieu de vous avoir donné une si belle famille et Lui demande de vous la conserver.

Bonnes vacances de Pâques nous vous souhaitons. Que les oiseaux de C. vous disent leurs plus belles chansons afin de reposer vos cœurs et vos corps ! Revenez avec des forces nouvelles pour le bien : c'est le vœu de vos fidèles amies. — Salut très cordial à toute la bande...

Il est d'heureuses familles qui goûtèrent le charme de ce commerce durant 10 ans, 15 ans ou 20 ans, jusqu'à la mort de la chère Sœur, qui les laissa comme un peu seules dans la vie : toutes sont unanimes à proclamer qu'elle fut une incomparable amie.

Hors Larnay, son cœur débordait de générosité pour les triples infirmes dont elle entendait parler, d'où qu'ils fussent. Un jour que je lui avais envoyé une étude sur les sourds-aveugles d'un pays étranger, elle me répondait :

Puisse cette « cargaison de misère » inspirer la pitié et l'intérêt afin que l'on vienne en aide à cette cruelle infortune ! Si vous saviez combien il m'est doux de connaître les dévouements qui entourent ces pauvres déshérités... Que le bon Dieu daigne les bénir !...

Un prêtre anglais était venu en 1904 proposer à Larnay un jeune sourd-muet-aveugle de naissance, dont les institutions de garçons ne voulaient pas se charger : la Sœur Marguerite éprouva les plus grands regrets que la Supérieure se refusât à recevoir

des petits garçons. Et voici quelle était son impression au sortir de la lecture de documents des Etats-Unis : « Quand je lis le récit des écoles étrangères, « il se passe dans mon cerveau quelque chose de « l'exubérance de Miss Keller et je me dis : ah ! s'il « m'était donné d'aller semer quelques grains de « sénevé dans l'âme de ces pauvres infirmes !... Si « je n'avais que 25 ans, je demanderais à mes « Supérieurs d'aller fonder une école catholique, de « l'espèce, à New-York ou à Boston afin d'amener « toutes ces intelligences à la vraie lumière. »

Tout ce zèle passionné pour le bien universel, — contraint par le frein religieux, se fondait chez Sœur Marguerite, dans sa vie, dans sa parole comme sur son visage, en une parfaite et inaltérable sérénité, qui était décidément le trait dominant de sa physionomie.

C'était une sérénité souriante, illuminée, à tout instant, par un rire franchement gai, toujours prêt à jaillir et à éclairer, à la française, les sujets les plus graves. Comme les âmes joyeuses, elle aimait à taquiner, sans blesser, et elle ne se sentait vraiment à l'aise avec ses élèves chéries que du jour où celles-ci comprenaient la plaisanterie : l'on remarquait, dans ses entretiens avec Marie, l'expression amusée de l'infirme qui était toujours à attendre la malice prochaine de sa chère maîtresse.

Telle était la disposition, pleine d'utilité et de charme pour les autres, où savait se tenir constamment la Sœur Marguerite, en dépit d'un écrasant fardeau d'occupations : direction de tout l'enseignement des 150 sourdes-muettes de l'institution, ré-

daction de la plupart des lettres importantes qui partaient de Larnay, direction par correspondance d'un certain nombre d'infirmes soignés dans leur famille, leçons données à certaines enfants sourdes-muettes de Poitiers régulièrement amenées là par leurs parents, très souvent conduite effective de cette énorme maison avec une Supérieure trop souvent malade, de temps à autre lointains voyages pour aller examiner sur place des sourdes-aveugles dont on réclamait l'admission et établir le délicat diagnostic initial si gros de responsabilité (surdi-mutité ou idiotie)..., l'on se demande comment Sœur Marguerite suffisait à tout et trouvait cependant le moyen de consacrer la majeure partie de son temps à l'absorbante éducation de ses élèves proprement dites, les sourdes-aveugles, et l'on admire le tranquille et aimable accueil invariablement fait par elle à tant de visiteurs tombant à l'improviste sur l'hospitalière maison de Larnay : l'on eût dit vraiment qu'elle attendait ceux-ci et qu'elle n'avait absolument à faire qu'à promener leur curiosité de classe en classe, mais ses intelligentes explications savaient, et le coup ne manquait guère, intéresser les nouveaux venus à l'institution et servir d'une manière ou de l'autre le bien de ses élèves.

Ses lettres, écrites presque toujours « à la hâte », révèlent cette grande presse par des mots bien personnels, qui la peignent au vif : l'une d'elles est datée « 2 août (au triple galop) ». Une autre se termine brusquement ainsi : « La cloche sonne ! la malheureuse, si je pouvais lui arrêter la langue... » Un envoi de renseignements demandés se clôt de la

sorte, au mois de janvier: « A la grande hâte et tout « en vous faisant mes excuses... Je commence à « croire que je n'aurai pas le temps de mourir ». Hélas ! ce surmenage au contraire devait sans doute en avancer l'heure...

III

Un pareil ensemble, aussi efficace et séduisant, de qualités intellectuelles et morales chez la grande institutrice de Larnay trouvait à la fois sa base forte et son délicat couronnement dans les sentiments et les vertus de *la religieuse*. C'est là, on le comprend, un sujet infiniment difficile qu'il n'est pas permis à un profane de traiter. Il devra se borner à quelques indications sobres sur ce qu'il a vu par lui-même pendant dix ans, et sans lesquelles ce portrait se trouverait être gravement incomplet.

Point n'est besoin d'avoir été admis aux secrets de la congrégation pour s'être aperçu que Sœur Marguerite était une excellente religieuse, des plus convaincues, aimant sa règle, qu'elle respectait scrupuleusement, aimant son Ordre, sans esprit exclusif, aimant sa maison où elle était entrée si jeune, et se réjouissant, disait-elle, de voir « de « plus en plus connue l'œuvre de Monsieur de Lar- « nay ». Aussi quand arrivait au 2 février, le renouvellement annuel de ses vœux religieux, elle le faisait, disait-elle, « d'une manière libre, volontaire, « toute cordiale et toute joyeuse !!! [la joie foncière « de l'âme était dans toute cette vie] malgré les

« mauvais temps et les tristes événements (1) ».

C'étaient les lamentables années de la politique antireligieuse, et le grand arbre de l'Ordre de la Sagesse était frappé par la cognée officielle de toutes parts. Voici quels nobles accents arrachent à la religieuse ces blessures qui font saigner son cœur : « Le bon Dieu tire le bien du mal et déjà beaucoup « de bien se fait par nos chères exilées, mais la « France a besoin aussi d'âmes dévouées, sacrifiées « et immolées !... » Et, l'année suivante : « ... La « Providence a-t elle voulu choisir cette verge pour « nous fustiger ?... Ah ! si je savais faire des vœux « à l'envers, ils seraient bien pour ... U, V, X, Y, Z. « — Mais, non, Jésus-Christ nous apprend qu'il faut « traiter en amis ceux qui nous persécutent, et sûre- « ment, il n'y a dans nos cœurs que douceur et « mansuétude, à l'exemple de notre divin Modèle. »

L'âme si richement aimante de Sœur Marguerite vivait avant tout de l'amour de Dieu, qu'elle a si bien su faire passer à ses élèves, au point qu'une visiteuse protestante de Larnay a résumé ainsi pour l'Amérique son impression sur Marie Heurtin : « On peut lui appliquer avec un léger changement, « les belles paroles décrivant Fanny Crosby, la « poétesse : Elle est une jeune fille aveugle dont le « cœur peut voir splendidement dans l'éclat céleste « de l'amour de Dieu ». L'on sent si bien que Marie « vit en la vraie présence de Dieu, — dans un monde « de lumière et d'harmonie dont nous osons à « peine nous faire une idée. Il y a en elle quelque

(1) Les points d'exclamation sont d'elle.

« chose qui n'est déjà plus de la terre (1). » Ces sentiments surnaturels lui venaient de sa maîtresse, qui ressentait elle-même les jouissances les plus sincères et les plus intimes dans les offices de la radieuse chapelle de Larnay, surtout ceux où le Saint-Sacrement paraissait à ses yeux : au mois de juin, elle parle de « la délicieuse octave à Jésus-Hostie ». Un autre jour, elle s'écrie pleine d'enthousiasme : « Hier nous avons eu une journée déli-« cieuse du côté du Ciel ! », et, quand l'Hostie est exposée, dans un cœur-à-cœur plein d'effusion, elle nomme toutes les personnes amies « au Dieu « qui console et qui bénit, dit-elle, surtout les plus « éprouvés ».

L'on comprend que, animée par une pareille foi, la religieuse, qui savait pourtant si utilement s'occuper sur cette terre, nourrissait un ardent désir du ciel.

Nos retraites, écrit-elle un jour du mois d'août, commencent le 8 courant : vous voyez qu'à Larnay, nous n'avons jamais de vacances. Aussi comme les vacances du Ciel seront douces ! .. Que je les désire ! non pas pour être délivrée des vicissitudes de cette vie, non, ce serait lâcheté, mais pour voir enfin, jouir et comprendre (*sic*) cette divine Bonté et Beauté dont on nous parle en termes si obscurs ici-bas...

Sœur Marguerite sait que, pour arriver à ce divin bonheur, la route est malaisée, cette âme naturellement allègre connaît à fond la science de la *souffrance*, qui est le fond de la science morale du christia-

(1) Yvonne Pitrois. *The Heurtin Family* (Volta Review, mars 1911, p. 748-749).

nisme : la souffrance, qui, par l'union volontaire avec Dieu, procure déjà le bonheur terrestre et prépare très directement l'autre. C'est cette science des sciences, la plus utile de toutes, qu'elle a su avant tout inculquer à ses élèves et dont elle parlait volontiers, sans le moindre pédantisme théologique, et même d'ordinaire avec une pointe d'*humour* pleine de saveur. Ainsi un jour elle constate que *la misère*, qui est partout, comme dit la chanson, « est en plein à Larnay », mais aussi « heureusement que de cette sorte de *misère* on peut retirer une grande *richesse.* » Une autre fois :

Nous avons eu de gros ennuis. Hélas ! ils ne sont pas finis ; mais pourquoi désirer d'en voir la fin, puisque les ennuis fortifient notre vie spirituelle. Nous allons commencer, je crois, une nouvelle période où les occasions ne manqueront pas de mettre à l'épreuve notre vie de foi par des exercices d'abnégation et de sacrifice : c'est le Creuset divin...

C'est ici comme dans la romance : *Rose et Chardon.* Tout n'a pas été chardon dans notre sillon, il a fleuri quelques roses. La visite si bienveillante de Monsieur X. en a été une...

De cette manière toute brave d'accueillir et même d'embrasser la souffrance, la Sœur Marguerite, on peut l'affirmer (si paradoxal que cela paraisse), fut pleinement récompensée, dès ce monde, par le complet bonheur que sa vie lui donnait : elle le ressentait avec intensité et l'exprimait sans ambages, avec son ordinaire franchise. Ce sera là un trait suprême qui achèvera sans doute de nous la peindre :

... Anne-Marie sera aussi, je crois, écrivait-elle, une autre Marie Heurtin. Elle est vraiment intéressante et attachante. Que vous dire? Je suis réellement la plus heureuse personne du

monde. Cachée dans mon petit coin, j'éprouve un bonheur bien grand d'avoir à travailler près de petites âmes bien neuves. Je ne fais guère attention à d'autres bruits, car, vous savez : avec les sourds on devient sourd...

A quelques mois de distance la même formule presque, d'un enthousiasme si jeune, se retrouve sous sa plume : « La *vraie joie* naît d'une bonne cons-
« cience. Je me crois, en effet, la plus heureuse du
« monde, puisque Dieu est tout à moi et que Dieu
« seul peut combler tous les désirs. Les miens sont
« d'être uniquement à Lui ! »

Puissent ces divers traits donner quelque idée de l'ardente et sage vie intérieure de la Sœur Marguerite ! Sachant qu'on doit toujours fuir les apologies et qu'il faut des ombres, pour le relief, aux tableaux, j'en ai cherché pour cette esquisse, longuement et vainement : en toute franchise, après avoir vécu dix ans près d'elle, je ne sais absolument pas ce qui pourrait ressembler à la moindre faiblesse, chez elle de n'importe quel côté, ni où il conviendrait de limiter l'éloge.

Il nous reste donc, pour finir, à rassembler les quelques dates qui forment l'armature matérielle de cette courte carrière et à voir par quelles souffrances elle se couronna.

La Sœur Marguerite, entrée à Larnay, à 21 ans, en 1881, avait donc fermé les yeux à son initiatrice, Sœur Sainte-Médulle, lorsque Marie Heurtin lui fut amenée. L'instruction proprement dite de la jeune fille dura, comme on le verra plus loin, une dizaine d'années, de 1895 jusque vers 1905, sans que quelque

progrès ait jamais cessé depuis de s'ajouter aux précédents.

La Sœur commençait à être moins absorbée par sa première élève lorsqu'on lui signala Anne Marie Poyet ; et nous savons avec quelle ardeur, dans l'hiver de 1906, elle s'apprêtait à recevoir la nouvelle venue, qui fit son entrée à Larnay en juillet 1907. Sœur Marguerite n'eut pas trois ans à lui consacrer : pendant ce court espace de temps elle lui donna tous les éléments de l'instruction, l'initia aux connaissances matérielles et réussit, dès l'été de 1909, à l'enrichir de l'idée de Dieu. Elle préparait activement son année 1910, qui brillait d'avance à ses yeux d'un particulier éclat : deux dates surtout en formaient les points lumineux, en été la première communion d'Anne-Marie, en automne l'entrée de la petite sœur de Marie, Marthe Heurtin, dont elle avait décidé elle-même de commencer à instruire les huit ans, au mois d'octobre, et elle aimait à parler de ces deux tout proches événements dont la perspective l'enchantait.

Au printemps de 1908 Marie Heurtin avait été gravement malade d'une grippe infectieuse, qui laissa son visage amaigri. Nous exprimions nos inquiétudes à la Sœur qui nous répondait avec sa franchise : « Voyez-vous, l'essentiel est que je ne parte pas avant elle : que deviendrait-elle, la pauvre petite ? »

L'année suivante, ce fut la Sœur qui eut quelques ennuis de santé : on ne les savait jamais par elle, sinon qu'elle en plaisantait quelquefois. Son âge qui n'était pas avancé (49 ans), son air resté

très jeune, son teint toujours légèrement coloré, son infatigable activité qui ne diminuait en rien ne laissaient pas la plus légère inquiétude effleurer à son sujet les nombreux amis de l'institution. Cependant quelques aveux surprenants lui échappaient dans ses lettres. Elle écrivait en août :

Je ne m'aperçois pas que je donne ni mon intelligence ni mon cœur à l'œuvre que j'adore, mais je sens beaucoup que je donne mes forces physiques.

En septembre, tout en soignant sa Supérieure gravement malade, elle prit une bronchite qui l'épuisait, et le 7 octobre, d'une écriture altérée, elle m'écrivait cette belle et noble lettre de souffrance, la seule que je veuille transcrire en entier parce qu'elle éclairera encore une fois ce grand cœur, et et dont la publication, je l'espère, me sera pardonnée :

N.-D. de Larnay, 7 octobre 1909.

MONSIEUR,

D'après votre lettre, je vois que vous n'avez pas compris la gravité du mal dont notre Mère Supérieure est atteinte. Elle est alitée depuis un mois et je ne sais quand elle pourra descendre ..

Moi, je suis excessivement fatiguée de cette bronchite qui dure toujours, je fais tous mes efforts pour rester debout et garder la sérénité de mes traits, avec un renfort de douceur afin de dissimuler la souffrance et de réconforter les pauvres autres... Mais quelle force d'âme il faut!

Que je suis heureuse que vous ayez fini votre travail. Ce poids qui décharge vos épaules me soulage moi-même, et c'est de grand cœur que je vous envoie, à nouveau, un bien cordial merci pour tout ce que vous faites pour ce cher Larnay.

Aussitôt que je le pourrai, je vous enverrai quelques ligne

sur nos vieilles ; mais à présent nous avons la retraite et je m'occupe des jeunes filles du monde qui, elles aussi, ont grand besoin de secours.

Nous avons une belle rentrée : onze nouvelles sourdes-muettes. Anne est rentrée avec joie et écrit à ses parents aujourd'hui qu'elle est contente d'avoir retrouvé ses maîtresses et Larnay...

A Dieu ! restons calmes et résignés sous la main du grand Maître qui nous aime et nous visite à sa façon.

Mon plus affectueux respect, ma profonde estime à Madame votre Mère. Je prie pour elle. Qu'elle demande pour moi la grâce actuelle...

Lorsque nous la retrouvâmes à l'entrée de l'hiver, elle gardait sa brillante mine, mais elle toussait fréquemment, seul indice de son état physique : la bronchite la tenaillait sans relâche. Elle répondait en riant aux supplications du médecin et de ses amis d'avoir à se ménager.

Elle ne retranchait pas une de ses multiples occupations, encore accrues par la continuation de la maladie de sa Supérieure, qui succomba, nous l'avons vu, le lendemain de Noël, lui causant une grande douleur.

Mais, acceptant comme toujours le sacrifice, elle se remettait joyeusement à l'œuvre : Anne-Marie était en plein apprentissage de la parole et s'en tirait déjà fort bien ; Sœur Marguerite commettait pour elle l'imprudence de poursuivre dans cette voie, et, lorsqu'elle répétait indéfiniment les nouveaux souffles, pour les faire comprendre par tous les moyens à son élève, un peu de sa vie s'écoulait dans chacune de ses leçons. Un jour de la fin de cet hiver, elle me faisait entendre avec joie la parole

orale, très vibrante et timbrée d'Anne-Marie, tandis que la voix de la maîtresse se trouvait être totalement voilée : je lui en fis la remarque. Elle rit encore en me disant : « Je lui transmets la parole, « vous voyez, elle l'a, et il est tout naturel qu'elle me la prenne et que je ne l'aie plus ». La grande institutrice fut véritablement la martyre de l'enseignement des sourds-aveugles.

Je reçus sa dernière lettre le 18 février, ce n'était qu'un billet « laconique, disait-elle, il le faut, « car nous sommes en plein carême et en pleine retraite ». Il s'agissait de l'apparition de la 4e édition des *Ames en Prison*, à laquelle nous collaborions ensemble depuis 18 mois, qu'elle pressait perpétuellement de tous ses vœux et dont elle me demandait alors quelques exemplaires qu'elle avait déjà promis. J'ai tout lieu de croire que ce fut une joie pour elle de saluer cet aboutissement de notre long travail en commun.

Au commencement de 1910, se sentant fatiguée à fond, Sœur Marguerite s'ouvrit, pour la première fois, à sa nouvelle Supérieure, de son désir d'aller se reposer, quelques semaines, à Pâques, dans le Midi, ce qui lui fut promis. Mais la veille de la fête, un refroidissement lui amena une nouvelle bronchite, et elle dut bientôt se renfermer dans sa chambre, qu'elle aimait parce qu'elle se trouvait à proximité de tout son cher peuple de sourdes-muettes. Chaque jour elle exigeait la montée auprès d'elle de Marie et d'Anne-Marie, et, de son fauteuil ou de son lit, elle leur donnait encore leur leçon,

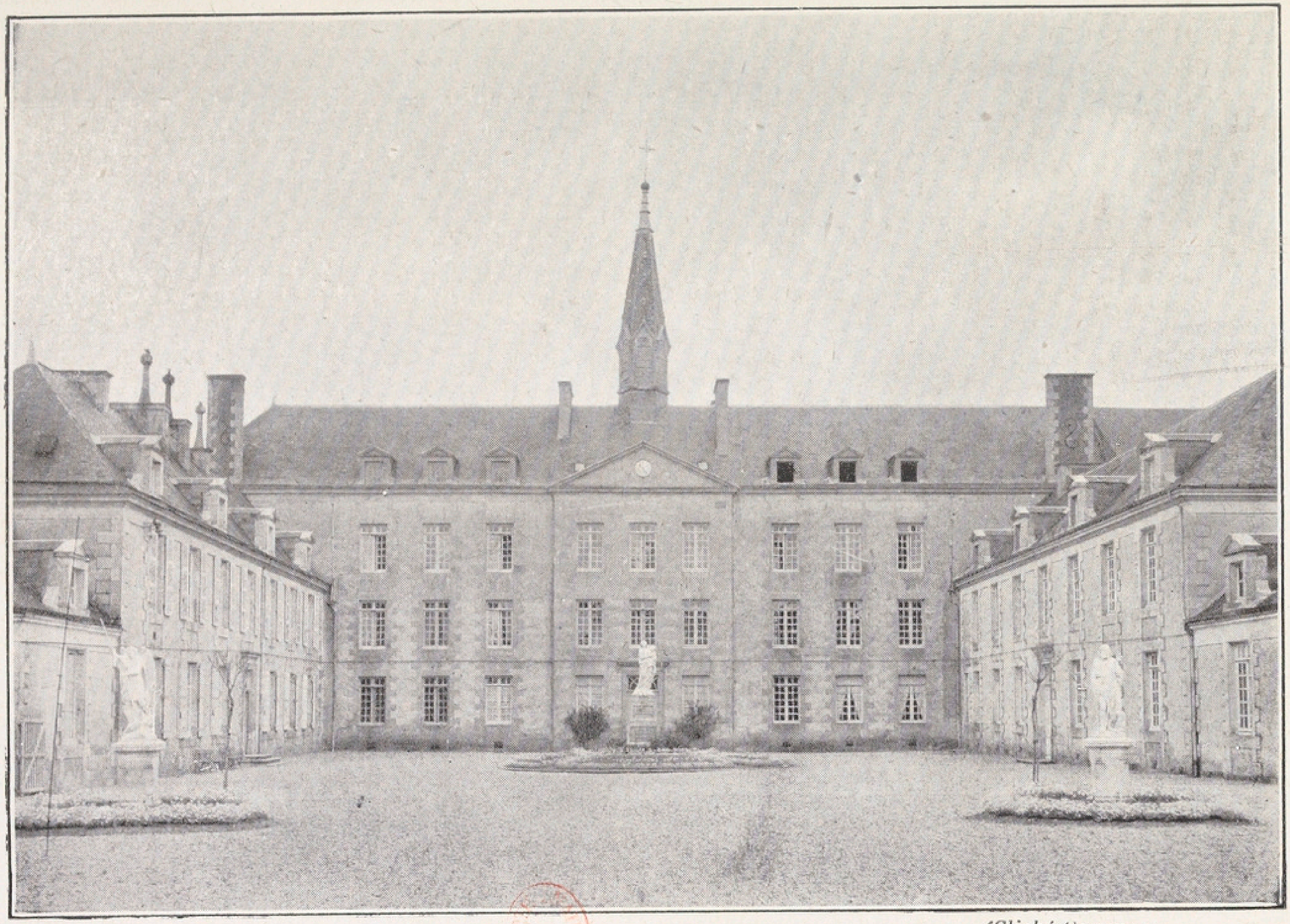
qu'elle qualifiait de ce mot, qui allait prendre une tragique ironie : « c'est ma vie » !

En dépit de ses gaietés encore avec ses sœurs en religion, elle était grave, pleurait parfois en silence, mais n'entrevoyait point encore la réalité.

La congestion pulmonaire s'étant déclarée la fit changer de chambre, par crainte de la contagion pour les sourdes-muettes : quitter sa chambre familière et aimée lui fut très dur (qui ne le comprendrait ?), ce fut un premier sacrifice à ses élèves.

L'on était arrivé au jeudi de Quasimodo : le médecin était reparti sans inquiétude, mais pendant l'après-midi, la physionomie de la malade subit les plus inquiétants changements. L'aumônier appelé en hâte vint donc avertir Sœur Marguerite que le moment était venu pour elle de se préparer au grand passage. Elle eut une seconde de vive surprise ; elle ne se croyait point si bas, et puis, elle aurait tant voulu, ajouta-t-elle, faire faire la première communion d'Anne-Marie et commencer Marthe ! Alors elle fit simplement et héroïquement, en grande chrétienne, en parfaite religieuse qu'elle était, — le sacrifice de sa vie, le sacrifice aussi (c'est la forme que prend le regret de la vie dans les hautes âmes) du bien qu'elle rêvait de réaliser encore.

Le soir à 8 heures, elle reçoit l'Extrême-Onction. Elle veut dire adieu à toutes ses compagnes, et, comme les 30 Sœurs de Larnay ne peuvent toutes tenir dans sa chambrette, elle les fait défiler auprès de son lit afin de pouvoir à chacune serrer tendrement la main, et elle les fait sourire une dernière fois. Elle accepte le sacrifice de ne pas dire adieu à



(*Cliché Couvrat.*)

2. — La cour d'entrée de l'Institution de Larnay

ses élèves chéries, qui sont dans un âge trop tendre pour subir de pareilles émotions.

On lui a promis la Communion pour le lendemain matin. Mais, à 4 heures de la nuit, se sentant faiblir, elle demande que l'on hâte la venue du divin Ami. Elle le reçoit, et se donne toute à sa dernière action de grâces, dont on peut sonpçonner l'infinie ferveur chez elle qui avait, avant tout, la dévotion à Jésus-Hostie... Elle perd connaissance à 8 heures, et expire à midi, le vendredi de Quasimodo, 8 avril 1910.

Quelle vie ! quelle mort !

Le dimanche matin, qui était la fête du Bon Pasteur, nous l'avons donc conduite dans la chapelle où depuis 30 ans elle avait tant et avec tant de bonheur prié ; puis entre la double haie des arbres du verger en fleurs, escortée par ses 150 élèves sourdes-muettes, les aveugles, les sourdes-aveugles en pleurs, et par une simple poignée d'amis, elle s'est avancée vers sa dernière demeure, parmi le bouquet de cyprès du cimetière de Larnay.

Elle repose à présent sous l'humble tertre pareil à celui de toutes les autres religieuses, sous la croix de bois où sont peints ces simples mots, si simples qu'ils ne peuvent pas l'être plus :

Ci-gît
Sœur Sainte-Marguerite, Fille de la Sagesse, décédée
le 8 avril 1910, à l'âge de 50 ans, dont 31 de Religion.
Priez
pour
Elle

Le petit tertre, planté d'un humble rosier blanc, se fleurit selon la saison, outre les roses, de primevères ou de pensées, et aussi, en tout temps, des prières que viennent y déposer souvent ses élèves, ses Sœurs et ses admirateurs, — particulièrement Marie Heurtin, qui y va fréquemment à l'heure de sa récréation.

Et c'est tout. Pas un honneur officiel ne fut rendu à une pareille éducatrice. Je pense que les innombrables Français et Françaises qui portent du violet ou du rouge à leur boutonnière ressentiront un peu de confusion en apprenant que nulle tache rouge ou violette ne vint jamais étoiler la blanche guimpe de Sœur Marguerite. Je sais un ancien Président du Conseil qui pensa sincèrement, un jour, à lui faire donner... les palmes académiques : une pareille entreprise fut sans doute au-dessus de son pouvoir...

Elle-même était bien au-dessus de tous ces rubans. Elle ne souhaita jamais rien, et les quelques récompenses de choix qui l'atteignirent ne la troublèrent d'aucune sorte : elle s'en réjouit simplement pour l'Eglise, pour la France, pour la Sagesse et pour Larnay. Elle eut les éloges du pape Léon XIII dans une lettre privée, un prix Montyon de l'Académie française en 1899, sur le rapport de Ferdinand Brunetière, la couronne civique en or de la Société d'Encouragement au Bien en 1903, les applaudissements de l'Académie des Sciences morales et politiques à qui fut communiquée sa Méthode en avril 1909.

Le public des deux mondes connut heureusement et bénit son nom, et de nombreux témoignages en

toutes les langues ont, après sa mort, unanimement salué sa mémoire. Nous nous bornerons à en détacher 3 : d'abord, en français, la conclusion d'un article nécrologique publié en mai 1910 par la *Revue générale de l'Enseignement des Sourds-Muets*, sous la signature de Mr E. Drouot, professeur à l'Institution nationale des Sourds-Muets de Paris :

La *Revue générale* rend un hommage ému à la mémoire de cette vaillante institutrice française qui honora d'une façon si digne l'enseignement des sourds-muets et dont le nom mérite de figurer à côté de ceux de Michel de l'Epée, de Sicard, de Bébian, de Valade-Gabel, pour ne citer que les plus illustres.

Le Dr G. Riemann, professeur royal de sourds-muets de Berlin, directeur de la grande institution des sourds-aveugles à Nowawes, nous écrivait dès le 20 avril 1910 :

Il m'a été profondément douloureux d'apprendre que la Sœur Sainte-Marguerite avait été forcée d'abandonner son œuvre, à laquelle elle a rendu de si grands services. Puisse-t-elle avoir une éternelle récompense ! Exprimez aussi, je vous prie, à la Supérieure du couvent ma cordiale sympathie.

Un Italien, correspondant parisien du journal de Turin *Il Momento*, consacrait, le 6 mai, à la Sœur un important article, intitulé : *Une héroïne. L'Educatrice des Sourds-Muets-Aveugles.*

Il débute ainsi :

Une petite sœur héroïque a été enterrée, à Larnay, silencieusement, au milieu du bruit des luttes électorales...

A 18 ans, elle était entrée dans un hospice d'aveugles et

avait appliqué son cœur d'apôtre à chercher une méthode nouvelle qui soulagerait ces infortunés.

Elle avait ainsi réussi à former un type d'enseignement unique au monde pour le plus grand profit des sourds-muets et aveugles de naissance...

Ce concert des spécialistes du monde entier ne fait que rendre justice. La religieuse bretonne à la volonté si tenace, à la sensibilité si riche voilée d'une parfaite sérénité, eut vraiment le génie de l'enseignement des triples infirmes. Elle fait honneur à l'humanité, comme elle fait honneur (c'était sa seule ambition) à l'habit religieux qu'elle portait avec une si grande dignité. Elle fut vraiment de la race si activement française et au plus haut degré sympathique à tous, des Vincent de Paul et des Sœur Rosalie. En France, si l'abbé de l'Epée a fondé l'enseignement des sourds-muets, celui des sourds-muets-aveugles, tel sera le verdict de la froide histoire, a été organisé par la Sœur Marguerite.

LES ÉLÈVES : A. - MARIE HEURTIN

CHAPITRE II

UNE AME EN PRISON.

Dans la matinée du 1er mars 1895, trois voyageurs, qui s'étaient égarés la veille en traversant le polygone d'artillerie de Poitiers, aboutissaient enfin au bel établissement de Larnay, tenu par les Sœurs de la Sagesse : c'étaient un tonnelier de Vertou (Loire-Inférieure) et sa tante, qui poussaient devant eux une enfant de dix ans, dont la physionomie bestiale semblait dénoter une nature de sauvage; très agitée, elle ne parlait pas et n'entendait pas : elle était sourde-muette de naissance. De ses yeux brun clair aux reflets verts, elle regardait de tous côtés, mais elle ne voyait pas : elle était aveugle de naissance. On eût dit que la nature s'était acharnée dès la première heure sur cette infortunée, pour condamner toutes les portes par lesquelles chaque âme humaine peut communiquer avec l'extérieur ; elle ne lui en avait laissé qu'une seule, celle du toucher, par où

la malheureuse enfant, connaissant confusément qu'il existait autre chose qu'elle-même, s'exaspérait de ne pouvoir l'atteindre. « Ne pas voir et ne pas entendre ! Vous représentez-vous bien — disait éloquemment Brunetière, à propos d'elle, dans la séance publique de l'Académie française du 23 novembre 1899 — ce qu'il y a littéralement de ténèbres accumulées dans ces deux mots? Vous représentez-vous, dans cette nuit, la captivité de l'intelligence? Vous représentez-vous cette horreur de sentir, par l'intermédiaire du toucher, qu'il existe un monde, et de chercher, aux murs de sa prison de chair, une issue sur ce monde, et de ne pas la trouver?... »

Le pauvre tonnelier s'était enquis d'un asile où placer sa fille; mais les institutions de sourdes-muettes la lui refusaient parce qu'elle était aveugle, et les institutions d'aveugles l'écartaient parce qu'elle était sourde-muette. Cruelle et douloureuse alternative, dont il ne pouvait pas sortir ! Cependant deux maisons se laissèrent successivement apitoyer et consentirent à prendre l'enfant à l'essai ; dans l'une d'elles son parrain la conduisit, et, ne voulant point le laisser partir, elle tint, durant une heure et demie, ses bras noués autour du cou du pauvre homme, tant était forte son horreur pour quitter l'humble milieu de ses habitudes de famille ; la seconde maison, hélas ! à son tour, la rendit au père en lui assurant que sa fille, avec son regard ouvert, clair et vif, voyait parfaitement, mais qu'elle était idiote. L'on conseilla donc à la famille de la mettre au « Grand-Saint-Jacques », autrement dit à l'hospice d'aliénés de Nantes, et c'était, avec cette ardente

nature qui allait s'affolant de plus en plus, à brève échéance, la camisole de force et le cabanon (1).

Par bonheur, le tonnelier entendit parler de l'établissement de Larnay, où une enfant, devenue aveugle, sourde et muette à l'âge de trois ans et demi, par suite des émotions de la guerre de 1870, avait été instruite par la Sœur Sainte-Médulle. Sœur Sainte-Médulle était morte l'année précédente, mais elle avait formé une élève, Sœur Marguerite, qui était prête à essayer sur Marie Heurtin la méthode qu'elle avait vu si bien appliquer à Marthe Obrecht ; il est vrai que le nouveau cas était bien plus grave que l'ancien, car Marie, elle, n'avait même pas vu et entendu pendant quelques années, ayant apporté en naissant sa triple infirmité. Néanmoins, la vaillante Supérieure de la maison accepta cette nouvelle pensionnaire, et la Sœur Marguerite se mit immédiatement à l'œuvre, toutes deux plus heureuses que l'abbé de l'Epée lui-même, qui avait en vain appelé de tous ses vœux la joie de se consacrer à un pareil assemblage des misères humaines. Il écrivait en effet, à la fin de sa quatrième lettre, en 1774 : « J'offre de tout mon cœur à ma patrie et aux nations voisines de me charger de l'instruction d'un enfant (s'il s'en trouve) qui, *étant sourd-muet*, *serait devenu*

(1) Une des causes qui faisaient croire à sa folie, c'est qu elle avait l'air souvent de se parler à elle-même et qu'elle éclatait de rire par moments, comme on put le constater dans les premiers temps de son séjour à Larnay. Elle devait déjà penser de quelque manière et même avoir conscience d elle dès avant d'avoir été éduquée : car, ayant été reconduite, depuis, à Vertou. on lui signifia que là même autrefois, elle était de telle et telle manière, et elle affirma qu elle s'en souvenait parfaitement. Elle se rappelle, entre autres, deux faits qui ont été rapportés par le P. de Groot.

aveugle à l'âge de deux ou trois ans. » Il n'ose même point parler d'une cécité de naissance... « Plaise à la miséricorde divine, ajoute-t-il, qu'il n'y ait jamais personne sur la terre qui soit éprouvé d'une manière aussi terrible ! Mais s'il en est une seule (*sic*), je souhaite qu'on me l'amène et de pouvoir contribuer par mes soins au grand ouvrage de son salut. »

L'offre du grand homme de bien demeura sans résultat, car c'est inutilement que l'on fit sur sa demande toutes les recherches possibles dans le royaume pour découvrir l'infirmité rêvée. Nous ne devons point nous en étonner : à cette époque, les sourds-muets étaient relégués par leurs familles dans un coin obscur de la maison. A plus forte raison devait-il en être de même pour ceux d'entre eux, bien moins nombreux, qui étaient en surplus atteints de cécité.

I

Ce n'était pas une fillette de dix ans qui était entrée à Notre-Dame de Larnay, mais un monstre furieux. Dès que l'enfant se sentit abandonnée par son père et sa grand'tante, elle entra dans une rage qui ne cessa guère pendant deux mois : c'était une agitation effrayante, torsions et roulements sur le sol, coups de poing appliqués sur la terre, la seule chose qu'elle pût facilement toucher ; le tout accompagné d'affreux aboiements et de cris de désespoir que l'on percevait des environs mêmes de la maison. Impossible de la quitter une seconde. Pour la cal-

mer, les Sœurs essayèrent plusieurs fois de lui faire faire de courtes promenades avec ses compagnes ; mais ses accès de fureur la reprenaient au milieu, elle criait, se jetait dans un fossé de la route et se débattait avec une invraisemblable énergie nerveuse lorsqu'on essayait de la faire rentrer. Il fallut plusieurs fois l'emporter par les épaules et par les jambes, en dépit de ses rugissements, et les Sœurs rentraient, confuses devant l'émoi des ouvriers et des paysans, qui avaient l'air de croire qu'elles attentaient à la vie d'une enfant ; la malheureuse, en réalité, subissait, de par ses infirmités accumulées, la torture de l'âme, plus douloureuse encore, probablement, que le supplice du corps.

Chaque fois que ses mains pouvaient attraper une personne de son entourage, elle tâtait aussitôt la tête, et si, au lieu du béguin des autres sourdes-muettes, elle rencontrait la coiffe rigide d'une religieuse, elle entrait dans une nouvelle colère.

Pourtant la Sœur Marguerite avait commencé l'instruction de sa terrible élève. Remarquant que Marie avait une particulière affection pour un petit couteau de poche apporté de chez elle, elle le lui prit. Marie se fâcha. Elle le lui rendit un instant et lui mit les mains l'une sur l'autre, l'une coupant l'autre, ce qui est le signe abrégé pour désigner un couteau chez les sourds-muets, puis elle lui reprit l'objet : l'enfant fut irritée, mais dès qu'elle eut l'idée de refaire elle-même le signe qui lui avait été appris, on lui rendit le couteau définitivement. Le

premier pas était fait : l'enfant avait compris qu'il y avait un rapport entre le signe et l'objet.

Son institutrice poursuivit dans cette voie. Elle avait su de la tante de Marie que celle-ci aimait spécialement le pain et les œufs, aussi lui servait-on souvent un œuf au réfectoire. Un jour, après qu'elle a palpé avidement son œuf, la Sœur le lui reprend, en lui faisant sur les mains le signe qui désigne l'œuf. L'enfant se fâche, et comme ce jour-là elle ne répète point le nouveau signe, on ne lui rend pas l'œuf et on lui sert de la viande à la place. Mais elle n'était pas contente et tâtait jalousement dans les assiettes voisines pour savoir si l'on avait donné des œufs à ses compagnes. Le lendemain, on lui remet un œuf dans son assiette, elle s'en empare, on le lui reprend en lui répétant le signe, et comme elle le reproduit à son tour, on lui restitue enfin l'œuf tant convoité. — Ainsi en fut-il du pain, des autres aliments et même du couvert. Au bout de peu de temps, l'on en vint à ne rien préparer pour elle sur la table du réfectoire, et elle prit alors l'habitude, en arrivant, de demander par les signes indiqués tout ce qui lui était nécessaire.

Puis ce fut le tour d'une minuscule batterie de cuisine, qu'elle aimait à palper pendant des heures entières.

On l'avait donc initiée à un premier dictionnaire, si l'on peut dire ; dictionnaire essentiellement synthétique, où un seul signe désigne un seul objet. Mais il était impossible de continuer longtemps cette méthode et de charger sa mémoire d'un nombre suffisant de signes pour que chacun désignât sans

confusion un objet : pouvait-on même inventer assez de signes simples pour cela ? Il fallait entrer dans la voie de l'analyse. C'est ce que fit la Sœur Marguerite, en apprenant à son élève l'alphabet dactylologique, que l'on enseignait aux sourds-muets avant la découverte de la méthode vocale, dite milanaise, et dont beaucoup encore se servent entre eux. Seulement, tandis que les sourds-muets ordinaires voient les signes, il fallait, bien entendu, les poser, pour ainsi dire, sur la main de l'enfant afin de les lui faire sentir. Procédant, comme toujours, du connu à l'inconnu, la Sœur montra à son élève l'équivalence qui existait entre tel signe résumé qu'elle lui avait appris tout d'abord et le groupe de signes correspondant qui en est comme la monnaie. Ainsi l'enfant sut bientôt désigner, à son gré, le couteau, ou par le signe abrégé de sa première instruction ou par les quatre signes de la seconde. La petite sourde-muette avait maintenant à sa disposition une nouvelle langue, dans laquelle on pouvait lui signifier les choses en nombre illimité. Elle parlait en quelque sorte. Il fallait à présent lui fournir la vue, c'est-à-dire lui permettre de lire.

C'est ce que fit la Sœur Marguerite en lui apprenant alors l'alphabet Braille, c'est-à-dire les lettres piquées sur le papier pour les aveugles. On lui montra une nouvelle équivalence, celle qui existe entre les groupements de piqûres et les lettres par signes, qui lui avaient été enseignées en dernier lieu, et ce nouveau progrès fut réalisé tout naturellement.

Ainsi la première éducation de la malheureuse

enfant avait compris trois étapes distinctes : 1° pour faire descendre des lueurs de jour dans son âme enténébrée, on l'avait dressée à désigner chaque objet par un signe au moyen du langage mimique ; 2° on l'avait traitée en sourde-muette en lui apprenant l'alphabet appliqué sur son épiderme ou dactylologie ; 3° on l'avait traitée en aveugle en lui apprenant l'alphabet Braille, qui lui permettrait la lecture. Et telles étaient la persévérance infatigable et l'affectueuse patience de la maîtresse, telle était aussi la vivacité naturelle de l'intelligence de l'élève qui se développait rapidement avec tous ces progrès, que cet effrayant labeur cérébral, dont nous ne pouvons qu'à peine soupçonner l'intensité, s'accomplit assez vite, dans l'espace d'un an environ.

II

La pauvre enfant avait sans doute beaucoup appris dans ce temps, mais elle ne savait encore que reconnaître et désigner des objets concrets et des actions matérielles, et les Sœurs avaient hâte de s'adresser directement à son âme, à son cœur. Il fallut commencer par lui donner des notions sur la qualité des choses, et, comme me disait si simplement la Sœur Marguerite, « lui apprendre les adjectifs ».

D'abord sa maîtresse lui fit tâter avec soin deux de ses compagnes, l'une grande et l'autre petite, et lui inculqua ainsi la notion de *grandeur*. Elle poursuivit dans cet ordre d'idées. sans se douter des

orages terribles qu'elle allait déchaîner. Elle voulut donner à son élève l'idée de *richesse* et de *pauvreté*, et, un jour que des chemineaux passaient par le couvent, comme il leur arrive fréquemment, elle lui fit tâter l'un d'eux, avec ses vêtements déchirés et son sac sur le dos, lui opposant une personne bien habillée, parée de bijoux et qui possédait quelques pièces de monnaie dans sa poche. Alors l'enfant se redressa, déclara qu'elle ne voulait pas être pauvre et que son père « avait des sous », et elle exhala son dégoût pour les mendiants et les pauvres. Elle était si montée, ce jour-là, que la Sœur la laissa se calmer, mais elle revint à la charge, le lendemain, et elle demanda à l'enfant si elle l'aimait : Marie, qui s'attachait à la Sœur avec une véritable passion, lui exprima par son attitude et ses gestes toute son affection (l'idée de tendresse est une des premières que les êtres humains expriment, si dépourvus semblent-ils de moyens d'expression). La Sœur lui montra alors qu'elle-même était pauvre, qu'elle n'avait pas d'argent, et lui inspira des sentiments plus justes à l'égard de la pauvreté.

L'acquisition de l'idée de *vieillesse* fut plus terrible encore. Une vieille sourde-muette de quatre-vingt-deux ans, nommée Honorine, se prêta à l'expérience ; Marie lui palpa le visage, connut ses rides et son corps courbé, et les compara à son propre visage et à son propre corps, et à ceux de Sœur Marguerite. Celle-ci lui annonça qu'elle, Marie, serait un jour comme la vieille sourde-muette, qu'elle aurait des rides, et qu'après avoir grandi, elle finirait par se courber et par avoir besoin d'un bâton

pour marcher. La révolte fut formidable. L'enfant déclara que ce ne serait point, qu'elle ne voulait pas que cela fût, qu'elle entendait toujours rester jeune : la jeunesse, à la bonne heure ! la vieillesse, fi donc ! et puis, quand la vieillesse viendrait, elle se raidirait pour ne pas se laisser courber par elle. — Le lendemain, la Sœur Marguerite la reprit avec douceur, lui expliqua qu'elle-même aurait des rides et tous les inconvénients de la vieillesse, et que néanmoins elle était contente et heureuse, tandis que Marie se fâchait ; elle la persuada si bien que les autres Sœurs demandaient plus tard à l'enfant si elle était triste de penser à sa vieillesse : « Non, répondait-elle, -- comme souvent dans des cas analogues, — *Marguerite veut*. » Ainsi par son autorité personnelle, appuyée sur la profonde affection qu'elle lui inspirait, la Sœur Marguerite inculquait à son élève quelques-unes des plus délicates parmi les notions morales.

C'est dans ce travail que la Sœur, cherchant à suggérer à Marie l'idée de *l'avenir*, fut une fois devancée par elle : comme elle s'efforçait de la lui expliquer, l'enfant se leva brusquement et, les bras tendus en avant, marcha rapidement devant elle, trouvant en soi-même l'éternelle comparaison, qui a été illustrée par Bossuet, par tant de poètes et d'orateurs, celle de la vie avec une route.

S'étant promis d'enseigner à son élève les grands traits de la vie humaine, Sœur Marguerite ne craignit pas de lui révéler *la mort*. Pour cela, elle profita de la fin d'une religieuse sourde-muette, qui venait d'être soudain emportée par une congestion :

Marie s'était beaucoup attachée à elle, et la Sœur Joseph, c'était son nom, avait même commencé à lui tricoter une paire de bas. Sœur Marguerite parla doucement de la morte à l'enfant, lui disant qu'elle était couchée, qu'elle ne se lèverait plus, qu'elle ne ferait plus la cuisine, qu'elle ne tricoterait plus. « Et mes bas, quand les finira-t-elle? » fit aussitôt la pauvre enfant. On lui proposa d'aller auprès de la morte : elle y vola à travers les corridors, et elle fut très péniblement saisie par l'impression de froid du cadavre : elle le comparait à de la glace. En apprenant qu'elle mourrait, elle aussi, et qu'elle serait un jour comme la Sœur Joseph, elle se révolta encore une fois ; encore une fois, il fallut toute l'autorité insinuante de la Sœur Marguerite pour la calmer, en lui montrant qu'elle-même, la Sœur, mourrait à son tour et qu'elle était douce devant cette idée. L'enfant se résigna encore, parce qu'il le fallait : « C'est Marguerite qui l'a dit. » Elle put bien se persuader, d'ailleurs, que le cas n'était point spécial à la Sœur Joseph, car un nouveau décès s'étant produit dans la communauté, l'on prit soin de lui faire aussi tâter le corps refroidi.

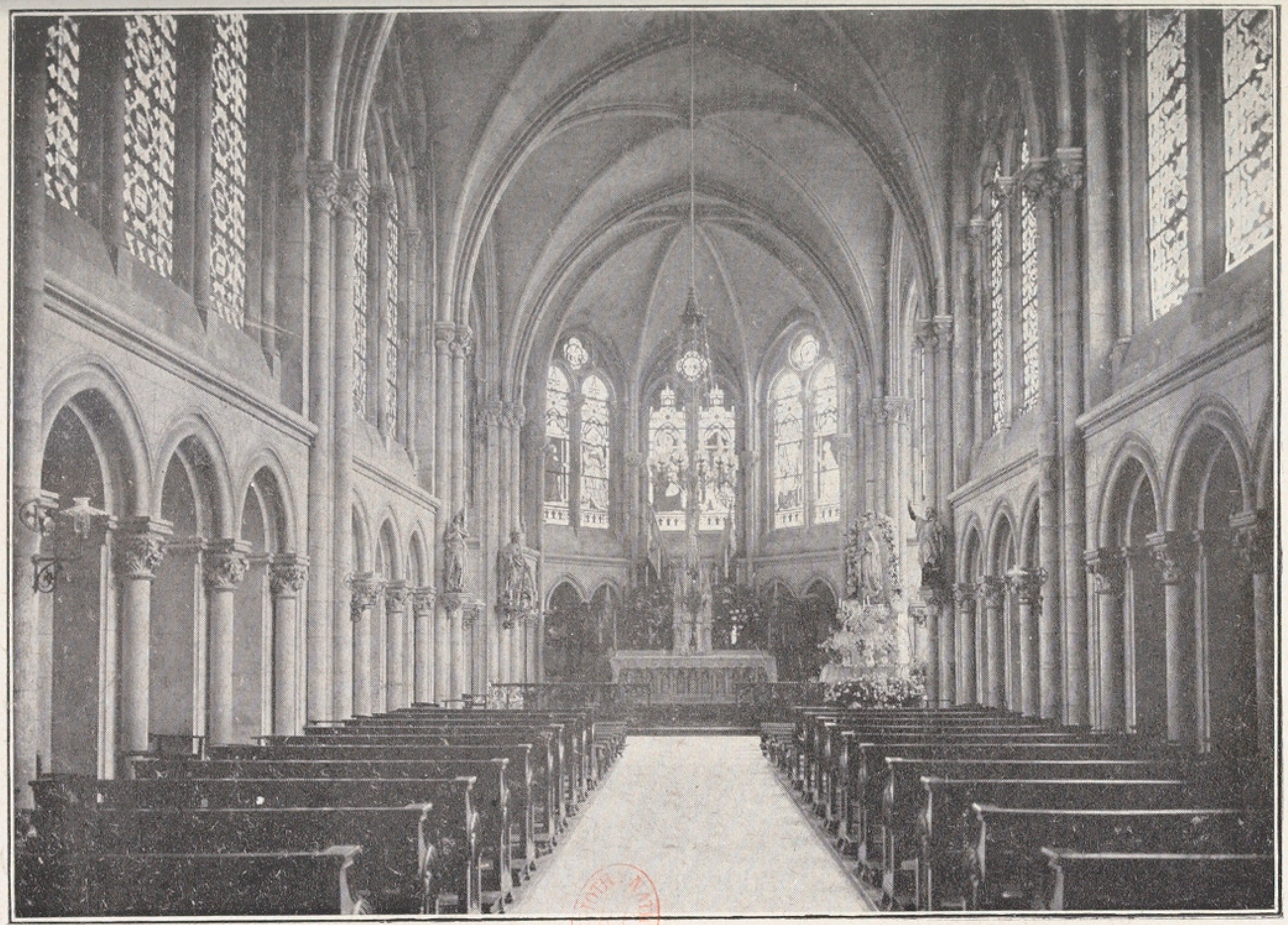
Mais la sainte religieuse ne voulait point laisser à son élève une idée aussi matérielle et incomplète de la mort : elle avait hâte de lui faire comprendre l'existence de *l'âme*. Un jour, l'enfant venait de recevoir une lettre de son père. elle en était tout heureuse et elle baisa la lettre à plusieurs reprises. La Sœur s'approche aussitôt et lui tient à peu près ce langage, s'assurant à chaque pas qu'elle est bien suivie : « Tu l'aimes bien, ton papa? Tu les aimes

bien, ta tante et ta petite sœur ? Mais avec quoi les aimes-tu ? est-ce avec tes pieds ? — Non. — Avec tes mains ? — Non. — C'est quelque chose en toi, dans ta poitrine, qui les aime. Eh bien ! ce quelque chose qui aime est dans le corps, mais ce n'est pas le corps, on l'appelle l'âme, et, au moment de la mort, le corps et l'âme se séparent. Ainsi, quand Sœur Joseph est morte, tu as tâté son corps qui était glacé, mais son âme qui t'aimait est partie ailleurs ; son âme vit toujours et continue à t'aimer... » Ainsi naquit dans l'esprit de l'enfant la difficile notion des êtres immatériels. Restait à s'élever de là jusqu'au couronnement de toute éducation, jusqu'à l'existence de Dieu.

C'est le soleil qui y servit.

La Sœur Marguerite avait soin de mener son élève, si curieuse d'apprendre, chez le boulanger de l'établissement, et de lui montrer les pains qu'il pétrissait, chez le menuisier, et de lui faire tâter les meubles qu'il façonnait, chez les maçons, et de lui faire sentir les murs qu'ils construisaient, etc. : elle ancrait ainsi profondément dans l'esprit de l'enfant l'idée de fabrication.

Or Marie, dans ses promenades, était particulièrement heureuse toutes les fois qu'elle se sentait caressée par les chauds effluves du soleil. Elle aimait le soleil. Elle aimait le soleil et elle aurait voulu le prendre ; vers lui elle tendait les mains et elle essayait de grimper aux arbres pour se rapprocher de l'astre et l'atteindre. Un jour, qu'elle était ainsi tout occupée du soleil, pleine d'admiration et de reconnaissance pour lui, la Sœur lui demanda :



(*Cliché Couvrat.*)

3. — La Chapelle de Larnay

« Marie, qu'est-ce qui a fait le soleil ? Est-ce le menuisier ? — Non, c'est le boulanger ! » reprit elle naïvement, rapprochant la chaleur solaire de celle du four. — « Non, le boulanger ne peut pas faire le soleil ; Celui qui l'a fait est plus grand, plus fort, plus savant que tout le monde. Dans une classe, la Sœur est au-dessus de toutes les petites filles, la Supérieure est au-dessus de toutes les Sœurs, M. l'Aumônier est au-dessus de la Supérieure, Mgr l'Evêque de Poitiers, qui est venu l'autre jour à Larnay, est au-dessus de M. l'Aumônier, et il a au-dessus de lui le Pape, dont je t'ai parlé, et qui habite très loin. Au-dessus même du Pape, est Celui qui a fait le soleil, et il n'a pas de corps, il est comme une âme, il te connaît, il te voit, il t'aime, et il connaît, et il voit, et il aime tous les hommes, et son nom est Dieu. » C'est ainsi, par la vue de la hiérarchie des êtres connus de l'enfant, que la Sœur Marguerite la conduisit jusqu'au degré suprême de l'échelle immense, jusqu'à Dieu.

Puis elle raconta à Marie la Création, l'émerveilla par la description des étoiles et de la lune, que l'enfant ne devait jamais voir, ni même, hélas ! toucher, et elle l'instruisit peu à peu de l'histoire sainte, qui l'intéressa vivement. comme cela arrive à tous les enfants. Le récit de la Passion l'émut avec force, et, se méprenant sur l'éloignement des temps, elle demanda aussitôt si son père était parmi les méchants qui avaient tué Jésus-Christ.

Les dogmes suivirent, ainsi que la morale. On insista tout spécialement sur la distinction du bien et du mal ; la Sœur Marguerite la fit comprendre à

l'enfant grâce à la tendresse qu'elle lui avait inspirée, par exemple, un jour que celle-là avait commis un grand méfait public ! C'était un « jour de cols propres » : avant d'entrer à la chapelle, Marie Heurtin, qui est naturellement coquette (ô coquetterie féminine, jusqu'où te vas-tu loger ?), palpa son propre col, puis celui de sa voisine, nommée Céline ; elle trouva le sien moins bien empesé que l'autre, et, ô horreur ! elle chiffonna le col de Céline ! A la sortie de la chapelle, Sœur Marguerite fait comparaître la coupable, lui fait avouer son... crime, lui signifie qu'elle la repousse d'elle, au lieu de l'attirer et de la caresser comme de coutume, et, à titre de punition, lui inflige la privation de tout col, pour toute la journée. Depuis ce jour, ce fut bien fini, pour l'enfant, d'une semblable jalousie.

III

Telle est dans ses grandes lignes, pour ne pas tout dire, la marche suivie par la Sœur. On voit d'abord que sa méthode comprend deux choses, certains principes généraux qui la dirigent et plus d'une invention ingénieuse qui lui est suggérée par les événements de chaque jour : elle a eu soin, d'ailleurs, de mentionner par écrit les uns et les autres dans les archives de sa communauté, afin que cette belle œuvre lui survive. Mais il est clair aussi que la méthode s'inspire avant tout du cœur, qui reste là, comme partout, le grand éducateur. Ajoutons que Sœur Marguerite s'aide dans sa tâche d'une Sœur

sourde-muette, qui sert à l'enfant de monitrice et lui répète les leçons de la maîtresse principale (1).

Et maintenant Marie Heurtin est devenue une jeune fille de trente ans, aux traits fins, aux yeux vifs et clairs, aux gestes nerveux ; mais ce qui frappe le plus chez elle, c'est assurément la fine gaieté qui est l'expression ordinaire de sa physionomie.

Il faut voir, quand on lui permet d'*examiner* une famille amie, venue visiter la maison de Larnay, avec quelle amusante rapidité elle a fait l'exploration de chaque personne et scruté toutes les têtes, déterminant à six mois près l'âge de chacun des enfants, nous en avons fait nous-même la curieuse expérience ; son activité ne se ralentit que si elle rencontre d'aventure, sur le chef de quelque fillette, des rubans ou des cheveux épars : alors ses doigts caressent longuement, c'est sa volupté.

Marie poursuit régulièrement ses études, car cette riche nature est avide de connaissances : outre le catéchisme et l'histoire sainte, la Sœur Marguerite lui a appris l'histoire ecclésiastique, sur laquelle je l'ai interrogée, et j'ai obtenu des réponses nettes et détaillées sur l'histoire de saint Pierre et de saint Paul, comme peu de jeunes chrétiennes et de jeunes

(1) Cette Sœur appartient à un ordre pour ainsi dire unique au monde, celui de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fondé par le bienfaiteur de la maison, M. l'abbé de Larnay, en 1859, pour permettre aux sourdes-muettes les consolations de la vie religieuse (comme l'Ordre des Sœurs de Saint-Paul s'ouvre aux aveugles). La Sœur Joseph, dont nous parlons plus haut, appartenait au premier de ces Ordres — Les Sœurs de la Providence de Montréal (Canada), qui dirigent une belle institution de sourdes-muettes, ont créé chez elles un ordre similaire sur le modèle de celui de Larnay.

chrétiens seraient capables d'en fournir (1). Elle connaît les grands faits de l'histoire de France, tels que l'épopée de Jeanne d'Arc, qui la touche profondément. Elle a pris un réel plaisir aux *Leçons de choses usuelles*, qui lui sont expliquées d'après le livre de M. C. Dupuis, et sa maîtresse lui a appris d'abord à faire des additions, des soustractions, des multiplications, ainsi qu'à résoudre de petits problèmes très simples. La géographie est un des éléments les plus considérables de son programme : il faut voir avec quelle intelligence elle palpe les cartes piquées à la méthode Braille par le frère Emeric (2), avec quelle logique rapide elle va de point de repère en point de repère jusqu'au pays ou à la ville qui lui sont demandés : elle s'y reconnaît fort convenablement sur les trois cartes qui lui ont été successivement enseignées, la carte du monde, la carte d'Europe et la carte de France portant les départements avec les préfectures, et elle répond aux diverses questions qui lui sont posées avec une précision que lui envierait, certes, plus d'un candidat au baccalauréat. Ce qui est curieux, c'est qu'elle se rend manifestement un compte très exact des distances : après qu'elle m'eut indiqué Poitiers, je me fis, un jour, montrer par elle *la Marne*, en lui disant que c'était mon département d'origine, et aussitôt elle observa spontanément que j'avais fait un grand voyage pour venir de mon pays.

(1) L'on pourra voir ce que nous pensons de l'ignorance générale en matière d'histoire religieuse dans notre article : RENAN ET LES ÉTUDES DE LITTERATURE CHRÉTIENNE (*Quinzaine* du 16 décembre 1902).

(2) De l'école de la Persagotière Nantes).

J'ai entendu également Marie Heurtin *parler*, c'est-à-dire prononcer des mots qu'elle pensait elle-même ou bien qu'elle lisait avec ses doigts sur les lèvres de sa dévouée maîtresse : rien ne donne une idée sensible de la matérialité de la parole humaine comme de voir quelqu'un là *prendre* ainsi avec les mains sur la bouche des autres, pour la reproduire ensuite à la voix. Mais on n'a pas poussé très loin ce travail, que l'on a malheureusement cru incapable de devenir pour elle bien pratique. Aussi la parole demeure-t-elle pour Marie « son art d'agrément ».

Elle écrit bien sur le tableau noir en écriture anglaise et commet rarement une faute d'orthographe. A ses amis elle envoie des lettres en points Braille, ou bien en se servant de l'écriture typographique en points, lisible pour tout le monde, qui fut inventée, il y a peu d'années, par un Angevin aveugle, M. Ballu, pour pouvoir correspondre avec son frère. Par exemple je transcris ici une lettre que j'ai reçue d'elle, le 29 décembre 1902 : elle l'a écrite spontanément en Braille, sans aucune correction de sa maîtresse : ce document dans sa sincérité naïve ne manquera pas d'intéresser l'observateur.

« Monsieur et Madame,

« Je suis remplie de joie de voir arriver la nouvelle année pour vous offrir les souhaits que j'aime à former pour votre bonheur. Je vous remercie de l'intérêt affectueux que vous me portez toujours. Oui, vous êtes si bons et si compatissants pour moi pauvre sourde-muette et aveugle. J'ai prié beaucoup

l'enfant Jésus pour vous, surtout pendant la belle nuit de Noël, de bénir Monsieur qui travaille à écrire les bons journaux et de bénir Madame qui soigne très bien la grande famille, de vous accorder beaucoup de grâces, une forte santé et de vous conserver bien longtemps à la tendresse de vos chers enfants... Je souhaite que vos aînés... deviennent savants comme vous. Je désire que les plus jeunes soient toujours innocents, simples et dociles : je les aime beaucoup parce qu'ils sont bien gentils et simples... J'envoie mes gros baisers pour le nouvel an à ma petite filleule. J'éprouve toujours de joie (*sic*) quand vous êtes venus à Larnay. Je suis bien contente de connaître deux pays, la Pologne et l'Irlande, que vous m'avez dit qu'ils souffrent beaucoup par les persécutions, j'ai pitié d'eux et je pense que dans la France beaucoup de religieux et de bons chrétiens souffrent aussi. Je suis aussi contente de connaître votre pays natal, Reims, dans le département de la Marne. Maintenant je n'oublierai plus la place de ce département sur la carte. Vous m'avez peu questionnée. Pourquoi (1) ?

« Mon amie Marthe Obrecht se joint à moi pour vous offrir ses vœux très ardents.

« Daignez agréer, Monsieur et Madame, mes vœux très respectueux et très reconnaissants.

« Votre humble protégée.

« MARIE HEURTIN. »

(1) La raison en est simple : après l'avoir interrogée pendant 3/4 d'heure, je n'avais pas voulu prolonger, dans la crainte de la fatiguer. [L. A.]

Résumons à présent le nombre de systèmes de signes, différents et absolument distincts, qui sont sus par cette pauvre fille triplement infirme : elle en connaît *six* ! Faisons, à notre tour, notre examen de conscience : parmi nous autres parlants, voyants, entendants, en est-il beaucoup qui en sachent autant ? Marie Heurtin sait en effet :

1° La langue mimique, qui lui a été la première enseignée ;

2° La dactylologie ;

3° L'écriture Braille ;

4° L'écriture Ballu ;

5° L'écriture anglaise ;

Et même le langage vocal.

On lui a appris à se servir de la machine à écrire, où elle a réussi promptement à manier les touches marquées d'une lettre en relief, à cause de l'habileté qu'elle possédait déjà pour jouer aux dominos (1).

Les langues préférées par la jeune fille, c'est-à-dire *celles qui pour elle vont le plus vite*, sont : le langage mimique pour parler, l'écriture Braille pour écrire.

Les Sœurs continuent donc son instruction progressive, tout en tenant la main, avec un grand bon sens, à ce que la fille du tonnelier de Vertou ne soit

(1) Ce sont les mêmes caractères que dans l'écriture Ballu, c'est à-dire ceux d'imprimerie. — J'ai fait des parties de dominos avec elle, et j'ai constaté qu'elle joue aussi vite et aussi sûrement qu'un voyant : non seulement elle ne se trompe pas quand elle place un domino, mais après avoir palpé une fois son jeu, elle sait, presque à coup sûr, où se trouve le domino dont elle a besoin, montrant ainsi que sa mémoire est sensiblement au-dessus de la moyenne de celle des voyants.

point déclassée et puisse, sans nulle gêne, retourner, de temps à autre, faire quelque court séjour dans son pauvre intérieur de famille. Ainsi, tous les jeudis matin, elle est contente de faire du ménage avec une autre sourde-muette, bien entendu. Elle s'y prend très bien, sort adroitement toutes les chaises de l'appartement, les range avec symétrie dans le corridor, en ôte la poussière et les fait reluire avec une rapidité qui lui est spéciale, les rentre dans la chambre après l'avoir balayée, — dans le même ordre et à leur même place, sans se tromper jamais. Elle aide aussi ses compagnes à porter la soupe et les plats au moment des repas, et il est rare qu'elle fasse une maladresse. Elle essuie la vaisselle aussi bien que personne ; enfin elle est enchantée quand elle peut rendre un petit service.

L'on pousse donc sa formation pratique et son éducation morale et religieuse plus que son instruction purement intellectuelle, qui pourtant n'est pas négligée, et, tandis que telle autre infirme, née dans un milieu fortuné, s'est rendue célèbre par sa brillante connaissance des langues, des sciences et des arts, Marie est fort loin dans l'avancement religieux et surnaturel, qui, lui, ne déclasse jamais personne.

Nous ne pouvons que pénétrer très discrètement, on le comprend, dans ce domaine infiniment délicat de l'intimité des âmes, et nous nous contenterons de deux indications.

Un témoin de sa première communion, faite le 23 mai 1899, écrivait ensuite : « Dans la soirée, nous avions la preuve de sa connaissance de la religion aux questions que nous lui faisions poser par

une interprète, et auxquelles elle répondait, toujours par interprète, en disant son bonheur et sa joie débordante, avec, sur les traits, un sourire d'une candeur ineffable (1). »

L'autre trait nous transporte en pleine hauteur chrétienne, nous le laissons relater par le philosophe hollandais qui l'a récemment publié dans son pays : « Consolante, dit-il, pour la nature humaine, et belle de spontanéité est la réponse qu'elle fit un jour à sa confidente, Sœur Marguerite. Un certain jour, la petite Eugénie avait pris congé de sa sœur Marie Heurtin : la charitable maîtresse s'efforçait de consoler celle-ci en lui disant qu'une dame riche de Poitiers donnerait probablement l'argent nécessaire pour qu'elle-même fît le voyage de Lourdes. On demanderait alors à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, de donner la vue à Marie. Tout à coup l'aveugle dit avec une profonde conviction et une joie intérieure, en mettant les doigts sur ses yeux : « Non, je veux rester ainsi. Je ne veux pas voir ici-bas, pour voir d'autant plus de clarté là-haut (2). »

La rédactrice d'une revue anglaise qui avait, la première, cité ce mot authentique, en a tiré la vraie conclusion : « La pauvre enfant avait compris la leçon que beaucoup d'entre nous trouvent si dure à accepter ; elle avait appris non seulement à porter, mais encore à aimer sa croix (3). »

Quand Marie a fini de travailler dans sa classe,

(1) *Semaine religieuse* de la Vendée du 28 mai 1899.
(2) P. de Groot, *De Katoliek*, t. CXXII, p. 328.
(3) Mme de Courson, dans *The Month* de janvier 1902, p. 87.

on la conduit dans ce vaste atelier des sourdes-muettes de tout âge, d'où sortent les célèbres merveilles de lingerie et de chasublerie brodées. Elle se dirige seule au milieu des métiers, va d'abord d'elle-même, et elle n'y manquerait jamais, saluer les Sœurs qui président, puis se rend à sa place, où elle fait du tricot et du crochet, tout en bavardant de temps à autre... sur les doigts de ses voisines : nous avons vu des bas et un châle parfaitement confectionnés par elle. De plus elle apprend la couture.

Dans un coin de la longue salle, un groupe singulier peut attirer très souvent les regards des visiteurs : c'est la compagne aînée d'infortune de Marie, l'élève de la Sœur Sainte-Médulle, M^lle^ Marthe Obrecht, âgée de quarante-sept ans, qui procède à la fabrication des livres destinés aux lectures de sa jeune sœur de misère. Que le lecteur veuille bien, pour comprendre un pareil travail, rassembler ici toute son attention : une vieille sourde-muette à cheveux gris lit, avec ses yeux, dans un ouvrage imprimé, placé devant elle. Puis, au moyen de la langue mimée, elle repasse chaque phrase du texte dans les mains de Marthe. Marthe, après avoir répété par précaution dans les mains de sa compagne, pique ensuite la phrase dans un livre à pages blanches, d'après la méthode Braille. Dictée probablement unique au monde ! Sous la pression des doigts d'une sourde-muette, une sourde-muette-aveugle écrit de gros « livres blancs », destinés à une autre sourde-muette-aveugle (1).

(1) Marthe coud encore fort bien et monte, à points très réguliers, les tabliers de ses compagnes.

Marthe aime à enrichir de la sorte ses connaissances en apprenant pour elle ce qu'elle transpose ainsi pour Marie, et elle est heureuse en même temps de lui rendre ce service, car Marthe et Marie s'aiment tendrement. Le spectacle est curieux de les voir *causer* ensemble, la grosse Marthe et la fine Marie, debout l'une devant l'autre, et leurs mains se presser, se toucher en tous sens, et leurs doigts courir avec une vertigineuse prestesse de virtuose sur les doigts d'en face, clavier humain qui leur a été révélé avec sa richesse infinie, tandis que leurs mobiles visages, épanouis de félicité, reflètent le ravissement des concerts d'âme qu'elles se donnent l'une à l'autre.

Marie peut encore converser *dans les mains* des nombreuses sourdes-muettes et des Sœurs de l'établissement, mais elle paraît le plus heureuse et le plus à son aise quand elle *touche* Marthe ou la Sœur Marguerite.

Il nous a été donné récemment d'*assister* à un sermon dans la chapelle de Larnay : de la table de communion, le prédicateur parlait aux aveugles. Une religieuse, montée sur une estrade et tournant le dos à l'orateur, mimait le discours pour les yeux des sourdes-muettes. Une autre Sœur l'articulait avec les lèvres pour les sourdes parlantes. Dans le bas de la chapelle, en deux endroits, des gestes étaient appliqués sur des mains : c'étaient les voisines de Marthe Obrecht et de Marie Heurtin, qui leur repassaient le sermon sur l'épiderme. Il est infiniment curieux et un peu émouvant de voir une parole humaine se transmettre presque instantané-

ment dans ces 250 âmes, toutes murées plus ou moins du côté des sens.

Dans les premières années, Sœur Marguerite s'était fait un devoir de ne pas dire à son élève un mot qui ne fût rigoureusement exact ; mais Marie est d'un naturel si gai que sa maîtresse maintenant se permet avec elle mille taquineries et malices qui la font éclater en heureux rires et en gestes joyeux.

Une seule fois pourtant, j'ai vu ce visage si gentiment jeune prendre une tragique expression : c'est quand la Sœur Marguerite lui signifia que la Mère Supérieure venait de recevoir de tristes nouvelles, et que « les hommes de Paris » pensaient à chasser les Sœurs de la maison. La pauvre enfant eut les traits contractés par l'angoisse ; avec des gestes volontaires et agités, elle dit, elle sembla crier que ce n'était pas possible et qu'elle ne quitterait jamais sa chère Sœur Marguerite ; elle passa son bras sous celui de la religieuse et se blottit contre elle, comme fait auprès de sa mère un pauvre poussin qui se sent menacé par d'invisibles oiseaux de proie.

*
* *

O Sœurs de la Sagesse, avec respect je vous salue. Il existe dans le monde une autre sourde-muette-aveugle qui fait beaucoup plus parler d'elle que votre petite élève : c'est miss Hélène Keller, qui a été instruite à l'Institut des sourdes-muettes de Boston. Tous les articles de journaux et de revues qui ont fait son éloge, des brochures, des photographies, des illustrations répandues à profusion dans

tous les Etats de la Confédération, les ouvrages récents qui lui ont été consacrés, deux livres même faits par elle, lui ont constitué une immense réclame qui l'a mise au nombre des célébrités américaines (1). Pour forcer votre humilité à vous, pour vous dénoncer seulement à la commission des prix Montyon de l'Académie française, il a fallu une longue campagne d'efforts de la part de vos amis, qui ont dû aller jusqu'à Rome et vous faire donner presque un ordre du Souverain Pontife Léon XIII. Mais il faut, votre modestie me le pardonnera, que le grand public soit informé de votre œuvre, et que l'on sache bien, par les deux mondes, que dans un modeste couvent de notre France catholique s'est accomplie, en faveur de l'humanité, l'une des plus grandes choses de la fin du 19e et du 20e siècle.

(1) Je me suis donné le plaisir et le grand intérêt d'aller la voir en février 1907.

CHAPITRE III

LES PROGRÈS DE MARIE HEURTIN DEPUIS 1902

1. — En 1903.

« L'éducation religieuse de Marie fait sans cesse de nouveaux progrès, et telle est sa vie intérieure qu'elle est admise à la réception très fréquente des sacrements.

« Elle continue à étudier le catéchisme ; elle s'applique avec une vive ardeur à l'instruction religieuse. L'histoire ecclésiastique fait son bonheur. Elle a goûté particulièrement la lecture, puis l'étude du martyre de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Symphorien (et le courage de sa sainte mère), de saint Laurent, de saint Cyprien, du jeune Cyrille.

« Elle ne partage nullement les sentiments d'Arius et déteste cordialement Julien l'Apostat. Elle connaît les Docteurs de l'Eglise au 4e siècle. Saint Hilaire et saint Martin l'intéressent vivement ; de là, un désir légitime de faire un pèlerinage à Ligugé. (Le voyage est payé par un ami et on attend les longs jours.)

« Elle a étudié, dans la troisième époque, l'*Histoire de l'Eglise*, la conversion et le baptême de Clovis, sainte Geneviève, saint Benoît et Mahomet. Nous

sommes à présent à la prise de Jérusalem par Chosroès (614).

« Dans les leçons de choses usuelles, la poterie de terre, la faïence, la porcelaine l'a beaucoup étonnée. Marie m'a avoué simplement que jusque-là elle croyait que l'on trouvait la poterie toute faite dans la terre.

« Elle sait maintenant la *division*. Elle a une idée juste du système métrique ; elle connaît le mètre carré par le décimètre carré qu'elle a été à même de toucher et d'étudier. Nous lui avons fait faire l'expérience que le litre a la même contenance que le décimètre cube. Après lui avoir fait examiner le centimètre cube, je le remplis d'eau, je le mis sur l'une des mains de mon élève et le gramme sur l'autre, puis je lui dis sottement : « Vois, compare... Le gramme et le centimètre cube d'eau sont du même poids. » Après une minute d'examen : « Non, me fit-elle vivement, l'eau est plus lourde. » En effet, il y avait le poids du centimètre cube en plus, et je dus rectifier mon erreur sur place. — Avec le gramme, il a été facile d'arriver à l'unité monétaire et d'avoir son poids. Nous connaissons donc maintenant : poids, balances, mètre, litre et franc. Il ne nous sera pas si aisé de vérifier le stère.

« Les progrès de Marie en géographie sont sensibles dans la France physique et politique. Tous les visiteurs sont à même de voir avec quelle diligence elle arrive à trouver sur sa carte pointée la source d'un fleuve, la montagne d'où il sort ; elle suit délicatement avec son doigt les sinuosités de son cours jusqu'à son embouchure et nomme la mer où il se

jette ; elle en fait de même d'un affluent, s'arrête au confluent et dit, s'il y a lieu, près de quelle ville les deux cours d'eau se réunissent. Les différentes chaînes de montagnes ne lui sont point inconnues.

« Elle continue à étudier avec intérêt l'*Histoire de France*. Je crois qu'elle ne pardonnera jamais à Louis le Débonnaire d'avoir fait crever les yeux à son neveu Bernard. En revanche elle a beaucoup applaudi à la bonne justice de Charlemagne, et elle goûte tout particulièrement saint Louis.

« Elle sait l'heure. Elle l'a apprise d'abord sur un cadran rustique que je serais désireuse d'encadrer magnifiquement, si j'étais riche, afin de l'exposer à la vénération de celles qui viendront après nous. A présent, Marie est en possession d'une belle petite montre en argent, où elle lit l'heure tous les jours avec les doigts, pleine d'une vive reconnaissance pour le cœur charitable qui lui a procuré ce nouveau bienfait.

« Elle lit les *Contes du Lundi* de Daudet dans ses heures de récréation, et elle y prend un plaisir infini. Daudet ne se doutait sans doute pas qu'il aurait été lu et goûté par une sourde-muette aveugle !

« Le nombre de ses jeux s'est agrandi ; outre le domino, elle a le jeu d'oie, le taquin ou jeu de casse-tête, où elle déconcerte ses adversaires. Il y a bien le jeu de loto qu'elle convoite, mais elle attend les moyens de se le procurer.

« Enfin elle vient d'apprendre à se servir de la machine à écrire, ce qui pourrait lui être compté comme la septième langue qu'elle possède (cf. plus haut, p. 55) : il lui a fallu pour cela quarante mi-

4. — Marie Heurtin lisant sur les doigts de Sœur Marguerite (1900).

nutes, et elle prend avec succès ses premières leçons de machine à coudre. »

[Sœur Sainte-Marguerite.]

Avril 1904.

2. — De 1904 à 1910.

Marie fit encore en tous sens de nouveaux progrès dans ces 6 années, bien qu'elle ait été plus d'une fois arrêtée par la maladie ; sa santé a certainement fléchi, particulièrement au printemps de 1908, où une grippe infectieuse a été jusqu'à donner des inquiétudes à ses maîtresses et à ses amis. La jeune fille est sortie de ces différentes crises notablement amaigrie.

Comme *études* proprement dites, elle a vu la fin de l'*Histoire ecclésiastique*. « L'irréligion du XVIII^e^ siècle, dit la Sœur Marguerite, l'a beaucoup intéressée et plus encore impressionnée. Elle a très bien su faire un rapprochement entre la persécution des ordres religieux en ce temps-là et celle de nos jours : la grande soumission des Jésuites à l'ordre sévère du pape Clément XIV abolissant l'ordre tout entier l'étonna beaucoup, et elle a, depuis, ces religieux en vénération.

« La Constitution civile du clergé français, la captivité de Pie VI, Pie VII, le Concordat et le rétablissement du culte, toutes ces leçons ont été comprises et répétées avec enthousiasme, et l'élève ne manquait pas de faire d'elle-même, à l'occasion, des rapprochements avec les événements récents.

« La carte d'Europe est tout entière dans ses doigts ; ils s'arrêtent avec bonheur sur la grande ville des chrétiens, sur Rome, où habite le chef de l'Eglise, qu'elle désire tant voir, et qui a, paraît-il, manifesté un réel intérêt à l'œuvre de son éducation.

« Les fables choisies de La Fontaine font ses délices : *le Corbeau et le Renard*, *la Cigale et la Fourmi*, *le Rat de ville et le Rat des champs*, l'ont particulièrement amusée, ainsi que *le Loup et la Cigogne*. Pour la première de ces fables, elle se demandait comment le Corbeau pouvait arriver à porter le fromage.

« Elle apprend à appliquer les règles de la syntaxe et corrige peu à peu son petit style épistolaire. Elle se sert couramment de la machine à écrire. »

Comme *travail manuel*, elle se livre au tricot, au crochet, à la couture, et elle rempaille des chaises et fait des brosses avec une ardente activité dans l'atelier de brosserie et de vannerie heureusement créé il y a peu de temps par les religieuses de Larnay : les sourdes-muettes-aveugles y trouvent un emploi, utile pour tous, de leur merveilleuse tactilité, si j'ose dire, et en même temps un délassement pour leur attention perpétuellement raidie dans leur vie contemplative sans qu'aucune distraction auditive ou visuelle vienne jamais la détendre. Malheureusement Marie apporte à ce travail un zèle si fiévreux que, contrairement aux autres, elle s'y fatigue plus qu'elle ne s'y repose (1).

(1) A la tête de l'atelier se trouve une religieuse qui a quatre élèves, deux aveugles, deux sourdes-muettes-aveugles, Marthe Obrecht et Marie Heurtin, qui travaillent avec une remarquable dextérité :

A ses anciens jeux, Marie a ajouté le loto, les « dames » et le « solitaire » ; mais elle m'a déclaré qu'elle préférait à tous le jeu de domino : les « dames » viennent au second rang.

Dans le laps de temps qui nous occupe, la jeune fille a reçu bien des visites : l'une de celles qui lui ont fait le plus de plaisir, et elle lui a apporté une vive et respectueuse émotion, fut celle de Mgr Paul Bruchesi, archevêque de Montréal : nous avions eu l'occasion de lui parler de Marie Heurtin, au Canada, et il avait d'ailleurs lu l'*Ame en prison*, que nous avons trouvée répandue dans la Nouvelle-France. L'éminent prélat a donc voulu visiter Larnay (qui n'avait encore jamais reçu d'archevêque), le 7 octobre 1908, avec toute sa simplicité et sa canadienne chaleur de cœur. Semant, comme il en a coutume, le contentement et la joie autour de lui, à toutes les infirmes assemblées il adressa la plus touchante des allocutions, répétée derrière lui en gestes pour les sourdes, — sur la douceur surnaturelle de ces épreuves de la cécité et de la surdité pour lesquelles Notre-Seigneur s'est montré si spécialement compatissant ; il avoua, plein d'émotion, que cette visite lui procurait « une des plus grandes joies de sa vie », et il annonça, aux applaudissements de tous, qu'il allait accorder aux Sœurs de la Sagesse du Canada, établies à Ottawa, ce qu'elles lui demandent depuis longtemps : l'autorisation d'avoir un pied-à-terre à Montréal.

1.400 brosses sortent chaque mois de ce petit atelier. Marie pourrait gagner ainsi 0 fr. 25 par jour, 0 fr. 40 en travaillant de manière à se fatiguer outre mesure prix d'avant-guerre).

Mgr Bruchesi s'occupa tout particulièrement des sourdes-aveugles, et il traita Marie avec une familiarité pleine de bonté : celle-ci s'est mise devant lui à sa machine à écrire et lui adressa ces mots, délicate allusion à la perte cruelle éprouvée par lui au mois de décembre précédent et qu'avait apprise alors l'Institution de Larnay : « Monseigneur, j'ai prié pour votre vénérée Mère. »

Le lendemain, l'archevêque montait dans le rapide pour continuer son voyage vers Rome par Bordeaux et Lourdes, et il tenait entre les mains, sur le quai de la gare, la petite feuille écrite par Marie Heurtin, souvenir précieux qu'il s'apprêtait à emporter sur son cœur en France, en Italie, en Angleterre, au Canada, comme le témoignage vivant d'une des plus authentiques merveilles de France.

Pendant ce temps, Marie traçait vivement elle-même une ressemblante esquisse de son auguste visiteur : « Hier, j'ai vu Monseigneur, j'ai baisé son anneau, j'ai baisé sa croix. Monseigneur m'a donné sa ceinture. Il est aimable, il est bon, il est jeune, il est pieux. »

Depuis 1904 les deux événements capitaux de son existence furent manifestement l'arrivée à Larnay d'Anne-Marie Poyet, en juillet 1907, et son propre voyage à Lourdes, en juillet 1908, qui n'ont point laissé d'avoir une importante répercussion sur sa vie morale.

Il faut voir avec quel instinct maternel de grande sœur elle a accueilli et elle protège « la nouvelle », sa jeune sœur de misère qui a neuf ans de moins

qu'elle : elle la couve de sa tendresse, elle lui sert de monitrice, et c'est elle qui lui a appris entièrement l'écriture en points ou l'écriture Braille, et la dactylologie ; c'est elle qui avec la douce sérénité de sa nature s'applique à calmer les impétuosités de l'enfant, dont elle paraît se scandaliser un peu. Pour tout dire, aucun événement n'était sans doute mieux capable de porter plus loin le perfectionnement intérieur de Marie, déjà si avancé : elle se trouve ne plus être la seule personne hautement intéressante de Larnay ; l'attention des visiteurs est à présent partagée entre les deux infirmes, et le principal des soins de Sœur Marguerite va tout naturellement à la nouvelle venue. L'acquisition de cette nouvelle élève fut donc un coup de maître, de la part des éducatrices de Larnay, au point de vue même de Marie Heurtin. Avec un sûr instinct de charité, l'on a voulu prouver à cette infortunée qu'elle est bonne à quelque chose, que l'on compte sur ses services et que l'on est heureux de les avoir ; l'on a voulu lui donner le sentiment si doux qu'elle est utile ici-bas. Pour se rendre compte si l'on a réussi, il suffit de mesurer l'air de gravité dont s'est empreint le visage de la jeune fille, autrefois si rieuse : on y lit que son cœur est sanctifié par ce divin sentiment de la protection d'un être plus faible, — approfondi par la conscience d'un nouveau devoir quasi maternel.

Le pèlerinage à Lourdes commença le 13 juillet 1908 : il ne faut rien moins que la sainte folie de la charité chrétienne pour que 12 religieuses osent entasser dans un train 102 sourdes-muettes, 20

aveugles, 2 sourdes-muettes aveugles, leur fassent parcourir plus de 1.000 kilomètres de jour et de nuit, et les jettent en pleine foule à Lourdes qui regorgeait de monde. Au départ, si original, de Poitiers, auquel j'ai eu la bonne chance d'assister, tous les visages étaient épanouis dans la plus vive et la plus franche gaieté.

Quels sont les sentiments éprouvés par notre infirme dans la cité de la Vierge ? Nous la laissons elle-même le dire en une page que l'on trouvera plus loin. De pareilles impressions ne se commentent pas : on ne peut, en les rapportant, que les saluer très bas, en songeant, devant leur absolue sincérité, à quelle hauteur surnaturelle plane désormais cette âme, qui a failli être l'âme désordonnée d'une folle furieuse.

3. — De 1910 à 1918.

L'année 1910, nous l'avons vu, devait être pour la jeune fille particulièrement émouvante. Pour la fin de l'année elle attendait avec des frémissements d'impatience sa jeune sœur, Marthe, dont sa chère maîtresse brûlait saintement de commencer l'instruction. Mais voici qu'à la fin de mars la sœur Marguerite tombe subitement malade, est obligée de s'aliter à l'infirmerie, fait monter auprès de son lit Marie et Anne-Marie pour ne point interrompre leurs leçons, et brusquement meurt, elle qui avait si laborieusement initié Marie au redoutable mystère de la mort.

Il ne fallut rien moins que la calme, l'enviable

sérénité chrétienne des sœurs de Larnay pour ne point changer une aussi terrible perte en une catastrophe. Avec ses 25 ans et son éducation déjà si complète, Marie comprit toute la perte qu'elle venait de faire, et elle pleura longtemps sa chère et bien-aimée maîtresse. Laissons-la exprimer elle-même, 8 jours après l'enterrement, son profond chagrin à un ami de la maison (1) :

Notre-Dame de Larnay, 17 avril 1910.

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

Votre lettre si pleine de bonté m'a consolée grandement dans l'épreuve que le Bon Dieu m'envoie.....

Oui je suis désolée, je pleure et je sens la perte que je fais. Mais je sens au fond de mon âme l'espérance de trouver au ciel ma Maîtresse bien-aimée, la chère Sœur Sainte-Marguerite. Le Bon Dieu a voulu trop tôt récompenser son grand dévouement pour moi.

A Larnay, je reste entourée de l'affection de ma bonne Mère Marie-Sidonie. Elle a déjà conquis mon cœur par sa charité compatissante. J'affectionne beaucoup toutes les Sœurs de la Maison qui connaissent mon langage des signes et avec qui je puis communiquer comme avec ma chère Sœur Sainte-Marguerite...

Depuis la mort de ma bien chère Mère Sainte-Marguerite je suis allée souvent prier sur sa tombe. Là je respire le parfum du ciel et je sens qu'il fait bon mourir après avoir consacré sa vie au service de Dieu dans ses membres souffrants...

Votre humble enfant,
MARIE HEURTIN..

(1) M. l'abbé Landrieux, vicaire général de Reims, aujourd hui évêque de Dijon, à qui nous devons la communication de cette précieuse lettre.

La rentrée d'octobre vint apporter à Marie une heureuse diversion avec l'arrivée tant souhaitée de sa jeune sœur Marthe, dont la Sœur Saint-Robert d'abord, puis la sœur Saint-Louis, amie et successeur de la Sœur Marguerite, entreprit avec un grand dévouement l'instruction. Marie s'occupe constamment de sa cadette ; elle lui a appris avec un particulier plaisir l'écriture Braille et l'écriture Ballu. Elle est heureuse de lui pointer ses livres classiques ou autres, et elle vient de pointer un catéchisme pour l'envoyer à Anne-Marie Poyet avec qui elle entretient une correspondance très suivie (1).

Ses propres études étaient déjà finies à la mort de la chère Sœur Marguerite, mais elle a continué à étendre ses connaissances, par exemple en géographie, où elle a étudié plus en grand les deux Amériques et l'Afrique ; pour ne pas oublier ce qu'elle a appris, elle relit de temps en temps ses livres classiques, et elle aborde des livres nouveaux, ceux qui sont pointés pour sa sœur Marthe, ou les précieux envois trimestriels de la bibliothèque Valentin Haüy : elle se plaît particulièrement aux Vies de Saints. C'est le soir en semaine ou dans la journée du dimanche qu'elle s'adonne à la lecture.

Au paillage des chaises, à la brosserie, Marie a joint le filet, qui étant plus facile, la fatigue moins que ces dernières occupations, et elle réussit fort bien à confectionner, par exemple, des écharpes de dames et des collerettes (2).

(1) Catéchisme fort bien fait, paraît-il, par l'aumônier des religieuses des sourdes-muettes d'Albi.

(2) A cette merveille qu'est le paillage d'une chaise par une sourde-

C'est ainsi que dans cette grande, laborieuse et joyeuse maison de Larnay où elle vit depuis 23 ans, Marie Heurtin est heureuse de demeurer, continuant à mener une vie particulièrement remplie par la piété, la lecture, le travail intellectuel et le travail manuel et ayant conscience de sa dignité de sœur aînée, non seulement auprès de Marthe, mais encore auprès des autres sourdes-aveugles, qui continuent à arriver régulièrement à Larnay, ainsi les trois nouvelles venues de 1917 : elle se fait un bonheur de les acclimater à la maison, de les initier à son genre de vie et, au besoin, de leur servir de monitrice.

Avec sa sœur elle aime passionnément la France, et elle désire être tenue au courant des événements de la guerre; elle suit avec un frémissant intérêt les différentes phases du sanglant drame et elle goûte un bonheur intense lorsqu'elle apprend quelque victoire remportée ou quelque progrès réalisé par les alliés. L'on verra plus loin avec quelle ardeur elle s'est mise, depuis la guerre, à façonner des lainages pour nos soldats (1).

aveugle, l'on peut comparer ce que j'ai vu récemment au Centre de rééducation professionnelle des soldats-aveugles à Tours (établissement de Saint-Symphorien, dirigé par M. le Président Robert) d une chaise paillée par un soldat devenu aveugle et manchot, qui se sert avec une incroyable habileté de son moignon un peu comme d'une autre main.

(1) Chap. XI. *Une Vue de Larnay pendant la guerre.*

CHAPITRE IV

SIX LETTRES ET MORCEAUX ÉCRITS PAR MARIE HEURTIN.

I

LETTRE A Mme L.

Madame L...,

Je veux vous écrire avant la semaine sainte pour vous donner des nouvelles qui vous feront plaisir.

J'ai reçu trois pelotes de soie. Je suis très contente de tricoter des bas pour M. André, votre cher fils ; je veux bien tricoter pour vous témoigner ma reconnaissance parce que vous êtes toujours bonne pour moi.

J'ai su avec plaisir que votre santé est bonne, ainsi que celle de M. L. et de M. André.

Vous êtes encore très bonne pour moi : vous m'avez demandé quel objet je désire. Madame, oh ! je vous dis vrai que je ne désire que le trésor de votre affection, et que l'argent que je désire avoir c'est de vous connaître, c'est de vous voir et de vous embrasser tendrement.

Le printemps arrive, je suis bien contente, car je pourrai me promener plus souvent. Nous espérons que nous irons nous promener à Poitiers, le mardi de Pâques. Les promenades à la campagne sont plus agréables pour moi. Mes chers parents se portent bien, ainsi que ma petite sœur Marthe. Je suis contente de vous dire une bonne nouvelle : mon petit frère, sourd-muet sera placé chez les Frères de Saint-Gabriel, à Nantes,

pour étudier. Il a sept ans. Mes parents ne peuvent pas le garder, car il aime à s'enfuir ; ils craignent qu'il ne lui arrive accident.

Nous avons eu le plaisir de faire un pèlerinage à saint Joseph, le jour de sa fête à la Jarrie, petit village non loin de Larnay. J'ai prié ce grand saint pour vous, ainsi que pour toutes les personnes qui vous sont chères. Je veux vous dire que je vais avoir dix-neuf ans le 14 avril, je trouve que le temps passe vite, et je me plains que les heures passent vite, car je désirerais travailler plus longuement à la classe. Je ne m'ennuie pas à la classe. Je veux vous faire plaisir en vous envoyant la narration de ma journée du jeudi 16 mars qu'on s'occupait à me tirer (1), que j'ai faite moi-même.

Madame, je vous embrasse respectueusement en vous assurant que je continue de prier pour votre chère santé, ainsi que pour celle de votre chère famille.

Votre bien affectionnée protégée,

Marie HEURTIN.

2 avril 1904.

II

LETTRE DE CONDOLÉANCES POUR UNE MORT GLORIEUSE DE LA GUERRE.

Monsieur et Madame,

Les journaux nous ont appris la mort de M. F..., votre frère: cette nouvelle nous a vivement attristées et c'est de tout notre cœur que nous prions pour le cher défunt. Nous prions aussi pour vous, Monsieur et Madame, et pour votre famille désolée. Daignez agréer, Monsieur et Madame, avec l'assurance de nos prières, l'hommage de notre profond respect.

Marie HEURTIN.

Notre-Dame de Larnay, le 8 octobre 1914.

(1) En photographie, par les soins de M. Maurice de la Sizeranne, qui faisait préparer sur Marie un article illustré. [L. A.]

III

DESCRIPTION SUR LA POULE COUVANT DES ŒUFS (1).

Hier, après midi, ma maîtresse Sœur Marguerite m'a conduite à voir et à toucher la poule qui couve treize œufs sur la paille, dans une caisse ; je l'ai touchée et j'ai examiné comment elle couve, elle ne s'irritait pas et ne se fâchait pas, elle était tranquille et douce, je l'ai admirée, j'ai vu et touché cinq poussins qui sont sortis de la coque ; ils sont gentils et vifs, ils restent près de leur mère, la mère leur donne à manger les miettes du pain, j'ai vu d'autres œufs que la poule couve, j'ai vu un œuf qui commence à éclore ; quand les poussins sont sortis de la coque, ils sont mouillés, la mère les couvre pour les faire sécher. Je ne comprends pas comment les poussins peuvent sortir des œufs, c'est vraiement un mystère, c'est Dieu qui les a faits, c'est une merveille.

Ordinairement au printemps, les poules, après avoir pondu leurs œufs, elles les couvent pendant vingt et un jours ; quand les poussins sortent des œufs, la mère les conduit à se promener et à leur apprendre à chercher les grains et les vers pour les nourrir. La mère a grand soin de ses poussins, elle veille sur eux, elle les défend et les protège quand un danger leur arrive. C'est une bonne et vigilante mère pour ses poussins. Quand les poussins deviennent plus grands, alors leur mère les abandonne. Je remercie le bon Dieu de nous avoir donné des poules et des œufs. Qu'il est bon pour nous !

La poule est un oiseau domestique, elle est utile, elle nous donne des œufs, sa chair est un mets délicat. Elle a des ailes courtes, elle vole un peu, elle a une crête sur la tête, son bec est arrondi, ses pattes sont grandes, ont chacune quatre ongles crochus, sa queue est courte et droite. Il y a des poules de différentes couleurs.

La poule se nourrit de grains et de vers qu'elle arrache de la

(1) C'est la première rencontre de Marie avec le divin mystère de la génération. [L. A.]

terre, elle a des plumes. Quand on tue les poules, on leur arrache les plumes, qui servent à faire les oreillers, les traversins, les couettes, les coussins.

13 mars 1904.

IV

EN AUTOMOBILE.

Le 23 avril 1904, un samedi, M. et Mme F. de Marseille, sont venus nous visiter avec une automobile. Ils ont eu la bonté de me montrer leur automobile. Pour me faire comprendre, je l'ai touchée et j'ai examiné sa forme. Elle est belle et grande, elle est couverte : au dedans, il y a des sièges à dossier bien capitonnés, elle a quatre roues garnies de caoutchouc. C'est une voiture sans cheval, elle marche plus vite que la voiture de Larnay, plus que le chemin de fer et les bateaux à vapeur. C'est la force de la vapeur de la pétrole (*sic*) qui la fait marcher. M. et Mme F. m'ont fait le plus grand plaisir en me faisant monter dans une automobile avec Sœur Marguerite et Marthe Obrecht, nous sommes allées jusqu'à Biard. Mais je serais encore plus heureuse si, au lieu d'aller jusqu'à Biard, on me conduisait en automobile jusqu'à Lourdes. Pendant que j'y étais, je sentis la marche de l'automobile bien rapide et bien douce, aussi ce voyage m'a plu vraiment. Depuis que je suis montée en automobile, j'admire la bonté et la sagesse du bon Dieu, qui a donné tant d'inventions aux hommes pour construire des automobiles et beaucoup d'autres choses.

A présent, je pourrai dire que j'ai été en automobile. Merci, mon Dieu de me donner de petites joies de temps en temps, mais les plaisirs de la terre passent vite ! Le bonheur du ciel ne passera jamais. Je veux mériter ce grand bonheur, m'appliquer à supporter mes infirmités et mes privations pour l'amour de Dieu.

14 mai 1904.

V

DIEU.

Je suis bien contente de connaître le bon Dieu. Je sais qu'il y a un être qui est infiniment au-dessus de tous les êtres, l'être suprême : c'est Dieu, je crois fermement à son existence parce que c'est Dieu lui-même qui l'a révélée. L'existence de Dieu me montre par la création du monde (*sic*). Je crois fermement qu'il y a un seul Dieu, Dieu est éternel, il a existé toujours ; avant qu'il a créé le ciel et la terre, il existait toujours seul, il n'a pas pu s'ennuyer parce qu'il était toujours heureux, il n'a jamais été créé, il n'a pas besoin de personne, mais il nous a créés par sa grande bonté pour nous partager son bonheur et sa gloire. Dieu est un pur esprit, il n'a ni corps, ni figure, ni yeux, ni oreilles, ni bouches, ni bras, ni mains, nous ne pouvons pas le voir ni le toucher parce qu'il n'a point de corps. Je désire le voir et le toucher, mais je ne peux pas parce qu'il n'a jamais de corps humain, mais j'espère que je verrai Dieu dans le ciel après ma mort. Je pense souvent en esprit que Dieu me suit partout, il nous voit pendant le jour comme pendant la nuit. Il nous est impossible de cacher à Dieu (*sic*), Dieu est tout-puissant, il fait tout ce qu'il veut, il a fait de rien le ciel et la terre. Les hommes ne peuvent pas créer. Dieu est infiniment bon, il nous a procuré tant de bienfaits, il nous donne chaque jour le pain et les aliments que nous mangeons, les vêtements qui nous couvrent, l'air que nous respirons et tout ce que nous avons, les fruits pour nous rafraîchir, les fleurs pour nous réjouir, les vaches, les bœufs, les porcs, les moutons pour nous nourrir. Dieu nous protège et nous garde ; il pense toujours à nous ; il nous aime tendrement. J'aime tendrement aussi le bon Dieu. Dieu m'a donné une âme intelligente et immortelle faite à son image et qui doit un jour partager sa gloire dans le ciel. C'est mon âme qui peut penser à Dieu, c'est mon âme qui peut l'aimer, le remercier, le prier, Dieu a placé l'intelligence dans mon âme au-dessus de tous les

animaux. La mer si grande, les fleurs si belles. les astres si brillants, ne sont pas faits à l'image de Dieu, mon âme est donc plus précieuse et plus noble que tous les trésors de la terre et les beautés du firmament. Tout meurt dans la nature, les animaux, les plantes et les fleurs meurent, mon corps mourra, mais mon âme ne mourra jamais, mais elle vivra pour être toujours heureuse dans le ciel si je suis bien sage. Dieu infiniment bon m'a donné aussi de bons parents pour me soigner, de bonnes et dévouées maîtresses pour m'instruire ; il m'a conduite à Larnay, où je suis si heureuse, il m'a donné encore des prêtres pour m'aider à me conduire dans le chemin du ciel, pour me confesser, me donner la sainte communion. Dieu est infiniment bon pour nous, il nous a envoyé son fils unique sur la terre pour nous sauver par sa naissance dans une pauvre étable, par sa vie de travail, par sa passion et sa mort sur la croix. Merci, mon Dieu, de vos bienfaits et de vos bontés pour moi, pauvre sourde muette et aveugle, je veux être toujours reconnaissante envers Dieu et l'aimer de tout mon cœur par-dessus toutes choses.

Dieu est infiniment miséricordieux, il aime à pardonner quand nous avons le regret de l'avoir offensé même vénielle-ment ou gravement.

Dieu est infiniment juste, il récompense les bons et il punit les méchants. Dieu désire que nous allions tous au ciel à la condition que nous observions bien ses commandements. Dieu appelle les pécheurs à se convertir, mais beaucoup d'hommes méchants, orgueilleux, avares, gourmands, colères. impies, ne veulent pas se convertir, vont en enfer après leur mort par leur faute, ils sont très et toujours malheureux dans l'enfer parce qu'ils ne voient jamais Dieu, ils ne cessent jamais de souffrir dans l'enfer.

Mon plus grand bonheur est de connaître le bon Dieu, de l'aimer, de lui obéir et de le servir que d'avoir beaucoup d'or et de plaisirs. Mon Dieu, je veux bien profiter de vos bienfaits, de vos bontés et des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, en passant mes années à vous aimer et à vous servir fidèlement toujours jusqu'à ma mort pour vous aimer encore pour toujours ensuite dans le ciel. Je le désire de tout mon cœur... Je suis

très contente que le bon Dieu m'a fait sourde-muette et aveugle pour pouvoir vous connaître mieux. Je vous remercie de cette grâce que le monde ne connaît pas.

Marie HEURTIN.

8 février 1904.

VI

MON PÈLERINAGE A LOURDES (1908).

Le 13 juillet, j'éprouvai une grande joie en allant faire mon pèlerinage à Lourdes, pèlerinage désiré depuis si longtemps. En partant de Poitiers mon cœur tressaillait d'allégresse en pensant que j'irais bientôt m'agenouiller au pied de la grotte de l'Immaculée Conception. Pendant que j'étais en chemin de fer, je priais en songeant à la Sainte Vierge, j'attendais avec impatience l'arrivée à Lourdes. En arrivant mon cœur surabondait d'une joie inexprimable. Aussitôt j'ai eu le bonheur de communier dans l'Eglise du Rosaire, le lendemain à la Basilique, puis à la grotte. Près de la grotte de la Sainte Vierge mon cœur est rempli de douces émotions en me rappelant que j'étais dans le même endroit que la Sainte Vierge a apparu 18 fois à la pauvre et humble Bernadette. Je suis contente d'avoir offert à ma bonne Mère du ciel les fatigues de mon voyage et les privations de voir les beautés de la nature et de la grotte. Là je sentais la présence réelle de la Sainte Vierge et qu'elle me regardait avec bonté. *Par obéissance* je lui ai demandé la vue pour sa gloire; mais elle ne me l'a pas obtenue, je reste aveugle, je ne suis pas triste, je suis aussi bien contente de faire la volonté du bon Dieu et de la Sainte Vierge avec l'espérance que je verrai mieux dans le ciel les splendeurs éternelles du bon Dieu et de la Sainte Vierge J'ai beaucoup prié la Sainte Vierge pour ma sanctification et pour m'obtenir la grâce d'une bonne mort, pour le Pape, le triomphe de la Sainte Eglise, le salut de la France, la conversion des pécheurs, la conservation de la maison de Saint-Laurent et de Larnay, pour tous mes bienfaiteurs

spirituels et temporels, pour les besoins spirituels et temporels de mes parents.

J'ai été très touchée de *voir* beaucoup de malades souffrir avec patience et résignation, surtout une jeune fille de Tours que j'ai vue étendue dans un panier dans le bureau des médecins. J'ai été très émue de compassion en voyant ces pauvres malades qui ne sont pas guéris. Ces malades étaient placés sur le passage du très Saint-Sacrement ; j'ai prié avec eux pour demander leur guérison, *pas la mienne*. J'éprouvais une grande douce consolation au passage du Saint-Sacrement. Quand il passait devant moi, je sentais que le bon Jésus me donnait des grâces de courage et de résignation pour supporter ma triple infirmité.

Le vendredi, jour de notre départ de Lourdes je pensais avec tristesse et regret que j'allais quitter bientôt ce lieu béni, ce lieu de miracles, je voulais rester encore plus longtemps près de la grotte de la Sainte Vierge de Lourdes. Marie me parlait intérieurement comme elle avait parlé à Bernadette, me disant de ne pas me rendre heureuse sur la terre, mais dans l'autre. J'ai quitté la grotte de Lourdes en pleurant et en disant à Marie que je la verrais bientôt dans le ciel. Je sais bien que Marie si bonne me protégera jusqu'à ma mort. Je conserverai toujours le souvenir de mon pèlerinage à Lourdes et des bontés de Marie pour moi.

Marie HEURTIN.

CHAPITRE V

MARIE HEURTIN EN EUROPE

1° — Marie Heurtin en Angleterre.

La revue de Londres *The Month*, du mois de janvier 1902 (Longmans, Green and C° 39, Paternoster Row, London), a donné un article de sept pages, *An Imprisoned Soul*, qui est, comme l'indique le titre, une adaptation anglaise de *Une Ame en prison*.

La fin contient quelques détails nouveaux :

« La rapidité de perception chez Marie Heurtin est admirable : une famille composée de cinq personnes lui a dernièrement rendu visite ; en passant rapidement les doigts sur la figure et les formes des visiteurs, elle s'est assurée de leurs apparences et même de leurs âges : ainsi, entre une jeune femme de 35 ans et sa sœur de dix années plus jeune, elle a immédiatement distingué l'aînée, et elle a deviné d'une manière assez précise l'âge des deux (1).

« L'un des plus grands plaisirs de sa vie lui a été donné par son historien, M. Arnould, quand il lui a demandé d'être la marraine de sa plus jeune fille.

(1) Elle a surtout deviné, ce qui paraît plus extraordinaire encore, qu'elles étaient sœurs. [L. A.]

Son bonheur ne connut pas de borne, et nous pouvons être sûrs que rarement filleule donna plus de joie à sa marraine et n'en eut plus de prières (1).

« Sœur Marguerite, aux patients efforts de qui Marie Heurtin doit toute la lumière et tout le bonheur qui ont été introduits dans sa vie, n'a pas pu se convaincre, jusqu'à ce jour, que, dans sa modeste sphère, elle est une véritable héroïne. Tout à fait contre ses désirs, ses amis ont envoyé un exposé de son cas à l'Académie française, et un « prix Montyon » était accordé à la bonne Sœur, en novembre 1899. Mais ni ce témoignage bien mérité, accordé à son œuvre, ni les lettres sympathiques qu'elle a reçues de toutes les parties du monde, n'ont troublé sa douce humilité. Elle ne se soucie pas des louanges humaines, et, à l'heure actuelle, elle et son élève aveugle n'ont qu'un désir : qu'on leur permette de vivre et mourir dans leur cher couvent bien-aimé (« in their beloved *convent home* ») (2).

« Puisse la prière de la pauvre enfant être exaucée ! puissent les bonnes religieuses de Larnay et leur œuvre, qu'elles soutiennent sans secours, échap-

(1 Nous ajouterons que rien ne fut curieux et émouvant comme la première *entrevue* (?) de Marie avec sa filleule, âgée de deux mois. La marraine n'avait pas dormi dans l'attente de cette journée : rose d'émotion, elle palpa, avec son agilité ordinaire, visiblement tempérée par une sorte de respect, toutes les parties de la figure et du corps de la nouvelle née, notamment les oreilles, les lèvres, pour en mesurer les dimensions, l'intérieur de la bouche pour savoir si elle avait des dents. Avidement elle demanda à sa maîtresse si l'enfant voyait et entendait ; et toutes ses impressions, si rapides et si vives, se succédaient dans sa fine et intelligente physionomie, où les paupières battaient vite sur les yeux clairs. [L. A.]

(2 Nous renonçons à bien traduire cette si pénétrante expression. [L. A.]

per aux épreuves qui sont tombées sur tant de communautés religieuses dans la France catholique ! »

BARBARA DE COURSON.

2° — Marie Heurtin en Hollande.

Le Père J.-V. de Groot, de l'ordre des Frères Prêcheurs, professeur de philosophie thomiste à l'Université d'Amsterdam, vint en France, dans l'été de 1902, pour y voir par lui-même deux choses qui lui paraissaient avant tout dignes d'intérêt : 1° l'Institut Pasteur, 2° l'éducation de Marie à Larnay, qu'il avait connue par *l'Ame en prison*. Tout en préparant sur ce cas de psychologie si curieux une étude philosophique publiée en 1904 dans l' « Extrait des Rapports et communications de l'Académie royale des Sciences, section de littérature, 4e série, VIIe partie », voir notre précédente édition (p. 131-152), il a livré en novembre 1902 le premier résultat de ses observations dans une revue qui paraît à Leyde et à Utrecht : *De Katholiek*, t. CXXII, p. 309 à 330 (Leiden, J. W. van Leeuwen, Hoogwoerd, 89 ; — Utrecht, Wed. J.-R. van Rossum). Cet article nous présente le grand intérêt de nous livrer l'impression ressentie sur place par un étranger intelligent : il y a là vraiment une contre-épreuve et un complément de la relation que contient notre chapitre II. Nous donnons quelques extraits de l'article néerlandais, que le Père Ladislas, de la congrégation des Pères des Sacrés-Cœurs, a bien voulu nous aider à traduire littéralement : nous faisons profiter notre traduction de la révision que le P. de Groot en a faite lui-même.

Sur la sauvagerie de l'enfant pendant les premiers temps, notre savant auteur dit entre autres :

« Elle rampait le long des murs, auxquels elle enlevait des fragments. Sœur Marguerite, qui dormait dans la même chambre qu'elle, ne put avoir aucun repos, tant elle faisait de tapage. Elle se vit

forcée de confier, pendant quelque temps, cette élève rebelle à d'autres personnes de la maison. Parfois l'enfant semblait se parler à elle-même, ou se laissait aller à de bruyants éclats de rire. D'après l'opinion de Sœur Marguerite, la sauvagerie de l'enfant provenait surtout de ce que la petite se trouvait en présence de l'inconnu, en présence d'un nouvel entourage auquel elle ne s'était pas encore accoutumée. Ainsi Marie entrait dans ses accès de rage aussitôt qu'elle touchait les habits d'une Sœur, les larges manches de laine ou la coiffe empesée. Lorsque Marthe Obrecht, âgée de huit ans, était arrivée à Larnay, on aurait pu la décrire comme « une masse inerte ». Nous venons de voir que l'aveugle-sourde-muette qui la suivit ne donna pas la même impression.

« Après avoir appris ces choses de témoins oculaires et auriculaires, on a de la peine à en croire ses yeux, quand on rencontre la même Marie, âgée de dix-sept ans, calme et réfléchie, en compagnie de sa maîtresse tendrement chérie, dans le parloir, ou bien dans le jardin du couvent, au milieu des parterres. Son maintien, ses manières, son langage, tous ses dehors sympathiques, je n'ai qu'un mot pour les rendre : délicatesse. Une âme douce, fine, vivante, parle dans cette tendre et innocente apparition. Prompte et décidée en tout, cette enfant aveugle a un charme caractéristique par son « regard ouvert, clair et vif », ce qui avait fait déclarer autrefois qu'elle voyait, mais qu'elle était « idiote ». Il n'est pas étonnant que les bonnes Sœurs *de la Sagesse*, qui, sans doute, gâteraient leur élève si elles étaient

moins sensées, se laissent aller plus d'une fois à une bien pardonnable vanité maternelle — et cela sans aucune apparence de remords — en vantant « les beaux yeux de cette chère enfant ».

« Mais que de soins et de sacrifices sa formation n'a-t-elle pas demandés ! »

... Vient le douloureux apprentissage fait par Marie de la pauvreté, de la vieillesse et de la mort, qui inspire cette réflexion à l'auteur :

« Les impressions, qui la saisirent de temps à autre dans cette conception plus profonde de la réalité, sont comme un reflet de l'aspiration puissante et innée de l'homme à un bonheur impérissable et parfait. »

Après, la connaissance de Dieu :

« Depuis ce temps, la noble connaissance de l'âme, de Dieu, de la vie immortelle, s'accrut constamment en Marie Heurtin. Elle eut des notions plus claires et plus complètes du soleil, de la lune et des étoiles, de la dignité supérieure de l'homme, des règnes végétal et animal. Dans la mesure du possible, on recourut à la méthode intuitive, et elle s'éleva avec son esprit du visible vers l'invisible, vers le Créateur de toutes choses. Elle connaît maintenant, elle adore l'essence infinie de Dieu, sa sagesse, sa toute-puissance, sa justice et son amour.

« L'enseignement de la doctrine chrétienne, l'histoire évangélique, les discours et les exemples du Christ enrichirent son âme, dirigée vers l'immatériel d'une connaissance de plus en plus haute de Dieu et

de la religion. Son cœur pur s'élevait dans la paix. Si devant les yeux de son corps les rayons du soleil demeuraient sans éclat, elle pouvait cependant, le Dieu d'amour et de grâce éclairant d'une vive lumière la profonde obscurité de son ancienne ignorance, répéter avec l'aveugle-né de l'Evangile : « Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et maintenant je vois. »

∴

Suit ce délicat croquis digne des « Primitifs » :

« ... Marie a sa propre bibliothèque de « livres blancs ». Elle a même dans le vaste institut son propre cabinet, où elle reçoit ses leçons et étudie tranquillement. Si j'étais peintre, je voudrais la représenter comme je l'ai vue pendant son étude. Son aspect me frappa comme la vision d'un suave bonheur. Doucement l'air pur du jardin entrait par les fenêtres, pendant que la lumière immaculée du milieu d'un jour d'été entourait la jeune aveugle, qui, calme et animée, comme l'image de la sérénité, était assise et travaillait, lisant les chiffres Braille de ses doigts fins pour trouver la solution de son petit problème d'arithmétique.

« La Sœur Marguerite fit un signe presque imperceptible du bout des doigts sur la table, et l'étudiante se leva tranquillement de son bureau, pour aller prendre, sans aucune hésitation, le livre demandé de sa bibliothèque, déjà bien garnie. Son ouvrage préféré en ce moment était les deux gros volumes, édités par une imprimerie parisienne et

donnés, comme prix d'application pour l'année scolaire écoulée, à l'élève qui en fut charmée : à savoir les *Méditations sur l'Eucharistie*, par Mgr de la Bouillerie. Avec une piété réjouie, la jeune fille lut, de sa main gauche, une page de ce nouveau livre, tout en la traduisant, de la main droite, en dactylogie, pour sa maîtresse, qui, à son tour, me repassait les paroles dans le langage ordinaire.

« Un homme qui n'entend pas, ne voit pas, ne parle pas de la bouche, peut bien vivre de la vie de l'esprit. Le penchant inné de la recherche, la puissance ordonnatrice de l'esprit humain se montra bientôt chez cette aveugle, sourde et muette. Lorsque la fillette ne comprenait pas, elle posait question sur question. Durant ses leçons, Marie pria, de temps en temps, sa maîtresse de s'arrêter un peu. Comme l'oiseau dépouille l'épi qu'il a ramassé et s'en nourrit ensuite, ainsi elle médite et classe les connaissances déjà acquises pour fortifier de la sorte son esprit et sa mémoire, et les enrichir d'une manière durable... Elle mesure *le temps*, comme nous, d'après la grande et la petite aiguille de l'horloge ; les jours d'après le cours des occupations habituelles, alternés par la nuit, qui est le temps du repos ; grâce à l'enseignement de l'histoire surtout, elle apprit à estimer peu à peu la distance entre l'époque actuelle et les siècles très reculés. Au commencement, ses erreurs de ce côté étaient parfois grossières...

« ... Marie Heurtin a déjà une grande quantité de conceptions abstraites. Elle se forme des jugements positifs et négatifs, non seulement au sujet de choses et de données particulières, mais avec le caractère

évident de la *nécessité* et de la *généralité*. Elle voit, par exemple, que le tout est plus grand que la partie. Interrogée par trois fois si 2 et 2 = 4, si cela ne pourrait pas être un peu plus, 4 1/2 ou 5, elle soutint l'invariabilité de la vérité susdite, et, à la troisième question, elle dit, avec un de ces gestes décisifs qui lui sont propres : « On ne peut pas changer cela. »

« ... Le beau existe-t-il aussi pour cette jeune fille née aveugle, sourde et muette ? Ceux qui la fréquentent journellement n'en doutent d'aucune façon. Marie trouve le beau dans les lis, les roses, et toutes sortes de fleurs, dont elle apprécie non seulement l'odeur agréable avec son odorat délicat, mais dont elle considère avec ses doigts « clairvoyants » les feuilles si variées en forme, en nombre, en disposition et en velouté. Elle passe ses doigts avec complaisance sur des dessins et de belles figures en relief. Le visage, la chevelure, l'habillement et la taille des gens lui fournissent des données pour juger de la beauté. Lorsque, accompagnée de sa fidèle maîtresse, elle alla visiter ses parents au mois d'août, elle demanda aussitôt à « voir » le nouveau petit Benjamin de la famille, qui avait alors trois semaines. Joyeuses caresses ! Cependant elle ne négligea point de passer doucement sa main autour de la bouche de l'enfant, pour savoir si elle était petite et pas trop grande. De même le nez, les mains, etc., furent « examinés », et ainsi elle jugea si la petite sœur était une « charmante » enfant. »

L'auteur explique que la Sœur Marguerite faisait d'abord

comprendre à Marie le bien et le mal en l'attirant à soi et en la caressant, ou au contraire en la repoussant Il ajoute :

« Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que cette vertu très primitive prît un vol plus haut. L'enfant apprit bientôt, comme nous l'avons déjà dit, à connaître Dieu et la religion. C'est alors que le jugement de Marie sur le bien et le mal reçut un fondement plus profond. Elle connaît Dieu comme origine et comme fin de l'homme, comme son Père céleste qu'elle aime de tout son cœur innocent. Elle vit en sa présence. Comme elle disait, à sa manière, une de ses prières préférées, je lui demandai s'il était nécessaire d'employer des paroles ou des signes. Il aurait fallu voir la décision avec laquelle elle en nia la nécessité par cette courte réponse : « Dieu voit partout (1). » — On me disait encore que le récit de la Passion et de la mort de Jésus l'émeut profondément et que son esprit innocent conserve toujours une tendre dévotion pour les douleurs du Seigneur et le Chemin de la Croix. L'espoir, plein de foi, de la vie future est en elle comme une vive lumière. »

Parmi les nombreux traits accumulés par l'auteur, nous détachons ces deux derniers :

« Un mercredi des Cendres, sa chère maîtresse fut surprise par cette déclaration : « Je n'embrasserai pas Marguerite avant Pâques. » La manifestation enfantine de sa profonde affection pour sa bienfai-

(1) Nous rétablissons le mot *voit* d'après les indications mêmes de Sœur Marguerite. [L. A.]

trice, qu'elle aime comme une mère, étant une grande consolation pour notre aveugle-sourde-muette, « Marguerite » comprit facilement qu'ici, sous une forme très naïve, s'exprimait l'esprit de pénitence. — Au mois de juillet arriva jusqu'à Larnay le bruit de l'expulsion des religieuses. Spontanément, Marie Heurtin dit aux membres de la famille religieuse qui tous s'inquiétaient un peu : « Dieu est bon Père ; il nous veille ; il ne nous séparera pas. Soyez tranquilles (1). »

L'étude se termine par un remarquable portrait de l'infirme :

« Cette vivacité est tempérée par une aimable retenue, la piété accompagne une grande gaîté et un faible pour la plaisanterie, le zèle pour les exercices religieux s'unit à un goût vif pour l'étude et une application remarquable pour les occupations journalières. Tout en servant très fidèlement son divin Sauveur, elle est la bienveillance même pour tous ceux qui vivent avec elle. »

∴

« Telle est l'aveugle-sourde-muette Marie Heurtin.

« D'après des témoignages véridiques, nous avons essayé d'indiquer le chemin de son développement.

« La physiologie, la psychologie et la pédagogie trouvent ici matière à méditation.

(1) Si l'on rapproche ce trait du dernier que nous avons cité plus haut, à la fin de notre propre rapport, on voit les progrès réalisés en deux ans par cette jeune âme dans la confiance en Dieu. [L. A.]

« En ce qui me concerne, lorsque je quittai le silencieux et paisible Larnay et que, le long des champs de blé du coteau, je retournais à Poitiers, je me sentis plein de joie au souvenir d'une belle âme. Cette enfant une « idiote » ! Bénie soit l'éducation, qui par la tendresse a triomphé de l'erreur.

« S'il y avait dans notre patrie des enfants aussi malheureux que la petite Marie à Vertou, puissent ces pages avoir montré ce dont la compassion et le dévouement sont capables pour ces malheureux. »

Amsterdam P. J. V. De Groot.

Des Frères Prêcheurs

(Professeur de philosophie thomiste à l'Université d'Amsterdam).

3° Marie Heurtin en Allemagne.

L'école spiritualiste de Bavière et de Wurtemberg s'occupa avec soin du cas de Marie Heurtin, dès la publication de notre article de la *Quinzaine* du 1er décembre 1900, — sous les plumes du docteur E. Dentlez, de M. Oscar Jacob, instituteur à Altshausen (Wurtemberg), du docteur M. Singer, professeur d'histoire naturelle au lycée royal de Ratisbonne (*Journal scolaire catholique de Bavière*. 26 janvier, 2 et 9 février, 2 mars et 19 avril 1901 (voir notre précédente édition, p. 62 et 67). Citons quelques passages des deux premiers :

A. — **Education d'une jeune fille aveugle et sourde-muette de naissance. — Une démonstration effective de la spiritualité de l'âme humaine.**

« Pour établir la distinction essentielle entre l'âme spirituelle de l'homme et l'âme sensible de l'animal, pour apporter la preuve de l'immatérialité et de la vraie spiritualité de la première, il est d'inattaqua-

bles arguments philosophiques. Pour n'en nommer qu'un : les idées abstraites, que possède l'homme, ne peuvent s'expliquer que par une substance spirituelle, qui dépasse la matière et qui n'y est point attachée. La science moderne se donne souvent bien du mal pour prouver qu'il n'y a qu'une différence de degré entre la pensée de l'homme et la « pensée » de l'animal, et, dans ce but, elle cherche, d'une part, à surélever outre mesure l'intelligence des animaux et à les humaniser le plus possible, d'autre part, à rabaisser l'intelligence de l'homme au point qu'on lui refusera ou lui mutilera la puissance de conception qui des représentations sensibles tire des abstractions. Il est donc indéniable, et aucune science ne peut passer outre, que l'homme possède dans le langage, dans la parole, quelque chose que l'animal n'atteint jamais. Cet avantage par lui seul fournit une preuve considérable de la supériorité essentielle de l'intelligence humaine. Car la création de la parole, du langage, suppose déjà nécessairement l'existence d'une intelligence. Le langage exige l'intelligence comme cause. L'homme doit déjà être l'homme pour trouver le langage. Mais une certaine école moderne, pour ne pas être obligée de laisser leur valeur à cette preuve et à ses conséquences, s'efforce avec persévérance de fausser ce rapport, qui est le seul juste et naturel, entre l'intelligence et le langage. On regarde la haute intelligence humaine comme produite par le langage des mots, on fait du langage la cause proprement dite de l'intelligence, tandis que la force de la pensée seule peut produire et inventer le langage, et il est seulement vrai que

le langage est une condition pour le développement normal et une très utile ressource pour la formation plus complète de la faculté de penser. La langue grecque a, d'une manière profondément philosophique, le même mot *Logos* aussi bien pour la pensée intérieure que pour la parole extérieure. Pensée et parole sont dans un étroit rapport. Mais le rapport est celui-ci que le *verbum mentis* précède le *verbum oris* (1). La pensée se crée la parole. Mais celle-ci ne peut naître que là où existe une pensée. Et en vérité un examen plus attentif révèle que des idées générales sont déjà au fond de toute façon de parler convenue, que le discours humain suppose donc nécessairement une véritable puissance d'abstraction. Jamais on ne réussira à justifier devant la raison l'opinion moderne, citée plus haut, sur les rapports de cause entre l'intelligence et le langage. Elle reste une altération contre nature du véritable état des choses. Elle conduit aussi nécessairement à des absurdités subséquentes, comme par exemple à la conception des idées générales, ce que nous ne voulons que mentionner ici.

« Mais il y a encore, à ce sujet, un argument par les faits, extraordinairement fort, qui doit sûrement asséner le coup de mort au système contre nature. S'il est prouvé que les idées abstraites, comme nous les manifestons et les exprimons par le langage des mots, peuvent aussi se former dans les êtres humains qui manquent absolument pour cela du langage des mots et de l'appui des mots, du coup est enlevé à

(1) La parole de l'esprit précède la parole de la bouche. [L. A.]

l'hypothèse du matérialisme et du positivisme son appui ordinaire. Cette preuve peut être apportée. Elle est fournie par ces malheureux hommes, qui sont si disgraciés et mutilés de la nature que toute liaison d'une idée abstraite leur est rendue impossible par la langue des mots, — à savoir les sourds-muets. La cécité s'ajoute-t-elle encore à cette double infirmité ? le problème de réaliser une relation abstraite avec ces pauvres créatures devient vraiment beaucoup plus difficile encore. Mais si l'on y réussit malgré ces difficultés infinies, la démonstration n'en est que plus éclatante. Il sera prouvé par là, avec une force irréfutable et directement accablante, que dans tout être humain vit une étincelle spirituelle, comme on n'en peut trouver dans aucun animal, et que cette étincelle peut se dévoiler, briller et venir à percer, même alors que les circonstances sont aussi anormales, les conditions aussi défavorables, les dispositions organiques aussi tristes et lamentables. L'étincelle brille parce qu'elle est là et parce qu'elle a la force de briller. Même dans la plus effroyable captivité de la matière, l'intelligence brise ses liens et s'élance victorieuse à la lumière. Dans l'animal, au contraire, ne se manifeste jamais la plus faible trace d'une pareille étincelle spirituelle. On ne peut pas la faire éclater, même alors que les conditions et circonstances sont favorables, même quand l'homme déploie tout l'effort et tout l'art imaginables. Comment pourrait briller quelque chose qui n'est pas là ? Les plus misérables êtres humains eux-mêmes doivent — ainsi le veut Dieu — témoigner, dans leur manière d'être, la merveilleuse

force de l'intelligence, que le Créateur a accordée à tous les enfants des hommes. Et leur témoignage est d'une accablante puissance. L'on pourrait dire : de même qu'il ne peut y avoir aucun cœur qui reste fermé, sans s'émouvoir, devant la misère de ces malheureux, de même le propre témoignage qu'ils rendent de la spiritualité de l'âme est d'une éloquence directe et entraînante, à laquelle aucune intelligence ne peut se soustraire. A l'avenir il occupera toujours une place honorable dans la série des preuves philosophiques en faveur de la spiritualité de l'âme humaine...

Le docteur termine ainsi :

« L'histoire de l'éducation de cette enfant aveugle, sourde et muette de naissance doit faire sur tout homme pensant la plus profonde impression. Ce qui s'impose irrésistiblement à nous, c'est, à coup sûr, le respect devant le sublime fait d'éducation lui-même et devant la modeste maîtresse en habit religieux qui l'a accompli. Le fait devra être compté parmi les plus grands, les plus beaux et les plus nobles que peut montrer le siècle écoulé. Mais c'est spécialement aussi le profond intérêt scientifique, l'intérêt philosophique et apologétique qui s'attache à cette œuvre. Combien merveilleusement s'y présente à nous la sublimité de l'intelligence humaine ! combien éclatante sa supériorité sur la prétendue intelligence animale, de laquelle elle apparaît séparée par une distance infranchissable ! Ils peuvent bien, les savants non chrétiens, se donner encore autant de peine aux dépens de leur propre science, pour guin-

der l'animal dans le plus proche voisinage de l'homme ; l'on peut bien, dans les ouvrages de prétendue science populaire, qui puisent leurs connaissances psychologiques dans Brehm et Büchner, réaliser une tentative plus incroyable et plus inexcusable encore pour humaniser l'animal et animaliser l'homme, — jamais les défenseurs d'une « intelligence animale » devenue à la mode et d'une animalisation transformiste de l'homme n'atteindront le résultat suivant : que le dresseur le plus raffiné arrache à l'animal le plus habile une étincelle de cette force spirituelle qui, dans cette Marie Heurtin si lamentablement mutilée, dans cette âme humaine jetée aux triples liens de la captivité, — est venue à se révéler d'une si étonnante façon par les habiles et tendres efforts de la religieuse. »

Dr E. DENTLER.

(1er supplément scientifique de 1901 de la *Gazette d'Augsbourg*.)

B. — En 1902, M. Oscar Jacob publiait un important article illustré, intitulé *Marie Heurtin, la sourde-muette-aveugle*, dans le numéro du 31 mai 1902 de la revue illustrée *Ancien et Nouveau Monde* (*Alte und Neue Welt*), éditée par la maison Benziger et Cie à Einsiedeln (Suisse).

Voici sa conclusion au sujet du *bonheur* de notre infirme, sur lequel il avait, en sa qualité d'infirme, le droit de se prononcer :

« Nous avons déjà indiqué plus haut que la physionomie de la jeune fille est gaie et heureuse. Peut-on être heureux dans une pareille situation ? La jeune fille ne voit jamais la magnifique nature de Dieu ; il lui est fermé, le royaume des couleurs et

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

des sons. « Cécité est misère », dit-on (1). Comme cet état est terrible quand la surdi-mutité s'y ajoute encore ! Et pourtant la jeune fille est heureuse. Et le fondement de ce bonheur, où peut-on le trouver? Dans le christianisme ! La jeune fille sait et est fermement convaincue que sa destinée était décidée par un Dieu de toute-puissance, de toute bonté, de toute sagesse, et qu'après un peu de temps, elle pourra, durant une éternité, atteindre et contempler la source de toute la beauté, de toute la noblesse et de tout l'amour de cette terre. Le christianisme contente le cœur du savant, du travailleur, l'heureux comme le malheureux, aussi bien que cette pauvre fille. Il est pour chaque homme parce qu'il vient de Dieu, le créateur de l'homme. N'eût-ce pas été un crime, et la jeune fille ne fût-elle pas devenue folle si on lui avait, par exemple, offert la « consolation » d'un système de philosophie moderne ? Oui, vous Kantiens, vous Schopenhaueriens, vous partisans de Nietzsche, vos systèmes peuvent assurer un contentement temporaire à celui qui trône, exempt de soucis, dans sa chaire de parade : au malheureux ils ne peuvent offrir absolument rien ! »

Oscar JACOB.

(1) « Blind sein ist elend. »

CHAPITRE VI

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR MARIE HEURTIN.

MM. les philosophes français se sont la plupart maintenus dans l'abstention. Pourquoi ?... De ce fait étrange tous ceux qui pensent, en dehors d'eux, se trouvent surpris : ainsi nous lisons, sur ce sujet, dans une page substantielle du *Bulletin trimestriel de la Conférence Hello*, cette Société excellente « d'études mutuelles », juillet 1903, sous la signature R., p. 95 :

« Une des méthodes de l'expérimentation consiste à supprimer certaines propriétés des objets étudiés afin d'isoler et de connaître exactement les autres. Voilà que la nature y soumet un être humain. C'est donc une *expérience de laboratoire* pour les psychologues... Cela m'étonne qu'il n'y ait pas eu en France de ces esprits informés, éveillés, ouverts, comme était celui de Diderot, à tout ce qui peut faire naître des réflexions, pour en extraire les multiples enseignements... Je ne vois pas que personne, dans la foule innombrable des philosophes, au lieu d'abstraire de la quintessence, ait cherché à tirer les conséquences des observations faites ou qu'on pourrait faire. S'ils veulent des faits positifs, en voilà, et qu'ils peuvent aller vérifier à Larnay : par exception, ils trouveront un sujet qui n'est ni malade ni

déséquilibré, mais parfaitement sain. A-t-on noté que, lorsque Marie Heurtin juge du temps d'après l'espace, et recourt, pour parler du temps, à des termes qui conviennent plutôt à l'espace, elle apporte une contribution aux travaux de M. Bergson ?... Les philologues aussi pourraient y trouver profit : entre autres, la nature synthétique du premier vocabulaire employé pour communiquer avec Marie Heurtin confirme la théorie de M. Bréal, dans sa *Sémantique*, suivant laquelle les langues auraient été primitivement synthétiques... Je voudrais, d'une façon générale, qu'on vît si les hypothèses psychologiques, morales, métaphysiques, n'ont point à être complétées ou corrigées d'après les faits observés chez Marie Heurtin, et qu'aucun philosophe ne se permît de disserter sans en tenir compte. Je crains que, pour le moment, beaucoup ne les ignorent. »

Beaucoup les ignorent du moins en France. Avec l'indifférence française continuent à contraster les dispositions de l'étranger. Aux recherches des philosophes allemands et hollandais, est venue s'ajouter une enquête autrichienne, une étude psychologique par M. le Dr Jérusalem de Vienne.

Nous pouvons donner du moins :

1. Les plus belles pages qu'aient sans doute inspirées les sourds-aveugles : elles sont dues à M. Henri Lavedan qui les a publiées dans son « Courrier de Paris », de l'*Illustration* du 23 avril 1910, où elles ont ému plus d'une âme jusqu'aux larmes. Nous le remercions vivement de nous avoir permis d'en reproduire ici quelques parties.

2. La pénétrante étude sur *la Pensée et l'Ame chez Marie Heurtin*, qu'a bien voulu écrire spécialement pour cet ouvrage M. P. Le Guichaoua, de Poitiers, docteur en philosophie et en théologie.

Nous rappelons l'article de M. Michotte dans la *Revue néo-scolastique* de 1901, le court article du docteur J. Philippe dans la *Revue philosophique* (2e semestre 1901), l'intéressante étude de M. G. Léchalas, datée du 20 janvier 1905, dans la *Revue des Questions scientifiques de Louvain* (Voir dans notre précédente édition, p. 180, 181, 187), les deux articles de M. Lucien Descaves de *l'Echo de Paris* du 27 septembre 1902 et du *Journal* du 21 août 1904, notre échange d'idées avec Emile Faguet dans le feuilleton dramatique du *Journal des Débats* des 6 et 18 avril, 9 mai et 27 juin 1904, l'article de psycho-physiologie de M. P. Félix-Thomas, dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1901 ; l'étude de MM. J. Filhol et G. Peyrot, sur la *Perception de l'Etendue chez M. H.*, enfin l'article du P. de Groot, cité plus haut, p. 84 (Tous ces articles, sauf les 3 premiers, se trouvent dans notre précédente édition, p. 104-152).

1° Courrier de Paris, par M. H. Lavedan.

« Avez-vous songé quelquefois à ce que peuvent être l'état et le destin d'une créature à la fois sourde, muette et aveugle ?

« Non. Ou peu, et sans insistance. Eh bien, bannissez un moment toute distraction, toute langueur étrangère, et forçant votre esprit, qui renâcle, à entrer dans cette voie souterraine, appliquez-vous à vous bien représenter la situation. Pour qu'elle soit plus palpitante, au lieu d'autrui pensez à vous, rien qu'à ce cher vous-même qui, à votre idée, meuble le monde, et supposez, par une complaisance de pitié facile, que c'est *lui*... ce pauvre *vous* toujours innocent, qui est la chose affreuse, et lamentable à faire pleurer Jérémie.

« Si la triple catastrophe vous a frappé au cours de votre carrière et qu'avant d'être atteint vous ayez, comme les autres hommes, vu, entendu et parlé,

vous puiserez malgré tout une certaine force dans le rappel des incommensurables joies que vous prodiguaient vos sens et même jusque dans le regret de les avoir à jamais perdues. Le souvenir vous rendra çà et là, intérieurement et affaiblies, l'ouïe, la vue, la parole. Votre cœur sera déchiré, saccagé sans retour, mais votre esprit *saura* ; vous n'arriverez pas à oublier tout à fait que vous avez possédé les trésors de la lumière et du son.

« Mais le sourd-muet et aveugle *né*... celui qui n'a jamais vu, parlé ni entendu, qui ne connaît rien, ne s'explique rien, qui vit sans se rendre compte de ce que c'est que la vie, dans une perpétuelle opacité de ténèbres et de silence, qui n'a de rapports avec un monde extérieur — dont il ne peut ni ne cherche même, du fond de son gouffre, à se faire une idée — que par l'odorat et le toucher... vous le figurez-vous, ce rebut et ce dernier degré de la détresse humaine ? Il est là, doué d'une force inutile et qui se retourne contre lui pour lui asséner à toute minute le sentiment confus d'abord, mais de plus en plus accentué et détaillé, de son impuissance ; il est là, privé de volonté ou gonflé de mille volontés qui se heurtent à des obstacles sans nombre et n'ayant jamais de fin ; il est là, prisonnier toujours enchaîné quoique avec les mains et les pieds *libres*, si l'on peut oser ce mot sans une dérisoire férocité ; il est là, immobile, indécis, gauche, passif, anéanti, prêt à tout et n'attendant rien, effondré, écroulé, tassé dans le noir épais qui l'entoure, l'étreint, le mure et le maçonne, le noir qu'il touche et respire, le noir qu'il boit, le noir qu'il mange, le noir qui est la couleur,

l'air, le ciel, l'atmosphère de ses pensées, de sa torpeur, de son existence pétrifiée, de son sommeil et de son réveil. Tout est noir hors de lui et en lui, sans qu'il sache pourtant ce que c'est que le noir, mais bien qu'il en subisse, soyez-en sûrs, l'envoûtement et l'inexorabilité. Il se partage ainsi, entre l'hébétude et les transes, ne sachant pas, quand on le guide, où on le mène, et chaque fois qu'on s'en écarte croyant qu'on l'oublie, et que jamais plus on ne reviendra le chercher. Pauvre, il n'a rien, ne possède rien, ne traîne pour tout bagage que ce corps, ce paquet, cette masse, que l'*on* pousse, que l'*on* arrête, que l'*on* pose, qu'*on* lève, qu'*on* assoit et l'*on* couche... Qui cela, *on* ? Sans doute « d'autres » semblables à lui, quoique moins lents et plus résolus ?... ou alors des êtres d'une espèce supérieure ?... des maîtres palpés, devinés, autour et au-dessus de lui... ? et la pensée embryonnaire, surmenée déjà dans les feutres du cerveau par cet effort, ne va pas plus avant chez le sourd-muet aveugle... Il se laisse aussitôt recouler à pic, au plus bas, dans les abîmes de sa nuit, pareil à ces poissons du fond de la pleine mer condamnés à ne vivre et à ne rôder lentement que dans les plus obscures régions, entre les murs de boue, parmi l'enchevêtrement des forêts d'algues et de fucus, et qui après avoir vainement essayé parfois, çà et là, d'un coup de nageoire suprême et débile, de s'en évader en hauteur, renoncent à l'impossible essor et, résignés, tristes et lourds, acceptent de retomber, comme des pierres, dans la morne désolation qui est leur labyrinthe.

« Et maintenant, figurez vous qu'un jour, à une

certaine minute considérable qui sera le plus magnifique des souvenirs, le souvenir par excellence, qui se fixera par la suite comme une date, comme une étape dans son histoire nocturne, comme un événement de stupeur, de crainte et d'espoir..., figurez-vous que la chose à demi-vivante et à demi-morte dont je parle, croit s'apercevoir à l'attouchement d'un des êtres mystérieux qui par instants le remuent, que cet attouchement prend et revêt une signification particulière et ordonnée, semble déceler un désir, manifester une pensée, une intention, une velléité d'exprimer, d'appuyer quelque chose... s'efforce de dégager un signe, cesse enfin d'être un contact de hasard pour devenir celui d'une intelligence patiemment et fermement agissante... ! Aussitôt, voilà le captif aux aguets, éperdu, intrigué, tremblant, suant d'une inexprimable angoisse ; il tend toutes ses facultés absentes, toutes les forces inertes de sa compréhension, toutes les ardeurs engourdies et opprimées au fond de lui-même, derrière les épaisses murailles de chair, d'ombre et de silence, pour ne rien perdre du signe nouveau que lui fait ce quelqu'un qui cogne exprès, à plusieurs reprises, aux pierres de sa prison... Il ne sait pas encore « ce qu'on lui veut », mais il a deviné, des caves les plus retirées de sa solitude, qu'on lui veut quelque chose... Quoi?... peu importe?... cela viendra plus tard... beaucoup plus tard... dans des durées... Pour le moment, il n'est plus seul, il est *deux*, il y a quelqu'un qui vient — par le toucher — d'entrer, d'ouvrir une porte, de faire irruption dans sa vie presque minérale,... et c'est un atome de joie, tombé comme

une goutte en son cœur, un infime tressaillement... La communication est établie désormais entre ces deux êtres rapprochés et à des millions de lieues, le prisonnier et le geôlier, un prisonnier des limbes qui ne demande qu'à sortir, qu'à s'échapper, et un geôlier céleste dont le rôle est d'ouvrir et de libérer. Supposez à présent, pour en finir, que le prisonnier est une pauvre enfant de paysans, à l'état de bête sauvage, criante, hurlante, bavante, ricanante, moins qu'un animal immonde et qu'un pourceau dans sa fange... et que le geôlier est une religieuse, une de ces humbles et saintes filles qui passent — non — descendent sur la terre précisément pour qu'en ce monde, à côté des pourceaux il y ait des anges, et que ceux-ci délivrent ou rachètent ceux-là,... vous aurez l'histoire authentique d hier et d'aujourd'hui, la sublime histoire, encore trop inconnue, de Marie Heurtin et de sœur Sainte Marguerite de la Sagesse à la maison de Larnay, près de Poitiers.

« Vous croyez que vous êtes au bout de vos pieux étonnements ? Vous n'en êtes qu'à la préface... A ce monstre indomptable et difficile qui ne savait rien, qui n'avait d'humain que la forme corporelle, et qu'elle a d'abord maté et apprivoisé par une séraphique tendresse, sœur Sainte-Marguerite, peu à peu, en quelques années, par la seule aide de ses mains, de ses mains de vertu, théologales et pures, dont la foi, l'espérance et la charité conduisaient le divin travail, est arrivée à apprendre... quoi ? tout ! oui, *tout*...

« ...Comment elle lui fit comprendre Dieu après cent et mille autres prodiges... vous pourrez le voir dans le beau livre *Ames en prison*, où M. Louis

Arnould, l'historiographe attendri et savant de la maison de Larnay, le conte de la façon la plus profondément persuasive.

« Il faut connaître cette histoire inouïe qui mériterait d'être lue à genoux et qui est comme un chapitre de la Légende dorée. On dit qu'il n'y a plus de miracle ! En voilà un ! et dont je veux vous dire la suite, car il a continué pendant des années et il dure encore...

« ...Une existence comme celle de la sœur Sainte-Marguerite suffit à prouver celle de Dieu. Les couronnes civiques et les prix Montyon, qu'elle a mérités cent mille fois et obtenus une seule, sont impuissants à célébrer une telle figure qui est l'honneur et le rayon de l'humanité religieuse ..

« Et sœur Sainte-Marguerite est morte, il y a quinze jours... Je vois Marie Heurtin amenée à son tour près du petit lit de fer où repose la morte, et tendant au ciel, comme pour lui offrir en sacrifice, son pauvre visage aux yeux ouverts en dedans, mais qui au dehors débordent de pleurs... Elle touche le cadavre glacé, qui naguère lui apprit la vieillesse et la mort et qui lui en fournit la nouvelle et dernière leçon... elle baise les mains sacrées, les vieilles mains maternelles qui ont donné le vol à son âme et qui, pour la première fois, ne répondent plus aux interrogations et aux adieux de ses doigts...

« Et à présent, regardons, nous autres, les « grands buts » que nous poursuivons : quels sont ici nos soins, nos travaux, nos routes, nos *talents*. »

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

2. — La Pensée et l'Ame chez Marie Heurtin.

Par M. P. Le Guichaoua.

« Une âme emprisonnée dans un corps qui ne lui ouvrait point sur le monde les faciles issues que sont pour nous les organes de la vue et de l'ouïe, cherchant néanmoins une sortie vers nous dans le sens du tact et ne trouvant personne pour lui répondre pendant de longues années, mais enfin rencontrant une main amie qui vient au-devant d'elle avec une charité plus forte que toutes les misères pour la faire entrer en notre société, pour la sortir de l'égoïsme et la faire monter jusqu'à Dieu, but de sa vie : voilà l'histoire que nous avons vue se dérouler en suivant l'éducation progressive de Marie Heurtin. Au fond de ce corps, il y avait bien un être pensant, puisqu'il a répondu à l'appel ; mais il lui manquait un langage pour se développer et se manifester ; il y avait un être capable de penser suffisamment pour apprendre une langue qui lui fût adaptée, mais incapable de progresser sans être aidée de cet instrument : ce cas peut donc nous fournir quelques lumières sur les rapports du langage et de la pensée. Une fois armée de ses moyens d'expression, l'intelligence de l'infirme a pu se former rapidement les grandes idées que nous trouvons en nous-mêmes : nous pourrons assister à leur formation. Enfin les impressions sensibles ont bien pu fournir à cet esprit des matériaux à élaborer, des données à interpréter, lui suggérer des idées ; mais nous ne voyons pas comment une pure réceptivité d'impressions tactiles pourrait expli-

quer les résultats obtenus ; il devait y avoir là non pas seulement un lieu pour les transformations de la sensation, mais une activité supra-sensible et immatérielle, une âme spirituelle pour tout dire ; nous verrons donc se manifester ici la distinction des sens et de la raison, du corps et de l'âme. Ces conclusions viennent bien spontanément à l'esprit, quand on lit le récit de cette délivrance d'âme, et d'ailleurs l'observation de ce qui se passe en chacun de nous pourrait suffire à les appuyer. Toutefois il est bon d'analyser avec précision les faits qui nous sont présentés : ce sera le moyen de nous assurer que notre interprétation n'a pas seulement pour cause des préjugés rappelés à l'esprit par une lecture superficielle, mais se trouve être la conclusion rigoureuse des faits ; et nous étudions un cas où l'on peut suivre avec une commodité exceptionnelle ce que l'on donne à l'esprit et ce qu'il rend, puisque des trois sens vraiment instructifs pour la vie intellectuelle, la vue et l'ouïe sont fermées, et que seul le tact reste libre, puisque surtout l'éducation se passe à découvert et qu'il est impossible de faire appel aux habitudes prises dans l'enfance, à une époque dont nous ne gardons plus de souvenir précis. Ici, la nature s'est chargée de l'expérience : une seule voie d'acquisition est restée ouverte ; pendant les huit premières années elle n'a quasi rien donné, mais ensuite a eu lieu un développement spontané et très rapide, quand on a pu atteindre l'esprit. Condillac aurait mauvaise grâce à venir dire ici : « Nous ne saurions nous rappeler l'ignorance dans laquelle nous sommes nés : c'est un état qui ne laisse point

de traces après lui (1). » Il n'en a laissé que trop et trop longtemps dans l'esprit de la malheureuse enfant que l'on était sur le point d'envoyer à un asile d'aliénés

I

« De Bonald a émis sur l'origine du langage une théorie bien connue pour son caractère simpliste et absolu : toute pensée suppose la parole, car « l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée » (2) ; le moyen donc pour la pensée d'inventer le langage, puisqu'elle doit trouver des mots pour s'exprimer, prendre possession d'elle-même et exercer la moindre initiative ? « La parole a été nécessaire pour penser même à l'invention du langage (3). » Les images ou figures des objets peuvent suffire pour représenter les corps et donner les avertissements nécessaires à la vie physique et individuelle, mais les mots sont de toute nécessité pour penser aux rapports immatériels des objets et à tout ce qui ne tombe pas sous les sens, pour fonder et maintenir la vie morale et sociale. « L'enfant qui ne parle pas encore, le muet qui ne parlera jamais, se font aussi des images des choses sensibles, et la parole, nécessaire pour la vie morale et sociale, ne l'est pas du tout à la vie physique et individuelle ; et c'est ce qui fait qu'il n'y a jamais eu de société sans langage, et qu'il y a des

(1) *Traité des Sensations*, Préface.
(2) *Recherches philosophiques*, ch. II.
(3) *Ibid.*

hommes condamnés par la nature ou par leur propre volonté à ne jamais parler (1). » Supposez donc des hommes créés sans être pourvus d'une langue et sans être réunis en société ; ils ne trouveront jamais le moyen de se parler ni de s'entendre : « Si le genre humain avait commencé dans l'état prétendu naturel, dans l'état insocial où on le suppose, les hommes y seraient restés ; ils y seraient encore ; ils n'auraient jamais eu la pensée et les moyens d'en sortir ; ils n'en auraient jamais éprouvé le désir ni le besoin (2). »

Le langage a donc été donné à l'homme par le Créateur avec les vérités capables de diriger la vie morale et sociale, et il transmet ces vérités à chaque génération humaine.

« Maine de Biran opposa une fin de non recevoir à ces affirmations (3) : laissant de côté la question de savoir si le langage a été communiqué à l'homme par des moyens extraordinaires, il prétendit que des moyens naturels auraient suffi à l'inventer. Car enfin une pensée rudimentaire n'a pas besoin de mots précis pour se former : n'importe quelle image lui suffit, et peut, après l'avoir suggérée une première fois, s'y trouver liée dans la suite, entraîner sa réalisation dans un son ou un geste, faire penser les autres hommes au même objet, si la liaison est assez naturelle. Deux esprits seront ainsi entrés en contact ; les points de rencontre se multiplieront rapidement et bientôt rendront possible la formation d'un langage conventionnel. Un certain langage est

(1) *Recherches philosophiques*, cf. ch. VIII.
(2) *Loc. cit.*
(3) *Œuvres inédites*, t. III.

donc naturel à l'homme et peut frayer la voie à un langage artificiel. Enfin, que Dieu ait donné le langage à l'homme ou non, il demeure toujours que la pensée est possible sans mots : autrement on ne pourrait apprendre le langage à personne ; on pourrait bien faire entendre des sons, mais tant que la pensée ne les aurait pas choisis pour signes, ils seraient vides de sens ; or, pour faire ce choix, la pensée doit exister ; il faut donc penser avant de parler, et c'est à chacun sinon de se former, au moins de s'approprier son langage. Voilà pourquoi l'enfant commence par émettre des cris arrachés par la douleur ou le désir ; il s'aperçoit bientôt qu'il a été entendu, puisqu'on s'empresse autour de lui ; une autre fois il criera avec intention, il appellera, et enfin il finira par répondre, lui aussi, aux appels du dehors : à partir de ce moment, il parlera et comprendra, et l'on assistera à « la transformation des signes naturels instinctifs en signes volontaires ». Il reste clair cependant que pour se développer la pensée a besoin du langage ; que des images, qui seraient les figures des objets, ne laisseraient à l'esprit aucune facilité et ne permettraient entre les hommes que des communications bien imparfaites. Le duc d'Argyll avait donc raison d'écrire à Max Müller : « Le mot est nécessaire au progrès de la pensée, non à l'acte de la pensée (1). »

« Le cas de Marie Heurtin confirme clairement la vérité de cette conclusion ; mais, devant parler du langage à l'occasion d'une sourde-muette-aveugle, il

(1) Cité par M. Ribot, *Evolution des Idées générales*. p. 48.

est évident que nous donnons à ce mot la plus grande extension et l'employons pour signifier simplement un système de signes conventionnels assez variés pour se plier à l'expression de nos diverses pensées ; peu importe qu'on s'adresse à l'ouïe, à la vue ou au tact. Nous voyons donc Marie Heurtin exercer l'acte de la pensée avant d'avoir appris à s'exprimer. On lui avait, en effet, donné des habitudes de propreté ; elle savait se conduire, demander de la nourriture, prier une de ses voisines, qui lui avait un jour donné un peu de confitures, de renouveler sa charité ; une fois même, étant allée boire à la barrique de vin de son père et n'ayant pu refermer le robinet, elle eut peur du châtiment et alla se cacher. Fait encore plus caractéristique et qu'elle vient de se rappeler tout récemment (1) : « Je me rappelle qu'un jour, j'avais alors 9 ans, je crois, après midi ma maman m'avait placée près de la cheminée, où il y avait du feu ; je m'occupais à écosser des haricots ; ma maman était absente pour laver le linge. Une étincelle de feu était tombée sur la manche de mon sarrau. Je sentais l'odeur de la fumée et de la brûlure ; j'avais grand'peur en pensant que j'allais être brûlée ; je pensais, pour m'empêcher d'être brûlée, à me déshabiller vite et à me mettre au lit. Après quelques instants mon papa vint me voir au lit ; je lui montrais la manche de mon sarrau brûlée. » Sans doute elle avait autrefois éprouvé la sensation de brûlure et avait associé à l'idée de feu l'odeur d'étoffe brûlée:

(1) Nous signalons spécialement au lecteur ce fait, qui ne se trouve nulle part ailleurs rapporté dans l'ouvrage [L. A.]

cette association d'images pourrait donc expliquer que l'enfant se fût enfuie, comme le fait tout animal sous la menace de n'importe quel danger. Mais, au lieu de prendre la fuite, elle se rend compte que le feu est sur son vêtement et que bientôt il atteindra son corps ; que le moyen d'éviter le mal, c'est donc non de fuir, mais de quitter le vêtement ; en conséquence elle se déshabille et se met au lit. Elle raisonne donc sur la manière dont le feu va se propager et sur le moyen d'y échapper, et elle recourt à un procédé qui est nouveau pour elle. On nous dit aussi que souvent elle avait l'air de se parler à elle-même ; elle s'irritait de n'être ni comprise ni satisfaite ; elle connaissait et aimait ses parents, puisqu'elle pleura leur départ pendant huit jours et pendant longtemps ne fut guère douce aux personnes à coiffes qui les avaient remplacés autour d'elle ; enfin, elle devait bientôt aller chercher dans les assiettes de ses voisines l'œuf qu'on refusait à sa friandise, manifester vanité et jalousie en chiffonnant le col d'une compagne, parce qu'il était plus propre que le sien. L'ensemble de ces faits n'indique-t-il pas un être pensant, qui souffre de ne pouvoir communiquer ses idées ? Cette conclusion n'est-elle pas confirmée par le souvenir que Marie a gardé de ces incidents de sa première vie ? n'est-on pas ainsi conduit à affirmer que ces actes étaient commandés par une réflexion et une intention ? Marie n'avait donc pas besoin de chercher ses mots avant de se comprendre, « de penser sa parole avant de parler sa pensée ». Pourtant cette pensée était bien imparfaite, et devait, pour se développer, attendre que le

langage vînt lui fournir un instrument assez souple pour se plier à tous ses détours. Pourvue de signes naturels, capable de manifester sa douleur ou sa joie et de comprendre les attentions dont elle était l'objet, l'enfant pensait assez pour apprendre et s'approprier le langage qui lui serait enseigné ; mais livrée à elle seule, elle aurait continué à vivre dans une nuit profonde et n'aurait manifesté guère plus de pensée qu'une malheureuse idiote (1).

« La sœur Marguerite entreprit donc la difficile éducation. On sait comment elle choisit tout d'abord des objets qui devaient attirer tout l'intérêt et toute l'attention de l'enfant, et qui, après l'avoir parfois réjouie dans ses premières années, allaient maintenant l'introduire à notre monde. Ce fut un petit couteau, puis ce fut un œuf. On lui enleva d'abord l'objet pour tourner de ce côté toutes ses préoccupations ; elle cria et pleura ; puis on le lui rendit en lui faisant faire le signe qui y est attaché dans le langage mimique des sourds-muets : et on recommença tant qu'elle n'eut pas fait elle-même le signe. Il s'agissait donc de lier l'idée du signe à celle de l'objet, pour que le désir de l'un fît répéter l'autre. Marie finit par produire le signe spontanément : tout d'abord ce fut peut-être machinal, mais bientôt elle dut le faire avec intention, car nous la voyons s'intéresser au jeu ; elle passe des heures à manipu-

(1) Il est presque superflu de remarquer que cette enfant était trop infirme pour inventer elle-même son langage, et que cela ne prouve rien contre l'invention possible du langage par l'homme normal. Les sourds-muets-aveugles ne pourraient inventer une langue que s'ils pouvaient former entre eux une société viable, hypothèse qui est évidemment impossible.

ler la minuscule batterie de cuisine qu'on lui a procurée pour apprendre le signe de tous les ustensiles : manifestement, c'est l'esprit qui agit ici, c'est la curiosité, le désir de savoir qui se manifeste, après avoir été si longtemps comprimé. Ne voyons-nous pas là se réaliser les divers stades décrits par Maine de Biran pour la formation du langage dans l'enfant ? La théorie de de Bonald conduirait logiquement à affirmer que, pour enseigner une langue, il faudrait infuser en même temps l'intelligence des idées et les signes ; comment donc pourrait-elle expliquer le cas présent, où il suffit d'impressionner le bout des doigts pour provoquer la pensée ?

« Désormais l'esprit est délivré et peut agir : après le langage mimique et synthétique, vient le tour du langage dactylologique et analytique. Au lieu de surcharger la mémoire d'un signe par objet, on décompose les signes en éléments simples et peu nombreux dont les combinaisons indéfinies pourront se prêter à l'expression des pensées les plus diverses. Quelque temps après on lui apprend à lire et à écrire au moyen de l'alphabet Braille ; plus tard enfin elle pourra utiliser l'écriture Ballu, l'écriture anglaise et le langage vocal. Trouvant ainsi des appuis solides, sa pensée s'affermit en même temps, elle s'organise, se différencie en quelque sorte pour connaître le monde avec ses biens et ses maux, Dieu avec sa bonté trop souvent méconnue mais toujours réelle, le cœur humain avec les plus délicats de ses sentiments, la grammaire, l'histoire et les sciences. Voilà bien comment le langage, s'il n'est pas néces-

saire à « l'acte de la pensée », l'est du moins « au progrès de la pensée ».

« Nous ne pouvons abandonner cette question du langage sans noter combien nous trouvons raisonnable le jugement de M. Arnould sur l'ordre à suivre dans l'éducation des sourds-muets-aveugles : « Ils doivent apprendre successivement : 1° la mimique ; 2° la dactylologie ; 3° l'écriture Braille ; 4° la parole. » Sans doute Laura Bridgman et Hertha Schulz ont commencé par le langage écrit en caractères d'imprimerie ; mais on a dû y rencontrer de nombreuses difficultés et complications ; en tous cas, c'est là un langage bien artificiel et qui permet à l'élève de comprendre, mais non de se faire comprendre ; d'où nécessité d'y ajouter le langage digital ou vocal. Si l'homme a dû inventer le langage, il aura sans doute choisi pour commencer des signes plus naturels et susceptibles d'être perçus par les deux interlocuteurs à la fois. Nous trouvons donc plus rationnelle l'éducation de Marie Heurtin, et nous pensons avec l'écrivain du Bulletin de la conférence Hello que « la nature synthétique du premier vocabulaire employé pour communiquer avec Marie Heurtin confirme la théorie de M. Bréal, dans sa Sémantique, suivant laquelle les langues auraient été primitivement synthétiques ».

II

« Maintenant que l'intelligence de Marie Heurtin se prête à nos investigations, il nous faut étudier sa

marche progressive dans les idées : peut-être pourrons-nous en tirer des conclusions intéressantes sur la genèse des idées dans l'esprit humain. Locke prétendait que nous commençons par concevoir le particulier : « Les idées que les enfants se font des personnes avec qui ils conversent sont semblables aux personnes elles-mêmes et ne sont que particulières (1). » D'après Leibniz, au contraire, ce sont les idées les plus générales qui germent les premières en notre esprit, car ce sont les plus simples : ce qui donne le change, c'est que l'idée, tout en étant très pauvre, en ayant peu de compréhension et beaucoup d'extension, est liée à une sensation particulière ; mais il ne faut pas confondre le contenu de l'esprit et celui des sens ; la preuve, c'est que nos sensations ont toujours pour objet les individus, tandis que nos idées ne peuvent pas nous représenter la différence radicale de deux individus et par conséquent sont faites pour atteindre et discerner des généralités (2). Aussi « les enfants et ceux qui ne savent que peu la langue dont ils veulent parler ou la matière dont ils parlent se servent des termes généraux, comme chose, plante, animal, au lieu d'employer les noms propres qui leur manquent (3) ». M. Ribot estime que les termes « particulier » et « général » sont mal choisis pour parler d'une pensée informe. D'après lui, la seule formule convenable est celle-ci : l'esprit va de l'indéfini au défini (4) ». Mais ce changement

(1) *Essai sur l'Entendement humain*, l. III, ch. III, § 7.

(2) *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*, l. III, ch. III, §§ 5 et 6.

(3) *Ibid.*, ch. I, § 3.

(4) *Evolution des Idées générales*, p. 39.

de termes ne semble que changer le point de vue de l'extension pour celui de la compréhension, et les deux ne sont-ils pas corrélatifs ?

« Quoi qu'il en soit, Locke aurait bien prétendu trouver un argument en sa faveur dans le cas de Marie Heurtin ; ne la voyons-nous pas, en effet, apprendre tout d'abord à désigner des objets concrets et individuels ? Toutefois nous ne croyons pas que Leibniz fût très embarrassé par cet exemple : il distinguerait facilement entre l'objet que se représentait alors l'imagination de l'élève et l'idée que l'esprit en concevait (1) : l'image pouvait être assez complète, mais l'idée devait être bien pauvre, et si Marie avait pu l'analyser et l'exprimer par une définition, cette définition aurait été sans doute bien vague, bien incomplète, susceptible de s'appliquer non seulement au couteau et à l'œuf, mais à une foule de choses. Le couteau aurait été une chose, l'œuf une autre, tous les deux auraient été des choses bonnes, et la Sœur Marguerite aurait été un être bien méchant : c'est probablement tout ce qu'on aurait pu en tirer. Sur ce point, d'ailleurs, Marie pourrait seule nous renseigner, si elle en avait souvenir ; pour nous, nous ne pouvons que raisonner par analogie en nous rappelant les maigres idées de notre enfance. La question méritait cependant d'être soulevée pour prévenir une équivoque possible.

« Nous trouvons au contraire des renseignements

(1) Nous ne pouvons ici qu'insinuer la distinction entre l'image et l'idée ; nous la prouverons au § suivant.

plus positifs. si nous recherchons ce qui apparaît tout d'abord à l'esprit, du sujet ou des modifications : nous voyons, en effet, que Marie commence par apprendre les substantifs et qu'elle le fait commodément en palpant l'objet qu'on lui présente ; les adjectifs ne viennent qu'après, et, pour lui manifester les qualités, il faut lui faire comparer deux objets dont l'un possède et l'autre ne possède pas la qualité en question. C'est là une précieuse indication pour nous montrer que l'esprit est fait pour atteindre tout d'abord le sujet, et ensuite les qualités. Il est aussi bien intéressant de remarquer le service rendu par la comparaison des objets pour cette dernière connaissance et le parti qu'en tire l'esprit : la grandeur, la pauvreté, la vieillesse, la mort, n'existent pas comme telles dans la réalité, mais seulement dans l'esprit ; la réalité ne pourra donc que donner le branle à l'esprit, et c'est lui qui devra se former ses conceptions. Montrez-lui donc une personne qui en dépasse une autre, qui soit mieux habillée, qui ait la peau moins douce ou la taille moins droite, qui soit froide et rigide au lieu d'être chaude et souple ; d'un bond l'esprit complétera l'expérience et généralisera : la pauvreté, la vieillesse, la mort, lui apparaîtront menaçantes, et l'être se révoltera spontanément. Une fois même la pensée prit les devants sur le signe, et, se dégageant des procédés employés pour la susciter, trouva d'elle-même l'une de ses expressions les plus nettes. « La Sœur, nous dit-on, cherchant à suggérer à Marie l'idée de l'avenir, fut devancée par elle; comme elle s'efforçait de la lui expliquer, l'enfant se leva brusquement,

et, les bras tendus en avant, marcha rapidement devant elle, trouvant en soi-même l'éternelle comparaison qui a été illustrée par Bossuet, par tant de poètes et d'orateurs, celle de la vie avec une route. »

« Et maintenant voici l'enfant devant les graves problèmes de la causalité, de Dieu, de la distinction entre le bien et le mal moral. Sur ces différents points, nous trouverons en son esprit moins de spontanéité. On commence par lui montrer divers artisans et leurs ouvrages, puis on lui demande : « Qui a fait le soleil ? est-ce le menuisier ? » — « Non, c'est le boulanger », répond-elle, se contentant d'associer l'idée de chaleur solaire et celle du four. Toutefois elle s'assimile facilement les leçons qu'on lui donne sur l'étendue de la création et la nécessité d'une cause : d'ailleurs elle comprend mieux l'idée du Législateur que celle du Créateur. Sans doute elle savait déjà ce qu'est l'influence morale : la volonté de Sœur Marguerite n'avait-elle pas suffi à lui faire accepter la pauvreté, la vieillesse et la mort ? « Marguerite voulait », et c'en était assez pour changer toute l'orientation de ses désirs. Ne savait-elle pas qu'au-dessus de sa chère institutrice il y avait des autorités de plus en plus élevées ? On lui fait donc facilement admettre qu'il y a un Dieu, de qui tout relève et qui ne relève lui-même de personne (1). Enfin on profite d'un acte de violente jalousie pour lui faire comprendre de façon bien explicite ce qu'elle savait déjà virtuellement, con-

(1) Le même procédé avait déjà été employé pour Marthe Obrecht.

naissant les relations de supérieur et d'inférieur : la distinction du bien et du mal moral. Il y a plus d'activité sur l'enchaînement des causes et des effets dans l'esprit de Laura Bridgman : son professeur se contenta de lui inculquer le principe de causalité, et elle en fit elle-même l'application à la nécessité d'une cause pour expliquer le monde. « Les femmes, dit-elle, font du pain, des habits et autres choses semblables. Les hommes font des tables, des chaises, des pupitres et des maisons ; mais ni les hommes ni les femmes ne font le soleil, la pluie, l'herbe, etc .. Par conséquent il doit y avoir une force surhumaine. »

« Désormais les grandes idées sont fixées dans l'esprit de la sourde-muette-aveugle ; la période de genèse est terminée ; elle se poursuit facilement dans le domaine des sciences humaines, mais on peut dire que Marie court dans celui de la Religion de la Morale et de la Vertu ; elle atteint les sommets du détachement, de la confiance en Dieu, de la charité dans ce pèlerinage à Lourdes où elle s'écrie .

« Je sentais la présence réelle de la Sainte Vierge et qu'elle (*sic*) me regardait avec bonté. Par obéissance je lui ai demandé la vue pour sa gloire ; mais elle ne me l'a pas obtenue ; je reste aveugle ; je ne suis pas triste, je suis aussi bien contente (*sic*) de faire la volonté du Bon Dieu et de la Sainte Vierge avec l'espérance que je verrai mieux dans le ciel les splendeurs éternelles du Bon Dieu et de la Sainte Vierge (1). »

(1) Cf. plus haut, p. 80 [L. A.].

III

« Ayant étudié les rapports du langage et de la pensée chez Marie Heurtin, puis l'ordre dans lequel sont apparues ses idées, nous devons encore rechercher quel principe est impliqué par toutes ces manifestations pour les produire et les expliquer : n'y a-t-il là rien autre chose que la sensation transformée, ou faut-il admettre des idées immatérielles supposant elles-mêmes une activité spirituelle ?

« Locke a ouvert la voie à l'empirisme et au positivisme modernes en réduisant tout le contenu de l'intelligence à des sensations et à des consciences de sensations, et Condillac prétendit expliquer par la sensation transformée tous nos états de consciences et toutes nos facultés ; depuis lors, le mouvement s'est continué en passant par Hume, Stuart Mill et Taine, et voici les conclusions auxquelles on est arrivé : toutes nos représentations intellectuelles résultent de la combinaison des sensations et des images, leurs résidus ; elles ne sont donc formées que d'éléments colorés, sonores, chauds ou froids, rugueux ou polis..., étendus, situés à un point de l'espace et du temps. Cependant les transformations sont assez compliquées pour nous donner le change et nous permettre de reconnaître difficilement les éléments primitifs. Les sensations et images, en effet, ne restent pas à l'état isolé ; elles s'associent en accumulant leurs ressemblances et en éliminant leurs différences : bientôt se forment des

chaînes de représentations dont il suffit de tenir le premier anneau pour les dérouler facilement et en user commodément. Toutefois, les diverses chaînes pourraient se mêler, se confondre, surcharger et embarrasser l'esprit, si on ne pouvait les attacher à un élément simple et maniable, susceptible d'en tenir lieu : ce substitut est le nom, qui se prête à toutes les évolutions de la pensée et garde en même temps le pouvoir d'évoquer toute la série des images qu'il représente. Des noms qui peuvent rappeler une multitude de représentations : voilà en quoi consistent les prétendues idées générales ; la preuve, c'est que nous avons beau nous creuser la tête, nous ne trouvons dans notre esprit aucun extrait qui ne soit un élément sensible, et Bossuet semble bien avoir été dans l'illusion en disant : « On met en question s'il peut y avoir, en cette vie, un pur acte d'intelligence dégagé de toute image sensible, et il n'est pas incroyable que cela puisse être durant de certains moments dans les esprits élevés à une haute contemplation et exercés par un long temps à tenir leur sens dans la règle (1). » L'observation de tous les jours nous apprend la vérité du vieil axiome : *Nil est intellectu quod non prius fuerit in sensu.*

« A l'encontre de ces théories ou du moins de leurs principes, les Innéistes faisaient autrefois remarquer avec raison les caractères irréductibles de l'image, qui représente toujours la couleur, le son, la chaleur, la résistance..., l'étendue d'un objet particulier, et de l'idée qui nous représente ce qu'est un objet

(1) *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. III, XIV.

abstraction faite de toute situation déterminée dans l'espace ou le temps, qui s'exprime par une définition applicable à une multitude d'êtres indéfinie, qui enfin dépasse le monde des corps pour atteindre l'immatériel, l'infini, Dieu lui-même. Malheureusement les Innéistes dépassèrent le but et prétendirent trouver dans notre esprit des idées qu'il posséderait indépendamment du corps. On sait que dans cette direction le Cartésianisme aboutit à la théorie de la vision en Dieu ; et Leibniz lui-même, qui admettait pour une part le *Nil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, y posait une exception *nisi ipse intellectus*. Cet *intellectus* d'ailleurs ne venait point au monde à l'état de table rase : « Car où trouvera-t-on jamais dans le monde une faculté qui se renferme dans la seule puissance sans exercer aucun acte ? » Leibniz admettait donc « que l'âme renferme l'être, la substance, l'un, le même, la cause, la perception, le raisonnement et quantité d'autres notions que les sens ne sauraient donner (1) ».

« Nous croyons que les deux systèmes sont exagérés et ne peuvent guère expliquer le cas de Marie Heurtin. C'est le moment de rappeler la parole de Diderot : « Préparer et interroger un aveugle-né n'eût point été une occupation indigne de Newton, Descartes, Locke et Leibniz (2), » et la difficulté est infiniment plus grande si l'on a affaire à un aveugle sourd-muet. Or nous croyons que les systèmes de Descartes, de Locke et Leibniz n'auraient pas suffi à

(1) *Nouveaux Essais sur l'Entendement*, l. I, § 26.
(2) *Lettre sur les Aveugles*, édit. Assézat, t, I, p. 314.

nous retracer la psychologie d'un être aussi déshérité. C'est, en effet, d'une « âme en prison » qu'il s'agit dans le cas, et l'innéisme de Descartes et de Leibniz ne saurait nous expliquer comment cette âme a pu être emprisonnée par le corps. Locke leur disait déjà : chez les enfants et les idiots, les organes corporels seuls sont insuffisants, l'âme est complète ; pourquoi donc ne pensent-ils pas, si l'âme peut penser le corps ? Dans le cas présent il n'aurait pas manqué d'ajouter : Pourquoi l'esprit de cet enfant a-t-il dû attendre d'avoir un langage à sa disposition pour se donner libre cours ? pourquoi ce retentissement du corps sur l'âme, si dès le premier moment et durant tout le cours de son existence, l'âme est pourvue d'idées qu'elle puisse développer spontanément ? Vous en faites un esprit, c'est dire qu'elle peut exister et agir sans le corps : on comprend toutefois que cette activité spirituelle requière certaines conditions organiques si elle doit s'exercer sur des matériaux fournis par les sens, mais on ne le comprend plus si elle n'en doit rien attendre, et si, indépendante de la matière dans son existence et ses opérations, elle l'est encore dans les éléments qu'elle doit élaborer ?

« Mais à leur tour Descartes et Leibniz pourraient dire à Locke et à ses successeurs : Comment cette âme a-t-elle pu sortir de sa prison ? Nous ne voyons pas en effet comment on pourrait expliquer les progrès de son éducation par les accumulations et combinaisons d'images dont vous nous parlez, arrivant à se fixer dans un mot pour se mettre à la disposition de l'esprit. Au bout d'un petit nombre d'expé-

riences Marie Heurtin a compris le rapport qui unit le signe à l'objet, et elle le dégage suffisamment des circonstances qui lui ont donné l'occasion de l'apercevoir pour le transposer sur des expériences nouvelles, pour le projeter dans l'avenir, attendre de nouvelles leçons et désirer savoir toujours davantage. Bientôt aussi elle a compris qu'on peut analyser un mot en éléments simples pour réaliser une infinité de combinaisons. Or tous ces rapports du signe à l'objet, du mot à ses éléments, des éléments aux combinaisons, n'ont ni couleur, ni son, ni chaleur ; ils ne sont rivés à aucun point de l'espace et du temps. L'animal pourvu des sens et de l'instinct ne les saisit pas : sa connaissance est bien le siège d'impressions liées entre elles, l'une se présentant l'autre suit, et alors viennent le désir et le mouvement ; mais le rapport qui les unit, il ne le saisit pas, il ne peut le transporter à une autre matière, il laisse les impressions s'enchaîner, mais il ne sait pas les enchaîner lui-même ; il ne sait pas généraliser, il ne connaît ni la cause, ni le but, ni la définition de quoi que ce soit. Voilà pourquoi il n'est capable ni de construire du nouveau avec des matériaux donnés, ni d'inventer, ni de parler : c'est donc la pensée qui doit inventer le langage pour s'en servir, ce n'est pas le langage qui peut se former tout seul et tenir lieu de la pensée. L'animal n'est qu'un automate doué de connaissance, mais il ne sait pas se perfectionner lui-même, il est incapable de saisir et de réaliser l'ordre. L'homme au contraire est toujours hanté par la recherche du *pourquoi* et du *comment* des choses, les hardiesses de sa pensée n'ont

pas de limites, souvent la matière lui est plutôt un obstacle : il veut découvrir l'ordre de la nature et les lois de son activité intellectuelle et morale ; il invente lui-même des moyens nouveaux d'utiliser les éléments, « sa puissance est en raison de sa science » (1) ; il dirige le cours des choses, fonde la société, pose des lois ; il a ce qui manque à l'animal : la faculté de connaître l'universel et l'immatériel, l'Esprit, la Raison : *Rationis est ordinare.* Voilà pourquoi Marie Heurtin apprit si vite à parler; voilà pourquoi elle a réagi et répondu quand on a su interroger sa pauvre âme enténébrée, voilà pourquoi elle a manifesté de la curiosité : il n'y avait pas en elle une pure réceptivité d'impressions; il y avait une activité prête à la recherche, tendue vers toutes les suggestions du dehors ; aussi a-t-elle su bientôt abstraire, généraliser, raisonner, concevoir du premier coup grandeur, pauvreté, vieillesse et mort, comprendre l'idée de l'avenir avant qu'on ait pu la lui expliquer convenablement, s'élancer enfin au-dessus du monde pour concevoir Dieu et sa Loi, et au-dessus d'elle-même pour atteindre à une générosité qui n'a plus rien d'humain. Il y a là autre chose que de la sensation transformée, *a fortiori* y a-t-il tout autre chose que des chocs nerveux.

« Comment toutefois ces conceptions sont elles entrées dans cette âme ? Ici, nous n'hésitons nullement à nous séparer de Descartes et de Leibniz pour affirmer qu'en cette vie tout acte de l'esprit est lié à un acte des sens qui lui fournit une matière à

(1) Fr. Bacon *Novum Organum* l. I, III.

élaborer, nous nions qu'il se confonde avec la sensation et s'y absorbe. Nous nous rallions à la théorie de l'abstraction proposée par Aristote : l'esprit vient au monde absolument vide, semblable à une table rase, et tout ce qui y entrera jamais devra passer par le canal des sens. Cependant il n'est pas purement passif par rapport à la sensation et à l'image, puisque son idée possède des caractères irréductibles à ceux de l'image : il y a donc en lui *une activité chargée d'élaborer les sensations pour en tirer des représentations abstraites et générales.* L'image montre les objets, et l'esprit découvre leurs rapports : il conçoit tout d'abord et d'une manière bien vague que ce sont des choses ; il acquiert ainsi l'idée d'être, puis il perçoit qu'ils sont identiques ou différents entre eux, agréables ou désagréables, et il s'élève aux idées de l'un et du divers, du bon et du mauvais : enfin il détermine leur rapport à l'existence, leur degré d'être, ou si l'on veut leur perfection plus ou moins élevée ; autrement dit il se met à rechercher et préciser leur essence qu'il exprime par une définition, à découvrir leur constitution et leurs lois. Evidemment tout cela est contenu dans l'objet du sens, mais le sens ne l'y voit pas, l'esprit doit agir pour l'en dégager et l'éclairer, pour découvrir dans les données concrètes des conditions abstraites qui peuvent être réalisées indifféremment dans une multitude de sujets réels ou possibles. Cependant les perfections contingentes, finies et relatives ainsi découvertes dans les objets matériels et sensibles ne suffisent pas à rendre raison d'elles-mêmes : le contingent suppose le nécessaire et le relatif l'ab-

solu ; l'esprit peut donc pressentir derrière les corps un Être nécessaire et absolu, Dieu. Mais il le devine plutôt qu'il ne l'atteint, ou du moins il ne le voit que de loin et à travers son ombre ; il n'en a donc ni une vue directe ni même une idée claire et distincte : et toujours une image se présente pour que l'esprit en tire et y projette comme sur un écran ses idées les plus immatérielles. Aussi nous sentons-nous impuissants à nous faire de Dieu une conception satisfaisante. « Ne sentez-vous pas en même temps, s'écrie Bossuet, qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces, si délicats que nous ayons pu les figurer ? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela (1). »

Un esprit capable d'agir sous le choc des sensations, voilà ce qu'avait Marie Heurtin, ce qui explique pourquoi elle est restée si longtemps sans pensées nettes, et pourquoi elle a pu ensuite apprendre et comprendre, saisir et découvrir les rapports et les lois des hommes et des choses. C'est cette activité intérieure qui a rendu possible son éducation et montré que les craintes de Diderot n'étaient pas fondées. « Faute d'une langue, la communication est entièrement rompue entre nous, qui avons tous nos sens, et ceux qui naissent sourds, aveugles et muets. Les malheureux croissent, mais ils restent dans un état d'imbécillité (2). » Enveloppé dans ce corps, il y

(1) Sermon sur la Mort.
(2) *Lettre sur les Aveugles.*

avait donc un principe qui ne demandait qu'une occasion pour se développer et atteindre l'immatériel et le spirituel ; mais puisqu'on agit dans la mesure où l'on est, comment un principe capable de dépasser la matière serait-il lui-même matériel ? puisque ses opérations portent au delà des corps, comment donc serait-il attaché au corps dans son existence et ses destinées ? et puisqu'enfin il est capable de renoncer à la vue des corps dans une aspiration sublime vers la pleine vue de l'au-delà, comment admettre qu'à la mort il doive se résoudre en éléments matériels et pondérables ? comment donc un être destiné à mourir tout entier sur terre aurait-il le pouvoir d'aspirer au Ciel ?

En touchant au terme de cette étude bien attachante, nous ne pouvons nous dérober à une question qui nous poursuit depuis le début. Cette enfant n'est-elle vraiment pas trop déshéritée de la nature ? De fait, où trouver situation plus triste que celle d'un être enfermé dans des ténèbres et un silence que ne percera jamais ni un rayon de lumière ni le son d'une voix amie, d'un être qui sent, désire et souffre, mais ne peut se faire comprendre, d'une âme à l'intelligence vive et pénétrante qui normalement devait échouer dans un asile d'aliénés ? A cette question, la Sœur Marguerite a répondu en rendant à l'âme sa liberté, et surtout Marie elle-même a répondu quand à son retour de Lourdes elle écrivit : « Par obéissance je lui (à la sainte Vierge) ai demandé la vue pour sa gloire : mais elle ne me l'a pas obtenue, je reste aveugle, je ne suis pas triste, je suis aussi bien

(*sic*) contente de faire la volonté du Bon Dieu et de la Sainte Vierge avec l'espérance que je verrai mieux dans le Ciel les splendeurs éternelles du Bon Dieu et de la sainte Vierge... J'ai été très émue de compassion en voyant les pauvres malades qui ne sont pas guéris. Ces malades étaient placés sur le passage du Très-Saint-Sacrement ; j'ai prié avec eux pour demander leur guérison, pas la mienne. » Voilà où peut atteindre la sérénité d'une âme qui d'abord se révoltait contre les duretés de la vie, et qui maintenant, aidée par la charité de son éducatrice, fait de son infirmité une pierre d'attente pour un bonheur supérieur. Elle aime le soleil, cette aveugle ; elle n'en voit pas la lumière, mais elle en sent la chaleur ; et elle aime plus encore le soleil des esprits, heureuse de goûter à la fois sa chaleur et sa clarté.

P. Le Guichaoua.

CHAPITRE VII

1° SON ÉDUCATION (1907-1909).

Entre les monts du Lyonnais et le Pilat court du Sud-Ouest au Nord-Est, de Saint-Etienne à Lyon, l'étroite vallée du Gier, toute noire de mines, de forges, de fumées, de fabriques de tous produits, tout encombrée de cités industrielles : l'une d'elles, Izieux, très près de Saint-Chamond, s'étale en partie dans la dépression appelée le Creux, où s'élèvent de toutes parts les longues cheminées des teintureries, qui souillent le petit torrent de leurs déjections multicolores. Dans une chambre de premier étage, donnant sur un modeste carrefour, vivait, ces dernières années, une famille d'ouvriers.

Le père et la mère ont chacun une quarantaine d'années : intelligent, courageux, le père, Louis Poyet, d'une maigreur impressionnante, est teinturier dans une des grandes usines du voisinage, qui chôme malheureusement un ou deux jours par semaine ; la mère, grande et maigre aussi, intelligente et énergique comme son mari, s'occupe activement

de son intérieur, et, comme la plupart des ménagères d'Izieux et de Saint-Chamond, elle *dévide* de la soie à domicile, — mais elle, sans que jamais la besogne de la maison pâtisse, — et arrive ainsi à ajouter 0 fr. 50 aux 4 fr. 50 que rapporte le père, chaque jour de travail.

C'est qu'il y a quatre enfants à nourrir, quatre beaux enfants, et l'un d'eux inspire pour son avenir les plus cruels soucis. L'aîné, Claudius, a dix-neuf ans et commence à gagner lui-même dans une autre teinturerie ; la plus jeune, Louise, en a trois. Entre ces deux extrêmes viennent deux filles : une petite Marcelle, intelligente et vive, qui a huit ans, et la seconde de la famille, Anne-Marie, qui a douze ans et l'épouvantable infirmité triple : elle est sourde, elle est muette, elle est aveugle.

Pourtant, elle était née belle enfant, bien constituée, avec une forte chevelure noire, de grands yeux bruns, une intelligence précoce qui promettait beaucoup. A dix-sept mois, elle marchait et parlait comme une enfant de trois ans : tout le monde l'admirait.

Mais, le 8 avril 1899, après avoir comme d'ordinaire joué dans la rue avec son frère, de 6 à 7 heures du matin, elle remonte vers sa mère, tombe subitement malade, change de couleur, et, le lendemain, elle avait 42 degrés de fièvre et d'atroces souffrances dans la tête. C'est une espèce de méningite, et deux médecins appelés en hâte craignent pour la vue et pour la vie.

Quinze jours après, un médecin oculiste constate que l'œil gauche est complètement perdu et que le

droit perçoit encore une lueur, mais il déclare comme ses confrères, que l'enfant ne peut vivre longtemps. Elle n'est d'ailleurs plus qu'un squelette.

Au bout de deux mois, les parents profitent d'une légère accalmie pour mener leur petite malade à Lyon. On voit deux oculistes qui diagnostiquent, l'un une tumeur cérébrale qui va sortir par les yeux, l'autre une méningite aiguë : ils s'entendent du moins pour affirmer que la pauvre petite n'a plus que quelques jours à vivre, et, le cas étant extraordinaire, ils proposent de la faire admettre, pour la suivre tous les jours, dans quelque « charité » de la ville : le père et la mère préfèrent la remmener et qu'elle meure auprès d'eux. L'enfant ne poussait qu'un cri, et seul un bouquet de cerises réussit à la calmer quelques instants.

Ils la soignèrent quinze mois, la nourrissant de lait, de biscuits et de bonbons. Impossible de la laisser dans son lit : le jour et la nuit, ils se relayaient dans leur fatigue pour la tenir dans leurs bras. Ce n'est qu'après de longues heures de souffrance et d'abondantes larmes qu'elle arrivait à goûter ainsi un peu de repos.

L'attention des parents se fixait principalement sur les malheureux yeux de leur enfant, que le père décrit de la sorte :

Pendant cette longue époque, ses yeux changèrent de couleurs, environ tous les mois, ils deviennent d'abord verts, puis traversés de filets de sang comme les rayons de clarté d'une étoile, ensuite bleus, soit d'une teinte plus ou moins foncée. Ensuite, le voyant (*sic*) des yeux s'écarta, puis ses yeux pâlirent davantage.

Quand on soupçonna, pour la première fois, qu'Anne-Marie n'y voyait plus, sa mère lui apporta son jouet préféré, une poupée : l'enfant la prit vivement, puis la repoussa, éclatant en sanglots.

Le merveilleux dévouement des Poyet a donc sauvé la vie à leur fille, mais ils doivent faire la constatation navrante qu'elle a totalement perdu la vue et l'ouïe, et si elle a conservé toujours son intelligence, il ne lui reste plus rien de toutes les petites connaissances qu'elle possédait auparavant, elle ne sait même plus dire : « papa » ni « maman ». Elle est, en plus, devenue muette.

Les braves gens ne font que l'en aimer plus et la soigner mieux. De mille façons, ils s'ingénient pour entretenir et ranimer la petite flamme dans la pauvre âme murée. Chaque soir, l'ouvrier foulon, revenu chez lui après avoir épuisé sa poitrine délicate dans l'atmosphère trop humide de la teinturerie, prend sur ses genoux sa petite infirme, à laquelle, nous disent les voisins, il a voué « un véritable culte » ; il l'embrasse, il la caresse, et, disposant de plus de temps que « la mère », il lui consacre jalousement tous ses instants de liberté, inventant des moyens de communiquer avec elle, de lui faire retrouver ses anciens mots et de lui en apprendre de nouveaux : il lui rapprend « papa » et « maman » en mettant les doigts de son enfant dans sa propre bouche durant qu'il prononce ces mots. Il lui imprime aussi des signes appropriés sur l'épiderme : un souffle chaud sur la menotte voudra dire « papa », deux souffles « maman », trois souffles « grand'mère ».

L'enfant a maintenant quatre ans, elle est un peu mieux : le père lui fait comprendre les choses en lui faisant toucher les objets, comme les poupées, les bonbons. Il lui fait aussi toucher les fruits et palper la différence quand ils sont « verts » ou bien bons à manger : ayant un petit jardin près de la maison, il l'y emmène, lui fait toucher groseilles, fraises, raisin, etc., si bien qu'elle apprend à aller seule au jardin, et, ne marchant jamais sur les légumes, elle cueille avec discernement des fruits, sans en prendre jamais qui ne soient point mûrs.

Elle a quatre ans et demi lorsque sa sœur Marcelle vient au monde.

Nous lui avons fait comprendre, dit le père dans un récit d'une savoureuse naïveté, qu'il faudrait la soigner; nous avions à cette époque un petit chien très bien habitué à Anne-Marie. Elle le mayotait avec un linge et des lacets comme si ce fût été un bébé sans que le chien ne bougeât pas plus que si ce fût été une poupée. C'est ainsi qu'elle mayota sa sœur Marcelle, en lui chauffant les pieds, avant de la langer, auprès du foyer, et à chaque instant, mesurant la distance avec la main, de ses pieds au foyer, pour qu'elle ne brûlât pas sa sœur.

Le père donne plus de temps à sa fillette les deux ou trois jours de chômage de chaque semaine. Quand il sort, il emmène son enfant par la main. A vrai dire, il la gâte bien un peu, mais avec quelle tendresse persévérante ! A une certaine époque, afin de suffire à la charge de sa famille et ne point contracter de dettes, il repartait le soir, une fois sa journée finie, pour faire du travail supplémentaire, et il avait pris l'habitude de toujours rapporter des bonbons ; chaque soir, Anne-Marie l'attendait avec

impatience et, sitôt arrivé à la maison, s'empressait de chercher dans ses poches ; rentrait-il tard, lorsqu'elle s'était déjà couchée, elle se relevait pour venir prendre ses friandises.

A la fin de ses rudes journées, Louis Poyet ne rapportait pas seulement à sa fille des sucreries : par une charmante attention, il lui rapportait aussi son salaire.

Anne-Marie avait l'habitude de *toucher* mon salaire — [cette expression n'a jamais été si juste] — chaque fois que je l'apportais à la maison pour le remettre à sa mère. J'avais trouvé une fois un travail plus rénumérateur (*sic*) ; fallait voir sa joie lorsqu'elle constata que j'apportais un salaire plus élevé ; car elle avait la connaissance approximative de la valeur de l'argent ou de l'or.

Peu à peu, les crises douloureuses de l'enfant s'espacèrent, et, au bout de cinq années, à l'âge de sept ans, sa santé s'équilibra définitivement.

Entre un père et une mère aussi dévoués, Anne-Marie fit de rapides progrès. C'est à peine si l'on pouvait se douter de son terrible amas d'infirmités ; au dire d'un témoin autorisé, elle n'ignorait rien des événements de la famille ou des maisons voisines ; naissances, maladies et morts. Elle reconnaissait, en les touchant à nouveau, toutes les personnes qu'elle avait une fois touchées, et elle avait toutes sortes de moyens pour les désigner : ses frères et sœurs, par leur taille qu'elle comparait à la sienne : son oncle, qui est père de famille, par le geste d'un enfant qu'on berce, etc... Elle savait exprimer ce que c'est qu'une église, une école, le chemin de fer, etc... Elle avait compris que tout s'achète à

prix d'argent, et, partant, la nécessité d'économiser pour vivre.

Rien n'était curieux, paraît-il, comme de la surprendre chez ses parents en leur absence : elle s'occupait avec une grande adresse du ménage ainsi que de ses sœurs. Elle s'aperçoit un jour que sa mère est partie sans enlever la clé de l'armoire ; aussitôt elle prend la clé, la met en sûreté, et, au retour de sa mère, la lui rend, en lui expliquant que quelqu'un aurait pu entrer et prendre de l'argent dans l'armoire.

Ainsi, cette malheureuse emmurée, au lieu d'être, comme d'autres, jetée par les éternelles ténèbres intérieures dans l'idiotie ou le désespoir, salue la lueur qui pénètre dans son cachot, et l'auteur de cette merveille, c'est la tendresse, et, ce qui est plus extraordinaire, la tendresse d'un homme, de cet admirable homme du peuple qui, en comprenant de la sorte son devoir paternel, a cru faire la chose la plus naturelle du monde.

*
* *

Cependant, le 2 novembre 1906, les douze ans d'Anne-Marie sonnèrent. Ses petites contemporaines avaient fait leur Première Communion. Louis Poyet avait mené sa fille vers elles : il lui avait laissé palper leurs fins vêtements, à l'église, lui donnant obscurément comme l'appétit de cette fête et lui faisant comprendre que pareille joie lui arriverait un jour.

Pour cela, il faut la faire instruire, et ainsi elle ne tombera pas à la charge de ses frères et sœurs. L'en-

fant elle-même est ravie de cette perspective ; elle fait comprendre à ses parents que, de la sorte, elle saura écrire, elle ne sera pas obligée, plus tard, de mendier son pain par les rues ; elle pourra, elle aussi, gagner de l'argent pour vivre : touchant et délicat souci matériel qui, dans cet humble milieu ouvrier, a passé tout naturellement des parents à la petite fille elle-même, triplement infirme.

Seulement Anne-Marie fait comprendre en dessinant sur elle les contours de la cornette et du bavolet, qu'elle veut entrer chez des religieuses. C'est que, aux jours sombres de la longue maladie, les Poyet ont été réconfortés par Sœur Rose-Madeleine, la vieille Sœur de l'ordre de Saint-Joseph qui a usé ses forces au service des ouvriers d'Izieux, à qui elle distribue depuis cinquante ans les magnifiques libéralités de la famille Gillet. Aussi la croix et le chapelet de Sœur Rose-Madeleine veulent dire pour l'enfant : affection et charité sans borne.

L'on frappe à la porte de diverses institutions religieuses ou laïques : partout des refus. Il arrive à cette déshéritée ce qui est arrivé dix ans plus tôt à Marie Heurtin, ce qui arrive invariablement toutes les fois qu'un pauvre être se permet cet affreux cumul d'être sourd, muet, aveugle, et demande, par l'intermédiaire de sa famille, à être admis dans une institution : celles d'aveugles le refusent parce que sourd, celles de sourds-muets le repoussent parce qu'aveugle.

Une seule porte reste ouverte à Anne-Marie Poyet : l'asile départemental, où elle ira végéter, s'abrutir, s'affoler peut-être parmi la multitude des idiots et

des dégénérés... Marie Heurtin n'avait-elle pas dû elle-même entrer au Grand-Saint-Jacques de Nantes ! Les parents Poyet ne possèdent rien, mais ils ne peuvent se résoudre à exposer ainsi leur fille, et, malgré le peu de chance de succès, ils se remettent en chasse.

Ils recourent à l'institution des Sourds-muets de Paris, l'institution Valentin Haüy, et cette célèbre maison leur donne l'adresse de Larnay. Déjà un article des *Lectures pour tous*, intitulé « Sourde, muette, aveugle », est tombé sous les yeux de personnes qui s'occupent de caser Anne-Marie et leur a révélé le nom du précieux établissement du Poitou.

Au premier appel, les portes de Notre-Dame de Larnay, de l'École française des Sourdes-Muettes-Aveugles, s'ouvrent à deux battants devant la jeune déshéritée. Des cœurs généreux, comme il s'en trouve dans tous les coins de notre France, facilitent l'entrée : à leur tête, il faut placer M. Joannon, maire d'Izieux, et son Conseil municipal. L'on trouve un trousseau à l'enfant, et, le 13 juillet 1907, Louis Poyet, ayant fait avec sa fille, toute contente, les durs 500 kilomètres de la traversée en largeur de la France, sonnait à la haute grille de l'institution de Larnay.

Anne-Marie témoigna tout de suite, nous rapporta la Sœur Marguerite, son impatience d'aller voir les petites élèves, c'est-à-dire celles qui lui arrivaient à la poitrine (elle les désignait par ce signe). Elle semblait avoir l'idée d'une classe d'enfants, étant allée à l'école d'Izieux avec ses petites sœurs. En possession d'une boîte de bonbons qui lui a été donnée pour venir à

Larnay, son premier soin en arrivant est de vouloir en faire la distribution : elle ne veut même pas déjeuner, elle tire la main de son père et montre sa boîte ; c'est son signe pour demander à être conduite chez les petites.

Je lui amène Marie Heurtin dans la salle à manger : l'enfant la tâte, la mesure à sa taille, et, jugeant Marie plus grande qu'elle, la repousse loin d'elle avec un geste de dédain. La pauvre Marie, qui attendait depuis si longtemps et avec une si vive impatience cette petite sœur d'infortune, fut un peu désappointée de cette première entrevue.

Je mène donc Anne-Marie à la classe des petites : sa figure s'épanouit aussitôt, on y lit les sentiments d'une joie vive ; elle attire les enfants à elle, les mesure, leur distribue les bonbons, leur montre sa poupée et ses jouets avec une satisfaction bien sentie. Elle paraît immédiatement à l'aise parmi ses nouvelles compagnes. Sa figure redevient maussade quand elle touche les grandes. Elle sent probablement que sur celles-ci elle ne pourrait avoir d'influence.

L'ouvrier teinturier est obligé de quitter Larnay, confiant sa fille chérie, qui a été l'objet de tout son dévouement instinctif, au dévouement méthodique et éclairé de la Sœur Marguerite, la seule personne au monde capable de recevoir d'un père français un pareil dépôt.

*
* *

A présent, nous nous effaçons, autant que possible, derrière les documents, et nous laissons dialoguer par lettres la Sœur, qui adresse de temps en temps des nouvelles au pays noir, bulletins de victoire éducatrice, sincèrement et simplement rédigés, et le père, ému de reconnaissance ; à cette conversation, va venir tôt se mêler, qui le croirait ? la voix d'Anne-Marie elle-même.

Quatre jours après l'arrivée de l'enfant, Sœur Marguerite écrit :

Nous avons enfin Anne-Marie au nombre de nos chères élèves. Elle nous paraît bien douée et très mignonne. C'eût été dommage si cette pauvre fille était restée sans instruction. Nous allons l'habituer tout doucement pendant les vacances ; elle va apprendre à s'appliquer à quelque chose tout d'abord, puis, peu à peu, elle va s'habituer à étudier, et au mois d'octobre on commencera sérieusement et sans fatigue l'instruction si difficile pourtant pour cette pauvre enfant.

Plus tôt qu'elle n'avait supposé, la dévouée institutrice put se mettre au travail direct de l'instruction de l'enfant. Beaucoup mieux partagée que Marie Heurtin à ses débuts, Anne-Marie arrivait à Larnay, se rendant déjà compte, plus ou moins confusément, qu'il existait des manières abrégées de désigner les choses, en d'autres termes elle soupçonnait le rapport du signe à l'objet. Aussi, prenant la poupée qu'aimait Anne-Marie, la Sœur lui enseigna à la désigner par le geste de bercer, selon la langue mimique, puis presque aussitôt lui apprit à la désigner par des lettres suivant la méthode dactylologique, car l'apprentissage des lettres avait déjà commencé ; l'éducatrice écrit en effet le 24 août :

L'enfant est tout à fait habituée à nous ; elle est gaie et s'amuse comme une voyante. Elle aime les promenades en voiture et hier nous en avons fait une. Sa joie était immense. Elle faisait comprendre que c'est ainsi que son papa viendrait la voir... Elle dit aussi qu'elle partira quand elle sera grande. Tout ceci indique son affection pour les siens. Elle prononce les consonnes suivantes : *p*, *t*, *f*, *ch*, *s*, *m*, *n*, *v*. *j*, et les voyelles *a*, *é*, *i*, *o* ; *ou*, *eu*. pas très bien encore, c'est notre dernière étude. Elle assemble *pa*, *ta*, *fa*, et le premier petit nom : *chat*. On lui a mis

un chat dans les mains, afin qu'elle comprenne bien le rapport entre le mot et l'objet.

Les bulletins suivants attestent la bonne santé de la nouvelle élève. Ceux qui fréquentaient Larnay étaient frappés de ses progrès de ce côté : entrée pâle et maigre, elle engraissait et rosissait de jour en jour, sans doute à cause de l'excellent air de Larnay, et aussi parce que l'épanouissement croissant de son âme exerçait sur sa vie physique une heureuse influence. On lui avait d'ailleurs fait comprendre qu'il lui fallait manger de tout pour avoir de grosses joues, afin de s'en aller revoir son papa.

Au commencement de novembre, elle sait tout son alphabet, et elle en adresse une copie à ses parents en même temps qu'un petit bas qu'elle a tricoté elle-même. Une lettre de la Sœur accompagne l'envoi :

J'attendais pour écrire qu'Anne-Marie sache écrire l'alphabet en entier pour pouvoir l'envoyer. C'est son premier travail.... Anne-Marie est ici tout à fait chez elle. Elle sait maintenant le chemin de toutes les pièces où elle doit se rendre régulièrement à l'heure indiquée, et elle ne s'y trompe pas. Elle commence à avoir du goût pour l'étude, car au commencement, elle ne voulait que le jeu et le jeu et le jeu.. Je lui ai fait comprendre qu'il fallait comme moi, parler et pointer ses lettres, puis elle ferait sa première communion et elle partirait voir son papa et sa maman...

Le père répond :

Izieux, le 9 novembre 1907.

Bien chère Sœur,

Il m'est impossible de pouvoir vous dire le bonheur que nous avons eu de recevoir ce petit bas qui est le travail de notre pe-

tite fille, cela nous prouve ses progrès. Nous vous remercions beaucoup de nous l'avoir envoyé. Nous l'avons montré à Sœur Magdeleine ainsi qu'à Mlle D..., et aux personnes qui s'intéressent à elle. Toutes en ont été contentes et surprises de voir un pareil progrès ; je vous remercie, ma bien chère Sœur, de la patience et de l'amitié que vous avez envers notre petite Anne-Marie. Vous nous dites ainsi qu'elle fait toujours des progrès pour écrire et pour parler. Si vous pouviez arriver à la faire parler, quelle serait notre joie à tous ! Vous lui ferez comprendre que son petit bas nous a fait un grand plaisir, et pour l'encourager dites-lui que pour le jour de l'an, on lui enverra des papillotes, et un jouet. Pour lui faire comprendre les papillotes, vous vous tordrez la pointe du doigt : elle comprendra tout de suite, car, elle les aime beaucoup. Veuillez, s'il vous plaît, nous dire quel est le jouet qu'elle aimerait le mieux et qui lui serait le plus favorable pour s'amuser. Embrassez-la bien pour nous en attendant que nous ayons le bonheur de le faire nous-mêmes.

Agréez, ma chère Sœur, l'assurance de nos sentiments. Je vous salue respectueusement.

POYET LOUIS.

Le 30 décembre, cinq mois après son arrivée, elle peut envoyer à Izieux une phrase écrite par elle-même en points Braille, magnifique cadeau du jour de l'an à sa famille :

J'aime beaucoup papa.

Sa maîtresse l'apostille ainsi :

J'envoie une petite phrase très bien pointée par Anne Marie et dont elle comprend le sens. Sa joie est immense à la pensée de cette surprise.

La fin de l'hiver fut singulièrement bien employée par la maîtresse et par l'élève, secondée par sa fidèle

5. — Un autographe de Marthe Heurtin, sourde-muette-aveugle

compagne Marie Heurtin : une lettre, plus développée, en fait foi. Elle est datée du 13 avril 1908 :

Nous avons beaucoup travaillé avec Anne-Marie. Nous avons appris une assez longue nomenclature des choses qui l'entourent et qu'elle peut toucher. Nous avons donné quelques qualités bonnes ou mauvaises à ces choses... Nous avons étudié les pronoms personnels pour pouvoir conjuguer un verbe au présent, ce qui facilite beaucoup notre enseignement, car le verbe, c'est l'action, et l'action nous met en mouvement, ce qui plaît beaucoup à Anne-Marie. Elle envoie aujourd'hui sa première composition épistolaire à ses parents. Ils y liront beaucoup de petits mots qu'elle sait *conjuguer*, *pointer* et *parler*. Ainsi elle lit ou plutôt elle parle une phrase comme celle-ci aisément : « Je cache un dé », puis elle sait chercher maintenant plusieurs compléments à ce verbe, travail qui lui est fort agréable. Nous savons aussi le verbe « avoir », exprimant la possession. Anne-Marie est enchantée de parler, de chercher et de pointer tout ce que son papa et sa maman ont : « Papa a un chapeau, il a... ». « Maman a des tasses, elle a... », tous les ustensiles y passent. La petite classe devient bien intéressante maintenant, mais elle ne pourrait pas dire encore grand'chose *seule*, il faut qu'on lui aide, qu'on lui fasse dire

Voici la première petite lettre d'Anne-Marie, bien naturelle et bien caractéristique en sa naïveté :

Cher Papa et chère Maman.

Je vous salue. Je vous aime beaucoup. J'étudie beaucoup. Je parle beaucoup. Je pointe du papier. Je saute. Je tourne. Je joue à la balle. Je marche. Je ne tousse pas. Je dors bien. Je mange de la soupe. Je mange de la viande. Je mange de la salade. Je mange du beurre. Je mange de la confiture. Je mange du gâteau. Je bois de l'eau. Je bois du vin. Je bois du lait. Je bois du chocolat. Je bois du bouillon. Je cache ma poupée. Marie — [Marie Heurtin] — cherche Anne et la poupée. Je ris

beaucoup. J'aime beaucoup Marie. Je salue Papa, Maman, Claudius et Marcelle.

ANNE-MARIE POYET.

La fin de l'année scolaire arrivée, les Sœurs donnèrent à Louis Poyet le bonheur de venir chercher son enfant à Larnay et de l'emmener sur les bords du Gier passer un mois de vacances. La sollicitude de la Sœur enveloppe son élève chérie de loin comme de près. Elle écrit le 12 août :

Anne-Marie a un petit livre où sont écrits tous les mots qu'elle a parlés. Si on lui disait de les lire pour ne pas qu'elle les oublie, on me rendrait service.

Ce *me* n'est-il pas délicieux ?

Si elle les prononce mal, qu'on lui presse légèrement le coude, elle comprendra qu'on n'est pas satisfait et s'appliquera à parler.

A son tour, elle donne des indications au père pour l'aider à se faire comprendre de sa fille.

L'on devine si les parents étaient satisfaits des progrès de leur enfant. Cette touchante lettre du père en témoigne :

Izieux, le 29 août 1908.

Bien chère Sœur,

Anne-Marie a eu une joie immense en recevant votre lettre ; en la lisant, à chaque frase (*sic*) elle riait et nous expliquait par signe ce que vous lui disiez, car nous ne comprenons pas tout à sa parole ; aussitôt, elle a fait comprendre qu'il fallait aller chercher des fleurs pour souhaiter la Saint-Louis, et, le soir, elle m'attendait pour me dire : « Bonne fête, papa. « Elle

nous la dit si fran (*sic*) que tous nous n'avons pu nous retenir de pleurer dans notre joie.

Nous nous sommes procuré une planche — une planche à écriture Braille — pour vous faire une réponse, mais nous n'avons pas pu nous faire comprendre ; nous pensons qu'elle ne sait pas composé, mais elle a relevé de suite toute la lettre avec la planche, sa été bientôt fait.

Bien chère Sœur, vous nous dites de vous la ramener à la fin du mois, cela est un peu court... Veuillez bien nous accorder encore une quinzaine de jours, je vous promets de la remmener le 12 septembre, j'arriverais le 13 à Poitiers. Croyez bien, chère Sœur, que Anne-Marie ne vous oublie pas et qu'elle a toujours bien envie de repartir ; elle nous parle tous les jours de vous, Sœur Marguerite, Sœur Raphaël, Sœur Palmyre et autre que nous ne comprenons pas les noms. Je ne pensse pas qu'elle oublie, nous la faisons lire et écrire tous les jours ; a leur qu'il est on la conduite chez M. le maire, elle n'a pas oublié son livre et son crayon pour montrer ces progrès dont elle est si fière.

Bien des choses de notre part à la bonne Mère, en attendant le plaisir de vous revoir. Je vous salue respectueusement.

POYET LOUIS.

Le père tint parole, et il avait ramené Anne-Marie à Larnay le 15 septembre. Celle-ci manifesta son bonheur de retrouver ses chères maîtresses, et, le jour de son arrivée, se livra, à leur égard, aux plus affectueuses démonstrations. Depuis, nul ennui n'a assombri son jeune visage rose et gai ; elle ne quitte pas son entrain charmant et elle a repris sa petite classe avec joie. Quelques jours après sa rentrée, elle composait pour ses parents la lettre suivante, qu'elle faisait suivre de son dernier exercice :

Cher Papa et chère Maman,

Je ne pleure pas. Je pense à vous. J'embrasse papa et maman. J'aime beaucoup papa et maman. Je me promène beaucoup.

J'embrasse mon frère Claudius. J'embrasse ma sœur Marcelle. J'embrasse ma sœur Louise. J'embrasse ma cousine Rosa. J'embrasse mes oncles. J'embrasse mes tantes. J'embrasse Mlle Louise D... J'embrasse Mlle Eugénie. Je salue M. le maire.

Remarquons qu'elle ne l'embrasse pas !

Je suis contente à Larnay. Je mange bien. Je dors bien. Je ris beaucoup. Je suis gaie. J'étudie mes leçons. Je suis attentive. Je parle. J'aime beaucoup la bonne Mère, Sœur Marguerite, Sœur Raphaël, Palmyre, Marie Heurtin.

ANNE-MARIE-POYET.

EXERCICE

Une visite à la boulangerie.

A midi, je suis allée à la boulangerie. J'ai vu de la farine. J'ai vu de la pâte. J ai vu un pétrin. J'ai vu des pannetons. J'ai vu le four. J'ai vu des pelles à pains. Le boulanger met du bois dans le four. Il ouvre la bouche du four. Il ferme la bouche du four. Il chauffe le four. Il pétrit la pâte. Il met la pâte dans le four. Le pain cuit dans le foyer. Il fait chaud dans la boulangerie.

Enfin, détail très important :

Le boulanger de Larnay s'appelle Onésime !

L'on doit se rendre compte de la méthode qu'a adoptée la Sœur Marguerite pour instruire sa nouvelle élève. Elle procède avant tout du connu à l'inconnu, se servant de ce que l'enfant a, ou a eu autour d'elle, pour en faire d'abord la *nomenclature*, puis instituer des *exercices* sur chacun de ces sujets, vraies « leçons de choses », comme elles sont en

honneur partout aujourd'hui dans la pédagogie officielle, y compris les nouvelles classes de langues vivantes par « la méthode directe ». Pour Anne-Marie, c'est sa poupée, ce sont ses compagnes ordinaires de Larnay, ses parents d'Izieux qui servirent de premiers sujets d'exercices. Tous les objets de cette merveilleuse petite salle de classe, où Marie Heurtin et Anne-Marie sont éduquées, y passent à leur tour, et chacun d'eux est successivement *caché* par Marie, *cherché* et *trouvé* par Anne-Marie ou inversement : chose curieuse, elle avait, au commencement, l'instinct de cacher toujours tous les objets au même endroit, sans se rendre compte que la place était éventée.

Les divers corps de métier sont examinés sur place, l'un après l'autre, à quoi se prête fort bien cette petite cité de Larnay, qui se suffit à elle-même : la cuisine, la boulangerie, la menuiserie, etc. ; et chacune des matières, pour se bien fixer dans l'esprit, est successivement manipulée de plusieurs façons différentes, au moyen de la forme affirmative, de la forme négative, de la forme interrogative, par exemple :

Onésime fait du pain.
Fais-tu du pain?
Je ne fais pas de pain.

Chaque forme est conjuguée à son tour à toutes les personnes, et les sujets sont changés ainsi que les compléments : de la sorte, chaque idée pénètre sûrement dans cette intelligence qui, du même coup, tout en s'enrichissant, s'assouplit. Chaque leçon est

préparée avec soin par la Sœur et écrite d'avance pour guider son nouvel effort auprès de l'enfant. Au commencement d avril 1909, l'élève avait déjà vu et possédait 93 leçons : en novembre, elle en avait vu plus de 200. La Sœur déclarait que c'est la méthode ordinaire et classique des sourdes-muettes voyantes qu'elle avait adaptée aux sourdes-muettes aveugles.

Mais, tout cela, Sœur Marguerite l'avait déjà effectué dans l'éducation de Marie Heurtin. Elle osa plus. Forte de son admirable succès, elle ne douta plus de rien : tandis qu'elle n'avait appris à Marie à prononcer que quelques mots, « son art d'agrément », elle résolut de faire *parler*, comme elle dit, tous les mots à Anne-Marie. Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elle menait tout de front, apprenant en même temps à sa petite infirme cinq systèmes de langage : mimique, dactylologie, Braille, écriture anglaise, langue orale, et l'on devine pour cette dernière quelles merveilles de patience et de condescendance sont nécessaires, afin de faire saisir à l'enfant qui ne voit ni n'entend, les genres de souffles, la position respective de la langue et des dents, les vibrations de la poitrine, du dos et du nez correspondant à chaque voyelle. L'élève s'en est parfaitement rendu compte, au point qu'elle distingue maintenant très bien quand elle parle haut et quand elle parle bas : aussi parle-t-elle à voix basse dans la chapelle.

A Larnay, la sourde-muette *voyante*, dès qu'elle a compris une phrase, la parle, puis court l'écrire au tableau ; l'aveugle *entendante*, dès qu'elle a lu avec la main une phrase aux points Braille, la

parle. Notre audacieuse institutrice traitait Anne-Marie à la fois et en même temps, ce qui est extraordinaire, comme une aveugle et comme une sourdemuette; elle lui demandait le double travail des deux instructions, y ajoutant en sus les deux langages de signes. Elle était une si consommée éducatrice et l'enfant elle-même a une si vive intelligence que les progrès se sont faits à pas de géant, et sans aucune fatigue: la preuve en est que l'élève se porte de mieux en mieux. Véritablement l'on croyait rêver dans l'attachante petite salle de classe devant un tel spectacle. la Sœur dit à Anne-Marie sur les mains une phrase en langage mimique, l'enfant la répète sur les mains de la Sœur en dactylologie, pour *épeler* en quelque sorte et s'assurer qu'elle a bien tout le détail analytique, puis elle *parle* la phrase, ensuite elle va l'écrire au tableau en écriture courante que chacun peut lire, — en conjuguant la phrase à toutes les personnes du singulier et du pluriel, et, pour peu qu'on le lui demande, elle a bien vite fait de la pointer sur sa réglette en Braille. Il est très rare qu'elle commette une seule faute d'orthographe.

La parole, à vrai dire, est encore loin d'être toujours intelligible et a beaucoup de progrès encore à réaliser, par exemple pour la prononciation des *r*, la grande difficulté pour tous les genres de sourds-muets. Mais rien n'est bon pour les poumons de l'enfant comme ces exercices de forte respiration, qui manquent tant à ceux des sourds qui ne parlent point, et rien n'établit la communication entre les entendants et ces pauvres infirmes comme lorsque ceux-ci leur font entendre, si gauche soit-elle, cette

chose si profondément personnelle qu'est la voix humaine.

A présent Anne-Marie accueille ses amis avec la parole, et, à ce qu'ils lui disent en mimique ou en dactylologie, elle répond par la parole. Combien plus vivante est cette demi-conversation sonore !

L'enfant apprend aussi le calcul et fait de petites additions. En novembre 1908, elle avait appris les nombres jusqu'à 441. Venant à Poitiers en voiture afin de se faire photographier pour une édition de cet ouvrage, elle a passé son temps à se répéter à elle-même ses 441 premiers chiffres, et, à la même époque, elle terminait une lettre par ces mots : « Je vous embrasse 441 fois », et comme l'on s'en étonnait, elle répondait vivement : « Bien sûr ! puisque c'est le plus grand nombre que je connaisse. » Les affectueuses exagérations ne sont-elles pas toujours et partout, profondément naturelles à la femme ?

L'élève montre une singulière ardeur aux travaux de sa classe, surtout quand la Sœur lui annonce qu'elle va lui apprendre « du nouveau » ; Marie, à cette annonce, frémissait d'aise de la même façon. Anne-Marie met tout son amour-propre à réussir. Un joli détail le prouve : toutes les fois qu'elle hésite dans une réponse et que la Sœur veut la lui donner, elle repousse avec indignation les mains de sa maîtresse et les enferme dans les siennes, emprisonnant ainsi son souffleur, afin d'avoir le temps de trouver seule ce qui lui est demandé.

*
* *

On se rappelle quel fut le bouleversement apporté

à Marie Heurtin par la révélation de la mort. Il n'en fut pas de même chez Anne-Marie, qui a même, chose curieuse, de la peine à y attacher une idée de tristesse.

Cependant, elle est naturellement douillette, et les Sœurs luttent contre ce défaut mignon. Un jour, elle trouve que celles-ci ne prennent point assez au sérieux un bobo insignifiant, et elle tient ce langage à la Sœur Marguerite.

— J'irai chez mon papa. Mon papa écrira à la Bonne Mère (la supérieure de Larnay). La Bonne Mère enverra la lettre à la Sœur Marguerite, et il y aura dans la lettre : « Votre amie... »

— Qui, votre amie ? interrompit la Sœur.

— Mais Anne Marie ! reprit l'enfant avec une vivacité presque indignée. « Anne-Marie est malade. Anne-Marie est morte. »

La vigilante maîtresse en profita pour lui demander si elle savait ce que c'était que la mort.

— Mais oui, répondit-elle ; Anne-Marie a eu une petite sœur morte.

— Tu as bien pleuré, à ce moment-là ?

— Après la mort de ma petite sœur, mon papa a pleuré, ma maman a pleuré, pas moi.

Le fait est que, une Sœur de Larnay étant décédée, Sœur Lucie, Anne-Marie, en l'apprenant, s'est mise à rire...

Elle ne veut pas vieillir ni mourir. Mais elle est loin de mettre à son désir l'ardeur passionnée que nous avions rencontrée chez sa grande sœur en infirmité.

Une sourde-muette, nommée Clara, est morte à

l'infirmerie de Larnay, en octobre 1908. Anne-Marie la connaissait parfaitement. Sœur Marguerite en profita aussitôt pour inculquer à son élève une juste idée de la mort. Elle lui donna cette première leçon *Sur la mort*, le 21 octobre.

J'ai vu Clara à l'infirmerie. Elle est sur une planche. Elle ne marche plus. Elle ne voit plus. Elle ne parle plus. Elle ne rit plus. Elle ne mange plus. Elle ne boit plus. Elle ne prie plus. Elle ne se promène plus. Elle ne va plus au lavoir. Elle ne lave plus de linge. Elle est froide. Elle est immobile, elle ne vit plus. Elle est morte.

Le lendemain, cette autre leçon complétait la première et conduisait plus haut :

Moi, je tricote, je marche, je travaille, parce que je ne suis pas morte ; je vis, parce que mon âme n est pas séparée de mon corps. Mon âme donne la vie à mon corps.

J'aime Dieu, qui m'a donné un corps et une âme.

Comme je m'étonnais auprès de l'éminente institutrice qu'elle apprît à son élève des mots comme ceux de l'âme et de Dieu, dont l'enfant ne pouvait encore connaître exactement le sens, elle m'expliqua que, au moment où elle pourrait faire comprendre les choses mêmes, la difficulté serait trop grande s'il fallait en même temps apprendre les mots : elle les apprend donc par avance ; les mots sont donc comme des vases d'attente, qui seront remplis peu à peu de leur précieuse liqueur, et jusqu'aux bords.

Le contenu du mot Dieu, la Sœur y est arrivée peu à peu par le moyen des *fleurs*, objet de prédilection d'Anne-Marie, comme le soleil était celui de

Marie Heurtin, et voici la leçon qui a été donnée par la maîtresse à sa nouvelle élève dans les derniers jours d'octobre 1908 :

Nous marchons sur la terre. Sur la terre nous touchons des fleurs, des plantes, des arbres. Les arbres donnent les fruits que nous mangeons et les plantes du jardin potager nous nourrissent. Au-dessus de notre tête, s'étend un immense espace qui se nomme le firmament. Dans le firmament, il n'y a pas de fleurs, ni d'arbres, ni de plantes, comme sur la terre, mais il y a ce qui nous réchauffe, ce qui éclaire : il s'appelle le soleil. Il y a aussi une autre lumière, moins grande, moins belle, qui paraît la nuit : c'est la lune. Il y a encore d'autres petites lumières qui se nomment étoiles.

— C'est comme les bougies, propose l'enfant.

Puis vient la nomenclature suivante : la terre, le vent, la pluie, la neige, le froid, le chaud, le beau temps, le mauvais temps, le temps doux, le temps agréable. C'est Dieu qui a fait la terre, le ciel, le soleil, etc...

J'aime Dieu.

La Sœur poursuivit :

La Bonne Mère aime beaucoup Dieu. Sœur Marguerite aime beaucoup Dieu. Et toi ?

L'enfant, ne voulant pas déplaire à ses maîtresses, fit une réponse d'une adresse bien réellement enfantine.

— Moi, je l'aime *un peu*. — Pourquoi seulement un peu. — Parce que je ne le connais pas.

La première leçon sur la Sainte Vierge semble l'avoir beaucoup plus frappée. L'occasion en fut la fête de la Présentation, au 21 novembre suivant :

Il y avait une petite fille appelée Marie qui est allée dans le

Temple. Son papa s'appelle Joachim, sa maman s'appelle Anne.
— Tiens, comme moi, interrompit-elle.

Et elle manifesta la surprise la plus vive de savoir qu'une autre personne qu'elle, s'appelait Anne.

La petite Marie était sage, douce, obéissante, studieuse.

— Ce n'est pas comme moi toujours, faisait vivement l'enfant à part elle.

— Appliquée, continuait la Sœur.

— Et moi je suis étourdie, faisait-elle.

— Attentive, intelligente, bonne, respectueuse et pieuse.

J'aime beaucoup Marie.

— Quand je serai grande, répondit l'enfant, je serai comme cette Marie.

— Mais elle était ainsi toute petite, répliqua la Sœur.

La jeune infirme laissa alors tomber les bras en signe de découragement : elle s'estimait vaincue dans son petit amour-propre.

Les mois de janvier et de février 1909 lui ont apporté une notion plus complète de Dieu. Dieu a créé toutes choses. — Dieu est maître de tout. — Dieu est à Poitiers, à Izieux, à Larnay, partout. Il est immense. — Dieu est impalpable : les tables, les murs peuvent être touchés ; on ne peut pas toucher Dieu. Et puis Dieu est éternel : tout naît, tout meurt, par exemple, les hommes, les animaux. Dieu a toujours été et il sera toujours.

Elle fut bien convaincue peu après de l'existence du ciel et de l'enfer : l'un, une chambre très grande où Dieu habite, et l'autre, une chambre pleine de feu où vont les méchants, et nous lui avons entendu dire avec un *son de voix* singulièrement expressif :

Le ciel est un lieu délicieux. L'enfer est horrible.

A présent, elle aime Dieu sincèrement de tout son jeune cœur, Dieu qui est l'auteur de tout ce qu'elle aime le mieux au monde, puisqu'il a fait *les fleurs* et lui a donné son père et sa mère et Sœur Marguerite.

Au retour de ses nouvelles vacances passées à Izieux, Anne-Marie, en octobre et novembre 1909, a commencé l'étude de la Bible et témoigné pour chacun de ses récits d'autant d'intérêt que d'étonnement.

L'enfant avait encore beaucoup à apprendre en tout genre. Mais ces quelques renseignements doivent suffire à faire juger de quel train a marché cette nouvelle éducation de sourde-muette-aveugle, commencée seulement depuis deux ans.

Les résultats acquis déjà sont surprenants : les cinq langages marchant de front et servant à exprimer clairement, correctement, sans confusion ni erreur, tant de choses matérielles tour à tour communiquées par deux systèmes de signes, puis *parlées* de mieux en mieux, écrites au tableau et pointées.

La pieuse et savante institutrice n'a pas eu la patience, si l'on ose risquer ce blasphème en parlant d'elle, d'attendre plus longtemps pour faire soupçonner à son élève le monde sublime et réconfortant des idées philosophiques et religieuses : c'est au drame de ce divin travail que nous assistons en ce moment même avec émotion, et nous la voyons commencer à munir la petite infirme des connaissances supérieures, bien plus importantes que les

autres pour chaque être humain, — mais surtout pour elle, — de ces convictions élevées qui vont faire, au milieu d'un pareil agrégat d'infirmités, de la consolation, de la dignité morale, de la force, de la joie intérieure, et même du rayonnement.

N'est-il point encore merveilleux, ébauché par un humble ouvrier d'usine et poursuivi par une géniale religieuse, ce poème d'amour, qui fait chanter de plus en plus clair, de plus en plus haut, une âme jadis bâillonnée de jeune fille ?

∴

La réussite de cette seconde éducation d'aveugle-sourde-muette est donc éclatante. Elle s'affirme même comme plus remarquable encore que la première, puisqu'elle aboutit à décharger réellement l'enfant d'une de ses trois infirmités : elle *parle*, donc elle n'est déjà plus muette ; elle est démutisée, et n'est plus, par conséquent, qu'une sourde-aveugle.

Le principal de ses soins, la Sœur Marguerite le partage entre ces deux jeunes filles, l'élève qu'elle instruit depuis quinze ans et celle qu'elle éduque depuis deux années, l'une et l'autre formant la partie active, entre les plus âgées déjà instruites et les plus petites annoncées, mais point encore arrivées, de l'École française des Sourdes-Muettes-Aveugles.

Anne-Marie Poyet s'est attachée à Marie Heurtin dès qu'elle a compris qu'elles étaient atteintes de la même infirmité et qu'elle s'est vue dans la même

classe, cette petite classe du bout de l'aile droite de la grande maison, — où s'opèrent depuis quinze ans de telles merveilles sous la direction de la Sœur Marguerite, avec le concours d'une modeste Sœur sourde-muette de l'Ordre des Sept-Douleurs, Sœur Raphaël, qui sert utilement de répétitrice. Les deux jeunes filles forment un couple d'amies, comme certainement il n'en existe point d'autre en France, unies à fond par la fraternité de misère insondable et aussi de résurrection morale sous les touches délicates de la servante du Christ. Elles sont pourtant bien différentes l'une de l'autre, la fille du tonnelier et la fille du teinturier, ce qui n'a fait qu'accroître d'ailleurs la difficulté de ces deux éducations, dont la seconde ne peut être l'exacte reproduction de la première. L'une, la plus âgée, brûle comme d'une flamme intérieure pour le devoir et pour tous les grands objets d'affection, ce que révèlent à l'observateur, dans les moments d'émotion, le léger tremblement des doigts, le murmure du souffle, le frémissement des narines. L'autre, optimiste par nature, a une vivacité juvénile exubérante et tout en dehors, riant à haute voix, aimant à parler et même à crier. Avec leur différence de nature, l'une et l'autre sont délivrées du poids de leurs maux, l'une et l'autre épanouies ont l'âme ouverte au vrai bonheur.

Aussi quelle reconnaissance n'ont-ils pas plein le cœur, ces deux ouvriers de France, vivant aux deux extrémités du long ruban jaune de la Loire, eux qui n'ont pu rencontrer que chez cette religieuse, si digne en vérité du glorieux nom de « première insti-

tutrice de France », le remède efficace à leurs atroces préoccupations paternelles !

Décembre 1909.

N. B. — Les amis de Larnay cherchent à constituer peu à peu un petit pécule à Anne-Marie Poyet, et aussi à compléter l'admirable classe par quelques cartes en relief qui y manquent encore (et dont le prix pour chacune doit aller à environ 5 francs).

P.-S. — Le catalogue des sourds-aveugles connus, que nous ne pouvons imprimer cette fois, renferme une étude de M. le Dr R. Bessonnet, oculiste, sur le cas d'Anne-Marie Poyet, qu'il croit avoir été atteinte d'infection générale localisée, ou d'une « phlébite des sinus veineux méningés ». (Voir notre 4e édition, p. 411-413)

2° SUITE DE L'ÉDUCATION (1910-1913).

A la mort de sa chère maîtresse, Sœur Marguerite (8 avril 1910), le chagrin d'Anne-Marie fut bien grand, mais il ne dura pas : elle n'était alors qu'une enfant et son cœur n'était pas encore complètement formé, au contraire de Marie Heurtin, son aînée de neuf ans, dont la douleur fut plus profonde et plus durable.

Sous la direction de ses nouvelles institutrices, Sœur Saint-Robert d'abord, puis Sœur Saint-Louis, Anne-Marie Poyet étendit pendant 4 ans ses connaissances dans la grammaire, qu'elle connaît bien, dans l'arithmétique, qu'elle aime peu, dans l'his-

toire de France, dans la géographie, où elle a appris à connaître sur les cartes en relief la France et l'Europe, dans l'histoire ecclésiastique, matière qu'elle aimait spécialement, mais elle s'effrayait de la souffrance des martyrs.

Elle se plaisait aussi aux leçons de choses, et cette nature riche, parleuse, toujours prête à la réplique, réussissait particulièrement dans les exercices de style.

Outre les 5 autres systèmes de langage on lui apprit à se servir de l'imprimerie Vaughan ; mais elle ne l'aime pas parce que sa vivacité en trouve l'emploi trop long.

A la demande de ses parents, on lui apprit un peu le filet et le paillage des chaises.

Quant à l'instruction religieuse, nous l'avons laissée connaissant Dieu et l'aimant de tout son cœur. L'on put lui faire faire, selon la dernière pensée de Sœur Marguerite, sa communion privée dès le jour de Noël 1910, où elle témoigna d'une foi et d'une piété tout angéliques.

L'année suivante, 1911, fut spécialement consacrée à l'étude du catéchisme, car Anne-Marie, comprenant déjà bien et goûtant les choses de la religion, désirait beaucoup faire sa communion solennelle pour pouvoir s'approcher plus souvent de la Sainte Table. Ce fut le dimanche de la Pentecôte, 4 juin, qu'elle eut ce bonheur, et il était facile d'en constater l'intensité, à voir sa figure illuminée d'une joie céleste. Sa mère et une de ses tantes étaient venues prendre part à la cérémonie, ce qui augmentait encore la joie de la chère enfant.

Malheureusement l'insistance de ses parents pour la reprendre en juillet 1913, ne permit pas d'achever son instruction, qui ne dura à Larnay que 6 ans, « temps bien insuffisant, de l'avis des Sœurs de la Sagesse, pour instruire une sourde-muette-aveugle, car s'il faut compter 8 ou 9 ans pour une sourde-muette ordinaire, il faut une dizaine d'années au minimum pour une sourde-aveugle ».

3° UNE JEUNE OUVRIÈRE SOURDE-AVEUGLE (1913-1918).

Ayant appris que Anne-Marie Poyet pouvait réaliser, au bout de 4 ans, le rêve tenace qui la hantait, de venir rendre visite à son cher Larnay, je m'empressai de m'y rendre afin de la revoir et de contempler de près ce spectacle rarissime : une sourde-aveugle qui sait gagner sa vie ou du moins une partie de sa vie.

Mon enquête me fut d'autant plus facile que la jeune fille était accompagnée par sa meilleure amie, M^lle^ F. M., qui travaille dans la même usine : priée tout d'abord par un prêtre qui s'intéressait à Anne-Marie, de s'occuper d'elle, elle s'est liée avec la double infirme de la plus touchante amitié et elle lui consacre une notable partie de ses loisirs. Ensemble elles avaient résolu de donner au voyage de Poitou leur semaine de repos annuel, et, après 24 heures de traversée par le centre, durant lesquelles Anne-Marie avait souvent montré une peur inquiète d'être laissée seule, elles venaient de débarquer à Larnay. Je

pouvais donc savoir aisément bien des détails sur la jeune ouvrière par le constant témoin de sa vie, et reconstituer ainsi l'existence tout indépendante qu'elle mène à Izieux depuis sa sortie de l'Institution.

Reprise donc par ses parents en juillet 1913, Anne-Marie commença par rester à la maison, mais elle y devait demeurer de longues heures, seule, son père et sa mère travaillant l'un et l'autre dans des usines. Ils s'inquiétaient de la laisser ainsi, et elle, elle s'ennuyait.

Trois semaines après avoir fait la connaissance de M^lle^ F. elle pensa, elle qui fut dressée dès l'enfance à savoir le coût de la vie, à chercher une occupation dans la même fabrique que sa nouvelle amie : c'était une des « Manufactures réunies des tresses et lacets ». Elle demanda elle-même du travail au directeur, qui se prêta avec une grande bonté à cet essai si nouveau.

On lui confia la partie la plus facile du « finissage » des tresses et lacets, à savoir la mise en boîte, le paquetage et l'attachage. Avec beaucoup de complaisance ses compagnes lui préparent d'une part les tresses, de l'autre les boîtes, ailleurs le papier, la ficelle et les étiquettes tournées du bon côté, et la jeune ouvrière fait ses différentes opérations, sans hâte, mais sans arrêt, de 7 heures à midi et de 1 h. 1/2 à 6 h. 1/2 du soir.

Ainsi que toutes ses sœurs en cécité, elle est hantée par le grand mystère. celui de la couleur, et, tout en mettant les lacets dans leur boîte, elle s'in-

forme de leur nuance auprès de ses compagnes. Si plusieurs fois de suite ils se trouvent être noirs, elle manifeste son impatience et son dégoût, sûrement parce qu'on lui a souvent répété que les autres couleurs sont plus plaisantes à l'œil : aussi, pour la calmer, ses compagnes sont-elles amenées à lui faire d'innocents mensonges qui redoublent son ardeur au travail. N'est-elle pas curieuse cette passion féminine de la couleur jusque chez une aveugle ?

Très bonnes avec elle, ses camarades d'atelier ont toutes appris la dactylologie, et, de temps à autre, les mains se reposent d'envelopper pour se lier les unes aux autres, et vite se repasser les nouvelles privées et publiques qui agitent ce petit monde. Anne-Marie se sert de la parole pour interroger ou pour répondre ou pour raconter des histoires à ses compagnes, et, si parfois l'on ne comprend pas très bien, elle écrit au crayon, mais on tâche plutôt de la faire répéter en surveillant bien le mouvement de ses lèvres. Elle se montre en général fort gaie, avec des moments de grande tristesse, et sa nature enjouée lui impose force petites niches à faire à ses voisines, tout en s'acquittant de son travail « à la perfection », selon le témoignage de la contre-maîtresse de l'atelier.

Au repos de 4 heures, elle se dirige seule vers le bureau où est son amie ; elle converse digitalement avec elle, et, avec son aide, elle écrit rapidement en Braille les lettres qu'elle a projetées ; c'est l'écriture qu'elle aime le mieux, la préférant à la presse Vaughan dont elle ne manie pas aisément les caractères, à l'écriture Ballu et à la dactyle, qui vont

moins vite. Son amie traduit dans les interlignes en langue commune pour les destinataires.

Sa journée de travail terminée, la jeune ouvrière, fine et rose, au petit chignon relevé, refait avec un guide, pour la 4e fois, les 3 ou 400 mètres qui séparent l'usine de la maison du Creux où habitent ses parents. Là elle leur parle oralement et ils lui répondent en dactylologie, car ils ont, ainsi que ses deux jeunes sœurs, appris pour elle ce système de signes. Elle se dirige seule dans la maison comme à l'usine et elle va au jardin qui est séparé de la maison par une cour. Elle se montre très adroite pour « endimancher » sa plus jeune sœur. Un de ses grands plaisirs est d'ailleurs de tenir dans ses bras un petit enfant : il faut voir avec quel soin charmant elle le caresse, le presse contre son cœur et essaie de l'amuser.

Elle est fière de pouvoir gagner son modeste salaire qui lui permet de ne plus se sentir aussi à charge à sa famille, et elle est heureuse, à chaque quinzaine, de remettre sa paye à sa mère.

Elle aime à lire les livres pointés en Braille qui lui ont été envoyés par Larnay ou par l'Association Valentin Haüy qui lui est toute dévouée, particulièrement les volumes d'histoires et d'aventures. Elle a pu emporter de Larnay le catéchisme qui lui a été amoureusement pointé par son amie Marie Heurtin.

Elle continue ses travaux au crochet et au filet : elle est habile à faire de pratiques filets de provisions, et elle confectionne des écharpes en laine qui font l'admiration de tous.

Quand elle va voir à Saint-Etienne son oncle et

sa tante qui possèdent une épicerie, elle est toute fière de servir les clients et ne se trompe pas en rendant la monnaie.

Plongée dans un milieu foncièrement ouvrier, Anne-Marie est néanmoins demeurée très pieuse. Bien des jours elle va chercher, sous la conduite d'une de ses sœurs, la force de continuer sa vie courageuse, dans une messe matinale, pour laquelle on veut bien tolérer un léger retard à l'usine.

Ses manières aimables lui ont gagné la sympathie générale. On aime à la voir et à s'entretenir avec elle par les signes des doigts ou par les points Braille. Cette nature vive, exubérante et bonne fait la joie des siens ; par son exemple salutaire elle exerce une heureuse influence morale autour d'elle, et la rumeur populaire tend à appeler cette charmante et pieuse enfant : « La petite sainte aveugle d'Izieux. »

Un tel précédent ne peut servir, nous semble-t-il, que d'un excellent encouragement à tous nos chers soldats mutilés qui, moins dépourvus, la plupart, des organes des sens, doivent se réadapter de toute leur énergie à un nouveau milieu professionnel qui les sauvera matériellement et moralement.

Nous ne voulons pas quitter Anne-Marie Poyet sans citer une de ses dernières lettres, celle qu'elle a écrite très vite en Braille et avec beaucoup d'abréviations à Marie Heurtin, — aussitôt revenue à Izieux de son voyage de Larnay, lettre si naturelle, si « jeune fille » et qui reflète le chagrin de la nouvelle séparation des deux amies. L'on n'a probable-

ment pas lu beaucoup de lettres adressées par une sourde-aveugle à une sourde-aveugle :

Ma bien-aimée amie et sœur,

Je pense que tu trouves le temps long de ne pas recevoir de mes nouvelles. Je viens t'écrire pour te faire plaisir et aussi te consoler.

Depuis le retour de notre voyage, je ne cesse de penser à toi, ma bien chère amie, j'ai encore du chagrin ; l'autre dimanche j'ai beaucoup pleuré parce que je m'ennuyais et je pensais à Larnay, maintenant je suis un peu moins ennuyée, j'ai confiance en le bon Dieu. J'espère que je retournerai encore te voir plus tard. Je te demande de beaucoup prier pour moi afin que le bon Dieu me donne la force et le courage pour supporter mon épreuve.

Comment ma chère Sœur Raphaële va-t-elle ? Je pense bien souvent à elle ; j'espère que tu es toujours en bonne santé ainsi que ta petite sœur et mes sœurs d'infortune.

Depuis que nous sommes revenues toutes les deux, nous parlons bien souvent de toi et de Larnay ; ma chère F. apprend de plus en plus les signes, tous les jours elle me parle toujours en signes, elle me taquine souvent, elle m'a dit que si j'allais rester à Larnay pour toujours, elle ira me voir.

Quand on était dans le train, il pleuvait beaucoup ; toutes vous étiez-vous mouillées en revenant à Larnay ?

Nous avons recommencé à travailler le 31 août. J'ai beaucoup raconté aux ouvrières qui travaillent avec moi.

Mon oncle J. est venu en permission pour huit jours, il part jeudi.

J'ai écrit à M^me^ L. pour lui donner des détails sur notre voyage.

Jeanne Delgor fait-elle toujours drôle (*sic*) ? tu lui diras que je pense bien souvent à elle et je l'aime beaucoup, tu l'embrasseras bien pour moi ainsi que ta petite sœur, Yvonne et Emilienne.

J'offre mon profond respect aux Pères Turbellier et Gérard et à la bonne Mère. Je te charge de dire bonjour de ma part à tout le monde de Larnay, en particulier Sœurs Robert, Saint-

Louis, Marie-Raphaël, M. Victoire, M. du Rosaire, Madeleine de la Croix, Jeanne Marie, Marie Thérèse, Marthe Obrecht et Eulalie.

F. me charge de t'embrasser affectueusement pour elle ainsi que ta sœur et les sourdes-aveugles et elle offre son bon souvenir à la chère Sœur Saint-Louis.

Veux-tu m'envoyer la prière que Marthe Obrecht m'a copiée, ie l'ai oubliée, tu pourras la mettre dans ta lettre.

Je te quitte, bien-aimée amie et sœur, en t'embrassant bien affectueusement et te disant bon courage et confiance en le bon Dieu.

Ta petite amie et sœur,
A.-M. Poyet.

P. S. — Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire savoir que nous serons profondément reconnaissant à nos lecteurs qui auront la bonne idée d'augmenter de leur souscription le trop modeste budget d'une si généreuse enfant : la meilleure voie est sans doute de nous envoyer à nous ou à Larnay billets ou mandats, qui, après accusé de réception, seront immédiatement transmis à Izieux.

Anne-Marie se servait, pour voir l'heure, d'une montre ordinaire de voyant, généreusement offerte, qui maintenant, tant elle a été ouverte et palpée, est hors de service : la jeune ouvrière désire vivement une montre d'aveugle, comme elle en a vu aux mains de quelques-unes de ses sœurs de misère et comme l'on en trouve à l'Association Valentin Haüy (1918)

P. S. Anne-Marie Poyet gagne en 1925, dans le paquetage des boîtes, où elle ne se trompe jamais, le salaire de 6 fr. 50 par jour. — Elle écrit remarquablement aujourd'hui en écriture anglaise au crayon, avec le guide-main des aveugles, dont elle a appris à se servir pendant un séjour à Larnay en 1923.

C. — MARTHE HEURTIN.

CHAPITRE VIII

L'ÉDUCATION DE MARTHE HEURTIN

L'une des dernières pensées de la Sœur Marguerite avait été, nous l'avons vu, pour Marthe Heurtin, « la petite Marthe », comme elle disait. Elle l'avait vue souvent à Vertou, pendant les quelques jours qu'elle passait, tous les deux ans, dans la maison Heurtin pour les vacances de Marie : en 1902 elle avait admiré la belle pouponne rose, née le 23 juillet précédent, et avait assisté à la joie frémissante de son élève tâtant de ses doigts légers toutes les parties du visage de la sœurette en faisant ses réflexions. Il semblait, tant la petite fille était une belle enfant, qu'elle eût accaparé toute la santé de la famille : celle-là enfin était bien conformée ! s'écriait-on partout. Hélas ! l'affreuse vérité se fit bientôt jour et arriva jusqu'à Larnay : cette jolie fillette, intelligente, vive, affectueuse, était sourde comme sa grande sœur, et, comme elle, aveugle, ou presque complètement : très vaguement elle dis-

tinguait le grand jour, et elle aimait à en contempler la lueur, longuement tournée vers la fenêtre et battant de la paupière avec vivacité comme pour accroître la si chétive sensation qui lui parvenait.

Dès lors l'éminente institutrice cessa de voir uniquement dans Marthe la benjamine chérie de son élève, elle la considéra comme une future élève pour elle-même. Marie était en grande partie instruite, Anne-Marie Poyet se trouvait en plein cours d'éducation ; l'avenir, un avenir prochain pour elle, s'annonçait par l'éducation de Marthe. Pour la troisième fois la clé d'or allait s'appliquer à la serrure triplement verrouillée de l'affreux cachot, et faire évader une âme virginale en lui restituant tous ses élans vers Dieu. Ah ! vraiment, la vie promettait de continuer intéressante et valait la peine d'être vécue. Cette sainte ambition enthousiasmait, nous l'avons dit, la chère Sœur et illuminait plus que jamais son visage, chaque fois qu'elle nous en parlait. Elle s'en entretenait souvent avec Marie, si ravie elle-même de cette fraternelle perspective.

Jamais nid d'intelligence et d'amour ne fut plus chaudement préparé pour un des oiselets du Seigneur.

Ensemble on décomptait les mois. La Sœur Marguerite proclamait l'âge de 8 ans le plus favorable pour commencer de pareilles éducations. L'on débuterait donc en octobre 1910, date où les amis espéraient avoir réuni le montant de la très modeste pension.

La pauvre Sœur comptait sans ses forces. Elle ne se doutait pas qu'elle allait tomber épuisée, le

8 avril, sur son noble et terrible champ de bataille, n'ayant même pas achevé la deuxième éducation qu'elle avait entreprise, bien loin de pouvoir commencer la troisième, ce qui fut le dernier regret exprimé par elle sur son lit de mort.

Mais sur les champs de bataille de la charité comme sur les autres, un soldat tué est remplacé par un autre accourant de l'arrière. Le 1er octobre 1910, Marie Heurtin revenait en chemin de fer de ses vacances de Vertou avec une des Sœurs de Larnay, et l'une et l'autre amenaient à l'Institution la « petite Marthe », âgée de 8 ans, qui pleurait, qui hurlait et se débattait et, à chaque arrêt du train, voulait s'évader afin de s'enfuir chez elle.

Elle savait déjà quelque chose, car elle avait reçu à Vertou plusieurs leçons de deux anciens Frères de Saint-Gabriel, actuellement professeurs à l'Institut des Sourds-Muets de la Persagotière, à Nantes, les dévoués MM. Coissard et Hirschauer. Elle n'était plus dans l'effroyable ignorance du *signe*, cette toute petite chose qui est l'énorme base de toute communication entre les humains. Elle s'était même créé spontanément une petite collection de signes, par exemple pour désigner chacune des personnes de sa famille : elle en avait un très familier, qu'elle emploie encore quelquefois et qui consiste à appliquer vivement la paume de sa main droite sur son bras gauche pour signifier : Quel malheur !

En dépit de cette grande supériorité sur ce qu'était sa sœur Marie, 15 ans auparavant, le 1er mars 1895, — Marthe entrant à Larnay se livra au même violent désespoir durant tout le mois d'octobre : ce malheu-

reux être végétatif était subitement arraché à son rocher de famille, et tout lui était nouveau, effrayant, barbare. Elle mordait sa maîtresse qui avait d'abord àla dompter, la Sœur Saint-Louis ; elle se mouchait à la manche de celle-ci, elle crachait sur le tableau noir. Sa colère était à son comble chaque fois qu'on la faisait entrer dans la classe, et une fois elle en jeta toutes les dix chaises par terre. Elle était tellement hors d'elle, qu'elle resta une fois trois jours sans manger, acceptant uniquement un peu de vin et d'eau. Elle cherchait visiblement à s'échapper pour courir retrouver ses parents là-bas.

Marie était désolée, ne réussissant nullement à calmer sa sœur ; c'est à peine si elle se faisait reconnaître d'elle. Cependant, le soir venu, Marthe ne consentait à s'endormir que si elle sentait le lit de son aînée tout près du sien.

La Sœur Saint-Louis, par son angélique patience digne de celle de la Sœur Marguerite, par sa fermeté aussi qui alla même alors jusqu'à quelques légères corrections, parvint à apaiser peu à peu cette pauvre petite désespérée. Ayant observé le goût de Marthe pour le vin, elle mit fin à son jeûne volontaire en lui faisant d'abord une soupe au vin. Marthe était gourmande : aussi des gâteaux lui étaient-ils présentés pour l'inciter à travailler, en particulier pour écrire au tableau noir, ce qui lui était spécialement pénible.

Et le grand travail de cette invraisemblable éducation commença, et il ne s'est pas arrêté depuis huit ans.

Il fallut d'abord assurer l'apprentissage de quelques

signes mimiques pour pourvoir aux nécessités de la vie quotidienne.

Mais dès le commencement la Sœur se mit à apprendre à sa nouvelle élève l'*alphabet*, sous sa triple forme : 1° le geste dactylologique ; 2° la forme de la lettre en écriture anglaise, tâtée sur les tableaux en relief de la Sœur Marguerite et reproduite, la craie à la main, sur le tableau noir ; 3° l'articulation à la voix.

Comme elle est bien douée, Marthe apprit vite l'alphabet dactylologique.

Mais qui pourra jamais rapporter les peines inouïes que demanda l'apprentissage de l'articulation orale ? Ainsi il fallut huit jours pour faire attraper à l'enfant la lettre *a*, pour lui faire tâter le nez et ses vibrations, et la débarrasser de la nasalisation qui est le grand défaut de la prononciation chez tous les sourds-muets, et la maîtresse dut, bien entendu, lui faire palper avec les doigts la position de sa propre langue pour chacun des sons.

Au bout de peu de jours, la Sœur donna à l'enfant son éducation d'aveugle, c'est-à-dire qu'elle lui apprit à pointer en caractères Braille.

Marthe aimait l'étude et elle accumula rapidement les premières connaissances : chose vraiment extraordinaire attestée par sa maîtresse, *elle progresse aussi vite que les classes de sourdes-voyantes*.

Voici d'ailleurs l'exact tableau de ses connaissances en 1918 :

Elle a appris la *grammaire* dans le livre des Frères de Saint-Gabriel et dans celui d'Auguste Liot, professeur à l'Institution nationale de Paris,

en s'aidant des tableaux en relief préparés par la Sœur Marguerite, auxquels son successeur en a ajouté d'autres.

Le *calcul* a été abordé à la fin de la première année : l'on a commencé par la formation des nombres et par les additions. L'enfant résout maintenant de petits problèmes sur les quatre règles et connaît les principales unités du système métrique. Elle distingue les pièces de monnaie.

En *géographie* la Sœur lui a donné tout d'abord les notions sur le terrain, dans ses promenades : ce que c'est qu'une île, un cours d'eau, un cap, une montagne, un chemin de fer, etc. Maintenant Marthe connaît bien sa France, et sur la carte en relief sait reconnaître et nommer les départements avec leurs préfectures et leurs sous-préfectures (ce qu'ignorent profondément les bacheliers), les provinces, les cours d'eau, les lignes de chemin de fer. Elle a quelques notions sur les deux Amériques et sur l'Afrique : pour l'aider à connaître celle-ci on a eu soin de lui faire toucher des Sénégalais à Poitiers.

Pour ce qui est de *l'histoire*, l'histoire sainte lui a été racontée, et elle en sait un bon nombre d'épisodes touchants, comme celui de Job. Elle connaît bien l'Evangile et en particulier la vie de Jésus-Christ. La vie des Saints lui plaît beaucoup, mais elle se demande si elle aurait le courage d'endurer les souffrances que plusieurs ont souffertes. L'histoire ecclésiastique qu'elle vient de commencer l'intéresse vivement ainsi que l'histoire de France. Elle suit avec un intérêt passionné les principaux événements de la guerre, et demande souvent si les

Allemands ne seront pas bientôt hors de notre territoire : elle ne consent à prier pour eux que lorsqu'on lui dit de demander leur conversion.

Marthe Heurtin comprend de mieux en mieux les bienfaits de l'instruction. Quand au bout d'un an, en 1911, sa maîtresse l'eut conduite dans sa famille en vacances, l'enfant ne voulait plus repartir, et il fallut user d'un subterfuge pour la remmener. Au contraire, quand elle retourna auprès des siens en 1913, elle les quitta vaillamment malgré sa persistante affection pour eux, et elle leur donna allègrement rendez-vous « dans deux ans ». Il en fut de même lors de son dernier séjour en 1916.

En somme, comme sa sœur aînée, avec les aveugles Marthe Heurtin communique par *l'écriture Braille*; avec les voyants (sourds ou entendants) par *la dactyle*, par *l'imprimerie Vaughan* et par *l'écriture Ballu* que Marie a été particulièrement heureuse de lui enseigner. Si l'on y joint *l'écriture anglaise*, dont elle use au tableau noir, et ce que j'appellerai ses langages oraux, à savoir :

la mimique,
la dactylologie,
et *le langage vocal*,

nous arrivons au total magnifique de HUIT langues distinctes, de huit systèmes d'expression, dont deux seuls se ressemblent par l'identité des lettres, non par la manière de les assembler (le Vaughan (1) et le Braille), de huit belles fenêtres enfin pratiquées

(1) Très ingénieusement les caractères du Vaughan qui impriment en typographie portent sur leurs touches à l'usage des aveugles l'indication de la lettre *en Braille*.

dans le cachot d'hier et par où la pauvre âme naguère emprisonnée reçoit vraiment l'air, la lumière et le chaud soleil des idées, et de l'amour des hommes et de Dieu.

Elle aime à lire de son côté des histoires simples dans les gros livres pointés.

La Sœur a abordé *les leçons de choses*, en octobre 1913 : l'enfant les aime beaucoup, et elle s'est plu à palper le larynx en carton et la tête de mort, qui lui ont été mis entre les mains.

Elle tricote avec succès, n'ayant même plus besoin d'indications pour les fameuses et difficiles « diminutions ».

Elle aimait, au commencement, à jouer à la poupée ; mais, tout comme ses contemporaines voyantes, elle regarde à présent le jeu comme bien au-dessous d'elle. Elle se plaît aux dominos et aux dames, ainsi que sa sœur, — au solitaire, au jeu d'oie, au taquin, et sa jolie nature expansive et rieuse éclate dans ces jeux d'une façon charmante.

Mettant la même ardeur à tout ce qu'elle fait, elle l'apporta à son éducation philosophique et religieuse : pour préciser la notion de Dieu, la Sœur avait eu soin de développer en elle, comme avait fait la Sœur Marguerite, l'idée de fabrication, en la menant à la boulangerie, à la forge et à la cordonnerie de Larnay, à une chapellerie et à une pâtisserie de Poitiers : elle avait insisté aussi sur l'idée de hiérarchie, et pour arriver au but, elle se servit, comme on l'avait fait pour Marie, du soleil : qui est-ce qui a fait le soleil ? Marie avait répondu : le boulanger. Marthe, dans sa naïveté, croyait que c'était

M. Louis, le domestique, qui allumait chaque jour le soleil, comme il allumait le calorifère, et il fallait le prévenir pour qu'il fît bien vite mûrir les fraises. De M. Louis on la fit monter jusqu'à l'allumeur éternel de tous les astres, jusqu'à Dieu.

L'existence de l'âme donna lieu à une méprise analogue. La Sœur saisit l'occasion de lui faire toucher une morte, pour qu'elle comprît ce que nous devenons lorsque l'âme nous a quitté : elle crut que l'âme de la morte était partie en chemin de fer. On lui expliqua alors que c'était un esprit, qui n'avait pas besoin de train pour s'échapper et voyager, et cette nature ardente et docile accepta ce nouvel enseignement qui élevait ses idées à une telle hauteur.

Sitôt son arrivée, on lui avait déjà appris la distinction du bien et du mal. Cette âme toute frémissante d'amour-propre n'aime pas qu'on lui dise qu'elle a fait mal. Une fois, à la lecture des notes du samedi (c'est resté pour elle un jour mémorable), la Supérieure s'aperçut qu'elle s'était rongé les ongles, et elle la priva de la récompense du ruban. Marthe, très irritée, demanda d'abord, après le départ de la Supérieure, « de quel droit la Bonne Mère la punissait ». On le lui expliqua, et, depuis, jamais plus l'enfant n'est retombée une fois dans cette faute commune à un grand nombre de ses contemporains.

Son âme s'ouvrait si bien et s'instruisait si vite que les Sœurs avec M. l'Aumônier formèrent l'espoir de lui faire faire, sans trop tarder, sa première communion.

On l'instruisit peu à peu sur le sacrement et elle

fut admise à faire sa première communion privée le jour de la Pentecôte 1913 : ce matin-là son doux visage rayonnait d'un incomparable éclat de lumière intérieure, dont nous vîmes encore le reflet en venant la visiter dans l'après-midi. La Communion solennelle eut lieu à la Pentecôte de 1914, et il était émouvant de constater avec quelle ardeur la chère enfant, rouge d'émotion, priait, pendant toute la cérémonie, articulant, à son habitude, avec les lèvres, tout comme Marie, qui parle moins, articule, si je puis dire, ses prières avec des gestes d'une incroyable vivacité.

Il faut voir Marthe Heurtin dans sa petite classe, avec sa charmante et intelligente figure illuminée par son fin sourire de vraie jeune fille, ses grands yeux clairs, caressants et actifs, où l'âme transparaît comme sous une couche d'eau vert pâle, ses belles joues où court un sang vermeil, séduisant ensemble qui faisait dire naguère à Henri Bordeaux, que j'avais mené à elle : « Il faut faire effort pour ne pas l'embrasser. » Là elle court plus qu'elle ne marche, elle met tout son être ardent à son travail, ses doigts avides interrogent curieusement les autres mains, même les pauvres mains mortes des profanes du signe, à tout instant elle met à parler une héroïque énergie, ou bien elle éclate en joyeux cris et en rires ; par tout son puissant instinct de jeunesse elle jouit de la vie.

Elle ne se rend pas compte dans sa vive joie innocente de tous les bonheurs qu'elle nous inspire. Car le succès de son éducation consacre définitivement l'existence de notre *Ecole française de sour-*

des-muettes-aveugles, de l'Ecole de Larnay, en prouvant qu'elle procède d'une tradition vivante et sûre, d'une méthode constituée qui n'est pas attachée à telle ou telle personnalité, si remarquablement douée soit-elle. Après les premiers commencements de 1860 où est élevée Germaine Cambon qui meurt en 1877, la Sœur Sainte-Médulle éduque de 1875 à 1894 Marthe Obrecht. L'élève de la Sœur Sainte-Médulle, la géniale Sœur Marguerite, instruit Marie Heurtin et Anne-Marie Poyet, de 1895 à 1910, et depuis 1910, l'élève et l'amie de Sœur Marguerite, Sœur Saint-Louis, fait l'instruction de Marthe Heurtin à laquelle sont venues s'ajouter d'autres sourdes-aveugles. Toutes ces éducations rivalisent de succès, et cela se comprend, car la tradition est fondée, et rien ne conserve la tradition avec autant de soin et de vie qu'un corps social qui se continue, et de tous ceux-ci le plus fermement constitué est un ordre religieux parce que tout individualisme en est sévèrement banni et que la tradition jalousement gardée est, aux yeux de chacun de ses membres, le fondement et la raison d'existence même de l'ordre. Donc c'en est fait. Désormais ce petit coin de chez nous offrira pour de longues années, peut-être pour de longs siècles, la merveille constante, multiple, perpétuelle de l'ouverture des âmes emprisonnées par la nature, — à la plus haute vie intellectuelle, morale et religieuse. Que ce soit pour tous les Français, — même s'ils commettent la faute inexcusable de ne pas venir se rendre compte eux-mêmes, — un motif d'action de grâces au Ciel et de patriotique fierté.

P. S. — Marthe Heurtin a été très heureuse d'apprendre l'heure qu'elle connaît depuis quelque temps en palpant les aiguilles : elle aspire maintenant à posséder *une montre* (montre ordinaire ou montre d'aveugle) : elle voudrait déjà avoir ses 18 ans, car c'est à cet âge que Marie a eu la sienne, et Marthe pense que le Bon Dieu inspirera à quelqu'un de lui faire ce cadeau très désiré ; nous avons une ferme confiance que ce sera l'un de nos lecteurs, à moins que ce ne soit l'une de nos lectrices (1918).

D. — MARTHE OBRECHT

CHAPITRE IX

L'ÉDUCATION DE MARTHE OBRECHT.

Lorsqu'il composa son *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, M. le chanoine F. Duilhé de Saint-Projet, ancien doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse, professeur d'apologétique et d'éloquence sacrée à l'Ecole supérieure de Théologie, lauréat de l'Académie française, consacra la première moitié du chapitre XVIII à relater, en la commentant, l'éducation de Marthe Obrecht, la première sourde-muette-aveugle complètement élevée à Larnay : ces pages étaient intitulées : *Une claire manifestation de l'âme humaine* (1re édition, p. 363-383 ; 3e édition, p. 418-439), et l'on sait quel succès elles ont obtenu particulièrement en Allemagne, où le livre entier a été traduit.

Ce remarquable ouvrage a été savamment refondu en 1903 par M. l'abbé J.-B. Senderens, docteur ès sciences et docteur en philosophie, le célèbre professeur de chimie à l'Institut catholique de

Toulouse (1) ; le nouvel auteur ne crut pas devoir conserver ce qu'il appellelui-même une « excellente preuve expérimentale de l'existence de l'âme », parce que cette exposition détaillée ne rentrait point dans la concision de son cadre. Avec lui nous avons pensé qu'il serait fâcheux de laisser se perdre un aussi précieux document, et nous nous empressons de lui donner asile dans les *Ames en prison*.

Le savant auteur de l'*Apologie scientifique* commençait par citer, sur l'éducation des sourds-aveugles, des passages de Diderot, de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard, puis le mot de Lactance : « Dieu a donné à l'homme trois choses qui contiennent tout : la raison, la parole, la main », il en venait au cas de James Mitchel observé par Dugald Steward et il annonçait « un nouvel exemple vivant, sous nos yeux, un véritable enchaînement de prodiges » et de témoignages bien autrement révélateurs... « C'est l'histoire d'une âme isolée d'abord dans les profondeurs de la matière et de la nuit, laborieusement mise au jour, en contact avec le monde extérieur, avec d'autres âmes, se manifestant peu à peu avec ses propriétés actives essentielles, caractéristiques, s'épanouissant enfin dans les régions les plus hautes, les plus lumineuses de la pensée. » Suit la lettre détaillée de Sœur Sainte-Médulle, la maîtresse, comme on sait, de la Sœur Marguerite.

B. N. — Nous prévenons, pour plus de clarté, que, dans la

(1) Paris, librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, et Toulouse, librairie Edouard Privat, rue des Arts, 14.

suite, les alinéas commençant par des guillemets ont été écrits par la Sœur Sainte-Médulle, ceux qui ne sont précédés de rien sont les réflexions de Duilhé de Saint-Projet,

Larnay (Poitiers), de mars 1878 à janvier 1885.

« M***

« Il est assez difficile de vous donner des notes bien précises sur la manière dont nous avons procédé pour instruire et pour élever notre petite sourde-muette et aveugle, attendu que nous ne nous en rendons pas compte entièrement nous-mêmes. Cependant voici la marche que nous avons suivie :

« Cette pauvre enfant avait huit ans quand elle nous a été confiée, à Larnay (1875). C'était comme une masse inerte, ne possédant aucun moyen de communication avec ses semblables, n'ayant pour traduire ses sentiments qu'un cri joint à un mouvement du corps, cri et mouvement toujours en rapport avec ses impressions.

« La première chose à faire était de lui donner un moyen de communiquer ses pensées et ses désirs. Dans ce but, nous lui faisions toucher tous les objets sensibles, en faisant sur elle le signe de ces objets ; presque aussitôt elle a établi le rapport qui existe entre le signe et la chose... »

L'abbé de l'Epée avait cru qu'on pourrait tout d'abord « familiariser les mains de l'élève avec des caractères alphabétiques en fer poli : et puis, lui faire toucher l'objet d'une main et lui en faire distinguer le nom (le signe écrit) de l'autre ». L'habile initiateur se trompait : il franchissait un intermé-

diaire indispensable. Le signe ou langage mimique, plus naturel que conventionnel, doit précéder le signe ou langage alphabétique, purement conventionnel. Telle a été la marche très ingénieusement suivie par les institutrices de Poitiers.

« Vous nous demandez, M***, quels ont pu être, entre nous et l'enfant, les premiers signes conventionnels, puisqu'elle ne voyait ni n'entendait. Ici, le sens du toucher (la main) a joué un rôle qui nous a jetées maintes fois dans le plus grand étonnement... Dès le début, lorsque nous lui présentions un morceau de pain, nous lui faisions faire de la main droite l'action de couper la main gauche, signe naturel que font tous les sourds-muets. La petite élève ayant remarqué que chaque fois qu'on lui présentait du pain, on lui faisait ce signe ou qu'on le lui faisait faire, a dû *raisonner* et se dire : Quand je voudrai du pain je ferai ce signe. En effet, c'est ce qui a eu lieu. Quand, à l'heure du repas, on a tardé, tout exprès, à lui donner du pain, elle a reproduit l'action de couper la main gauche avec la main droite. Il en a été de même pour les autres choses sensibles ; et du moment qu'elle a eu la clef du système, il a suffi de lui indiquer une seule fois le signe de chaque objet. »

Voilà donc cette petite enfant, cette « masse inerte », mise déjà en possession d'une première idée générale, purement intellectuelle. Les objets qu'elle touche, qu'elle palpe de ses mains, sont des objets sensibles, les signes correspondants qu'on lui fait ou qu'on lui fait faire sont également choses sensibles ; mais le lien, le rapport qui unit chaque objet à son

signe, l'idée générale de ce rapport, *la clé du système*, n'a rien de commun avec la matière ; rien de sensible ne saurait être conçu comme une forme ou un mouvement d'atomes, comme un produit ou une fonction d'organes matériels. Cette idée générale de rapport révèle déjà nécessairement une cause proportionnée, distincte de la matière, indépendante, active, créatrice, substantielle. Ne perdons pas de vue cette première manifestation, cette première évidence.

« Nous sommes passées ensuite aux choses intellectuelles. Il a fallu une longue et constante observation, afin de saisir les impressions les plus diverses de l'enfant, afin de lui donner, sur le fait même, le signe de l'idée ou du sentiment qui se révélait en elle. La surprenait-on impatiente, livrée à un mouvement de mauvaise humeur, vite on lui faisait faire le signe de l'impatience, et on la poussait un peu pour lui faire comprendre que c'était mal.

« Elle s'était attachée à une sourde-muette déjà instruite et qui s'est dévouée avec beaucoup de zèle à son éducation. Souvent elle lui témoignait son affection en l'embrassant, en lui serrant la main. Pour lui indiquer une manière plus générale de traduire ce sentiment de l'âme, nous avons posé sa petite main sur son cœur en l'appuyant bien fort. Elle a compris que ce geste rendait sa pensée et elle s'en est servie toutes les fois qu'elle a voulu dire qu'elle aimait quelqu'un ou quelque chose ; puis, par *analogie*, elle a repoussé de son cœur tout ce qu'elle n'aimait pas.

« C'est ainsi que peu à peu nous sommes parvenues à la mettre en possession du langage mimique en usage chez les sourds-muets. Elle s'en est facilement servie dès la première année... »

La puissance de réfléchir, de généraliser, de raisonner, se manifeste de plus en plus : ce sont là des opérations essentiellement intellectuelles, absolument incompatibles avec la substance matérielle inerte, inactive, composée de parties, etc. Dès la première année, la jeune Marthe se sert facilement du langage mimique, dont la nature est d'être *idéologique*. Les idées, les notions qu'elle possède, — notions de choses sensibles ou intellectuelles, — ne sont pas représentées, suscitées dans son esprit par des mots, par des combinaisons de sons articulés ou figurés, — elle n'entend pas, elle ne voit pas, — mais par des impressions du toucher, impressions de formes et de mouvements transitoires qui expriment directement, immédiatement, la notion ou l'idée. L'âme intelligente apparaît ici d'autant plus distinctement qu'elle se meut, vit et agit dans une région tout immatérielle.

« De ces opérations de l'esprit aux premières révélations de la conscience la gradation est insensible et facile. Déjà, dans le courant de la première année, nous avons pu lui donner quelques leçons de morale. Comme tous les enfants elle manifestait assez souvent des penchants à la vanité et à la gourmandise.

« Lorsque des dames visitaient l'établissement, la petite enfant se plaisait à faire l examen de leur toilette. Le velours, la soie, la dentelle, éveillaient en

elle un sentiment d'envie. Aussi, lorsque quelque découpure lui tombait sous la main, elle s'en faisait ou un voile ou une cravate. Pour la guérir de ce penchant naturel à la vanité, il a suffi de lui faire comprendre que sa mère n'étant pas ainsi vêtue, il ne fallait pas désirer ces choses.

« Pour la corriger de ses petites gourmandises, on lui a dit que les personnes en qui elle reconnaît une supériorité — les Sœurs, la supérieure, le Père aumônier — avaient aussi ces défauts dans leur enfance, mais que leur mère leur ayant dit que c'était mal, elles s'étaient corrigées. Ces raisonnements ont eu sur l'enfant un grand empire, et ces légers défauts ont disparu. »

Il est aisé de reconnaître, dans ces quelques traits, la distinction du bien et du mal, le discernement de ce qui est permis et de ce qui est défendu, l'idée d'autorité morale — sa mère, ses supérieurs — l'idée d'obligation et de loi morale. Il est aisé de constater des actes de volonté libre, des actes de commandement à soi-même, de réaction vertueuse contre les impressions extérieures, contre les appétits naturels — la gourmandise, la vanité.

On peut enfin constater également une perception confuse du beau, des symptômes du sentiment esthétique, véritablement étranges chez un être privé des deux sens esthétiques par excellence, des deux sens révélateurs de l'harmonie des lignes, des couleurs ou des sons, — de la vue et de l'ouïe. Le velours, la soie, la dentelle, révèlent à son toucher manuel des qualités *sui generis*; elle a compris que le vêtement ne sert pas seulement de protection pour

le corps, mais aussi de parure. N'insistons pas ; nous sommes en présence d'un plus étonnant prodige : dans cette enfant de dix ans à peine, hier encore « masse inerte », en apparence bien au-dessous de la bête, nous allons voir se former ou s'éveiller, nous allons voir éclater l'idée de Dieu.

« Vers la fin de la deuxième année, nous avons cru pouvoir aborder les questions religieuses. L'enfant ne savait encore ni lire ni écrire ; le langage mimique était le seul moyen de communication entre elle et nous. Nous sommes passées des choses visibles aux invisibles. Pour lui donner la première idée d'un être souverain, nous lui avons fait remarquer la hiérarchie des pouvoirs dans l'établissement. Elle avait déjà compris, dans ses rapports avec nous, que les Sœurs étaient au-dessus des élèves, etc. Quand Mgr l'évêque vint nous visiter, nous lui fîmes comprendre qu'il était encore au-dessus des personnes qu'elle était habituée à respecter, et que bien loin, là-bas, il y avait un premier évêque qui commandait à tous les autres : évêques, prêtres et fidèles. De cette souveraineté qui lui paraissait bien grande, nous sommes passées à celle du Dieu créateur et souverain Seigneur (1).

(1) « Avant de lui donner le signe mimique de Dieu (ce signe conventionnel, c'est-à-dire de rappel, a été celui que l'on apprend à tous les sourds-muets), nous lui avons fait connaître, autant que cela est possible, les attributs divins les plus frappants : la puissance créatrice et conservatrice, l'immensité, la bonté, la justice... De même pour l'âme, avant d'en donner le signe nous en avons fait remarquer les opérations : la faculté de penser, de comprendre, de se rappeler, de vouloir, d'aimer..., ayant soin de mettre en parallèle certaines opérations du corps, afin que l'enfant pût saisir plus facilement la supériorité de l'âme. »

« Impossible de décrire l'impression produite chez l'enfant par la connaissance de cette première vérité d'un ordre supérieur. L'immensité de Dieu l'a aussi beaucoup frappée. La pensée que ce Dieu souverain voit tout, même nos plus secrètes pensées, l'a beaucoup émue. Et maintenant, quand on veut arrêter chez elle quelque petite saillie d'humeur, il suffit de lui dire que le bon Dieu la voit.

« Cette connaissance de l'existence de Dieu étant acquise, nous avons suivi l'enchaînement des autres vérités, et, jusqu'ici, toutes ont pénétré dans son âme avec la même facilité. Elle répond avec une précision étonnante à toutes les questions qui sont adressées sur les choses qu'on lui a apprises. »

Cette description rapide, mais suffisamment analytique, de la méthode suivie dans un enseignement, à coup sûr sans précédent, des révélations de la métaphysique et de la foi, est saisissante. Ces procédés, aussi simples que rationnels, offrent une frappante analogie avec ceux de la philosophie traditionnelle. Marthe connaît les principales vérités de la religion ; elle a l'idée de Dieu et de l'âme et, chose qui appelle la méditation, elle ne connaît pas encore le nom de Dieu, elle n'a pas même la première notion d'un mot correspondant à l'idée qu'elle a de Dieu...

Cependant l'instruction scolaire de Marthe, engagée dans une voie nouvelle, va progresser comme par bonds et se produire pour la première fois par le langage alphabétique, par la dactylologie, qui est l'équivalent de la parole articulée, et enfin par divers genres d'écriture.

« Avant d'apprendre à l'enfant à lire et à écrire comme les aveugles, nous avons dû lui enseigner la dactylologie. Nous avons commencé dans le courant de la troisième année. Ici encore le sens du toucher a été le grand moyen de communication et de convention. Lorsque, recevant un morceau de pain, elle en a fait le signe, nous lui avons dit qu'il y avait un autre moyen de désigner le pain, et, à l'aide de la dactylologie, nous avons figuré dans sa main la suite des lettres qui composent le mot *pain*. — Ce nouveau systčme, cette révélation nouvelle a été pour cette jeune intelligence ce qu'est un rayon de soleil pour une fleur naissante, après une sombre et froide nuit. Elle a demandé elle-même le nom de chacun des objets dont elle savait le signe ; le nom des personnes de la maison qu'elle reconnaissait très bien d'ailleurs en leur touchant la main. »

... Nous n'avons pas encore épuisé la série des révélations et des merveilles.

« Lorsque notre élève nous a paru suffisamment exercée à la dactylologie, allant toujours à petits pas, du connu à l'inconnu, nous lui avons fait toucher l'alphabet et l'écriture des aveugles, lui faisant comprendre que c'était encore là un moyen de transmettre, de fixer sa pensée, et de s'instruire comme ses compagnes privées de la vue. Nouveau rayon de soleil, nouvelles émotions fécondes et révélatrices pour cette chère petite âme !... L'enfant s'est mise au travail avec une ardeur incroyable ; elle a très bien saisi la convention établie entre l'alphabet manuel et l'alphabet pointé des aveugles, et bien-

tôt elle a pu lire et écrire des mots et de petites phrases. »

J'ai sous les yeux un spécimen d'écriture *pointée* de la main de cette pauvre fille sourde-muette et aveugle. C'est une lettre adressée à une Sœur qui avait participé à son éducation. Je la reproduis dans sa naïveté enfantine :

MA BONNE MÈRE,

Je suis fâchée vous part vite, embrasser bien, parce que je vous aime beaucoup. Je vous remercie oranges. Les sourdes-muettes contentes manger oranges. La bonne Mère supérieure est très malade, elle tousse beaucoup. Monsieur médecin défend la bonne Mère se promener, je suis très fâchée... Je bien savante, prie pour vous bien portante. Sœur Blanche est mère pour Marthe, je prie pour Sœur Blanche Je désire vous embrasser.

MARTHE OBRECHT.

La Sœur Blanche est cette même sourde-muette, devenue religieuse, qui a servi de *monitrice* pour l'éducation de Marthe. C'est elle qui l'a continuellement suivie pas à pas, qui lui a révélé le langage des signes, qui lui a appris à lire et à écrire avec une patience infatigable et un dévouement tout maternel. Cela explique cette phrase de la lettre : « Sœur Blanche est mère pour Marthe. » Phrase bien simple assurément, élan spontané du cœur, et pourtant bien digne d'attention. Car, à elle seule, elle suffirait à manifester, dans cette âme à peine éveillée, la

faculté active, indépendante de la matière, de discerner l'essence des choses, de séparer par l'abstraction les qualités communes à toutes les mères, d'en former une idée générale, et de l'appliquer à la Sœur qui lui prodigue ses soins : « Sœur Blanche est mère pour Marthe. »

L'orthographe irréprochable de cette lettre n'est pas moins surprenante. Plus on réfléchit sur la nature absolument arbitraire des signes alphabétiques, sur leur rôle souvent capricieux dans la composition des mots, sur la valeur objective et bien mystérieuse qu'ils peuvent avoir pour un être humain qui n'a jamais rien vu ni rien entendu, moins on s'explique par quel art merveilleux, par quelle longue patience équivalant au génie, on a pu communiquer, obtenir une si parfaite connaissance de l'orthographe française... La réponse qui a été faite à mes questions, à cet égard, est aussi brève que compréhensive ; elle offrirait à l'analyse psychologique un thème fécond. « La dactylologie nous a servi pour lui apprendre l'orthographe des mots, et le langage mimique pour la construction des phrases... »

« Depuis deux ans, Marthe a appris à écrire comme nous ; je vous envoie un second spécimen de son travail. »

Dans ces pages, écrites comme nous écrivons, la jeune fille sourde-muette et aveugle me dit :

Quand je suis venue ici pour m'instruire, j'étais seule, je ne pensais rien, je ne comprenais rien, pour dire : il faut toucher tout pour bien comprendre, faire

des signes et apprendre l'alphabet pendant deux ans. Après pendant un an j'ai appris pointer comme les aveugles, maintenant je suis bien heureuse de bien comprendre tout.

Depuis deux ans j'ai voulu apprendre écrire comme les voyantes, j'écris bien un peu.

Quand je suis venue ici, ma maman est partie ; j'ai été très colère et crié fortement. Les chères Sœurs m'ont caressé beaucoup, j'ai été moins colère, je les aime bien, elles sont toujours bonnes pour moi.

« J'étais seule, je ne pensais rien, je ne comprenais rien... Maintenant je suis bien heureuse de bien comprendre tout. » Elle comprend tout en effet, même les vérités les plus hautes. « Elle répond d'une manière étonnante à toutes les questions qui lui sont adressées sur Dieu et sur l'âme. La religieuse sourde-muette, Sœur Blanche, sa seconde mère, lui traduit toutes les instructions religieuses qui se font à la chapelle ; l'enfant saisit tout, rend compte de tout ce qui a été dit... Il faudrait la voir pour se rendre un compte exact du développement de son intelligence et de son angélique piété (1). Oui, M***, c'est là un enchaînement de prodiges... »

(1) « Marthe a fait sa première communion au mois de mai 1879. Cette action, à laquelle elle s'était préparée avec un soin extraordinaire, fit sur elle la plus vive impression. Interrogée ce jour-là par des ecclésiastiques sur ce qu'elle éprouvait, elle répondit en signes d'une expression indescriptible : « Mon cœur est *plein*, *plein* de bonheur ; je ne sais pas comment le dire. » Bientôt sa piété devint si ardente qu'il lui fut permis de communier au moins deux fois la semaine, ce qu'elle a continué de faire avec une ferveur toujours égale »

N'avions-nous pas raison de le dire, l'histoire de la philosophie, considérée comme étude et observation de l'esprit humain, n'offre rien de comparable à la série des phénomènes que nous venons d'exposer. Il n'est pas possible de désirer, il n'est guère possible de concevoir une plus claire manifestation de l'âme, de la substance spirituelle, indépendante de la matière dans ses opérations les plus hautes, dans ses conceptions purement intellectuelles.

Aux savants positivistes ou matérialistes, si nombreux et si bruyants à cette heure, qui nient toute différence essentielle entre l'homme et la bête, qui considèrent la pensée comme une simple vibration d'atomes, et l'"âme comme une fonction du cerveau, nous dirons : Allez à Larnay... Demandez, non pas à un philosophe, mais à une pauvre enfant sourde-muette et aveugle, de vous prouver l'existence du mouvement ; elle se lèvera et elle marchera.

F. Duilhé de Saint-Projet.

La seconde partie du chapitre de Duilhé de Saint-Projet, intitulée : *Distinction de l'Ame et du Corps ; méditation psychologique*, commence ainsi :

« Nous venons de constater expérimentalement, nous venons de voir clairement, directement, à travers une masse de chair devenue plus transparente que le cristal, une âme humaine, avec ses propriétés actives et créatrices, mais une âme étrangère. Il dépend de chacun de voir tout aussi clairement, et plus directement encore, son âme à lui, d'en cons-

tater expérimentalement la réalité substantielle, spirituelle, indépendante de la matière dans ses opérations caractéristiques... »

APPENDICE

Nous ne résistons pas au désir de révéler quelle impression produisit *dans le monde officiel*, la connaissance des merveilles d'éducation opérées à Larnay. Nous en connaissons plus d'une preuve, et des plus récentes ; mais aucun témoignage ne nous paraît plus expressif ni plus autorisé que cette lettre écrite à la Supérieure de Larnay par un des bienfaiteurs les plus éclairés des sourds-muets au 19e siècle, M. Théophile Denis, chef de bureau honoraire au Ministère de l'Intérieur, chevalier de la Légion d'honneur. Nommé en 1890 conservateur de la Galerie historique et artistique à l'Institution Nationale des Sourds-Muets de Paris, c'est lui qui fonda, pour ainsi dire, et organisa « le Musée des Sourds-Muets ». Il s'était adressé à Larnay pour avoir la photographie des deux sourdes-muettes-aveugles alors en cours d'éducation : on lui envoya les trois photographies que nous avons données dans la précédente édition et qui sont marquées « 1896 ». M. Th. Denis répondit par la lettre suivante :

« Paris, le 7 mars 1896.

MADAME LA SUPÉRIEURE,

Je ne sais pas vraiment en quels termes vous remercier pour la façon si large et si généreuse dont vous avez daigné répondre à mes indiscrets désirs. Les trois groupes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sont tout simplement merveilleux à tous les points de vue. Exécutés avec un goût et un art parfaits, ils forment dans leur intelligente com-

position et dans la graduation logiquement présentée la plus claire synthèse des procédés d'enseignement employés pour les sourds-muets-aveugles. Ils sont à la fois attrayants et instructifs. Ce sont trois pages d'une émouvante éloquence, et qui impressionneront vivement toutes les personnes sous les yeux desquelles nous les placerons.

J'ai déjà pu juger de cet effet en les montrant au Directeur et au Censeur de l'Institution nationale. Le Directeur en a été si touché qu'il m'a prié de leur donner dans notre Musée une place qui les mît le plus possible en évidence. Ces groupes réunis dans un cadre ne seront donc pas confondus avec tout ce qui est suspendu aux murs de la galerie ; ils seront posés sur un chevalet exécuté tout exprès dans notre atelier de sculpture sur bois.

Notre enthousiasme, Madame la Supérieure, devant ces trois témoignages d'un sublime dévouement, vous paraîtra sans doute un peu exagéré, à vous et à vos saintes filles. C'est que votre modestie et l'habitude de l'abnégation vous empêchent de mesurer toute l'importance des prodiges que vous accomplissez. Cet obstacle n'existe pas pour nous, profanes, qui apercevons toute la beauté du miracle et qui en restons stupéfaits, précisément parce que nous nous sentons dépourvus de toutes les vertus indispensables pour l'opérer. L'être le plus mondain, pour peu qu'il ait de cœur et de bon sens, se montrera toujours frappé d'étonnement et d'admiration en présence de ce groupe (sans doute unique au monde) de Marthe et de Marie, dont les mains entrelacées parlent un mystérieux langage et démontrent si bien

l'erreur de ce philosophe qui vouait à l'idiotisme forcé les malheureuses victimes de la triple infirmité. Que d'explications je vais avoir à donner à mes visiteurs des mardis !

C'est vous dire, Madame la Supérieure, que le souvenir de Larnay ne saurait jamais s'effacer de ma mémoire pas plus que de mon cœur, et que je le conserverai avec toute la reconnaissance due à votre extrême bonté...

Je joins à cette lettre, à titre de curiosité, un des groupes américains dont je vous ai parlé, « a charming group », comme dit le journal. Oui, le groupe est charmant, mais vous avouerez, Madame la Supérieure, malgré toute la modestie qui caractérise les Filles de la Sagesse, que le groupe Marthe-Marie et... offre un intérêt plus puissant que le groupe Keller-Sullivan-Bell. Seulement, en Amérique, ces choses-là se crient très haut, tandis qu'à Larnay on en parle très bas, trop bas.

Veuillez agréer, Madame la Supérieure, avec l'expression de mon plus profond respect, celle de ma plus vive gratitude, et présenter mes respectueux hommages et mes plus sympathiques souvenirs à la chère Sœur Sainte-Marguerite et à celles de vos chères Filles qui me font l'honneur de ne pas m'oublier.

THÉOPHILE DENIS. »

[Chef de bureau honoraire au Ministère de l'Intérieur
Conservateur de la Galerie historique et artistique à l'Institution nationale des Sourds-Muets de Paris,
Chevalier de la Légion d'honneur.]

Cet homme de bien, qui était en même temps, on le voit, un homme rempli de loyauté, est mort en 1908, à l'âge de 79 ans.

CHAPITRE X

UNE COURONNE CIVIQUE A LARNAY.

Lauréate du prix Montyon à l'Académie française en 1899, la Sœur Marguerite s'est vu décerner, ainsi qu'à ses compagnes de Larnay, en 1903, l'une des trois *couronnes civiques* de la Société d'Encouragement au bien, présidée par M. Stéphen Liégeard (les deux autres l'ont été à Octave Gréard, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris, et à l'Association philotechnique de Paris). Ce sont les plus hautes récompenses dont dispose cette honorable compagnie, qui n'ayant aucune espèce d'attache religieuse, recherche infatigablement, où qu'elles se trouvent, toutes les grandes manifestations de la vertu. Si l'auteur d'*Ames en prison* pouvait croire que sa brochure primitive eût contribué, dans la plus petite mesure, à faire rendre justice à ces grandes éducatrices et à ces grandes Françaises, sa joie serait bien grande.

La distribution solennelle des récompenses eut lieu le dimanche 21 juin 1903, au Cirque d'Hiver, à Paris, plus solennelle qu'elle n'avait été depuis quarante-deux ans qu'existe la Société. Pour la première fois elle était honorée de la présence du chef

de l'Etat : le Président de la République, M. Loubet, la présidait ; plus de 6.000 personnes y assistaient. Quand le nom des Sœurs de la Sagesse de Larnay a été proclamé, « un cri a traversé la salle, répété par des centaines de poitrines : « Vivent les Sœurs ! » Et ce cri a été réitéré quand le Président de la République, dans sa réponse à M. Stéphen Liégeard, a fait aux lauréates de Larnay une allusion discrète et rapide (1). »

« A côté de ce jeune sauveteur de sept ans, qui, à peine arrivé à l'âge de raison, mérite une récompense, dit M. Loubet, — et de son père, qui est un des héros du devoir, à côté du nom de ce jeune Vincent, nous verrons celui de Pasteur, le plus grand peut-être des bienfaiteurs de l'humanité. *Nous verrons le nom de cette religieuse qui a soigné tant de malheureux, Sœur Sainte-Marguerite.* » (Salve d'applaudissements. — Ovation.) COMPTE RENDU DE LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES RÉCOMPENSES, 21 juin 1903, p. XIX (2).

Nous transcrivons du reste la Notice, en la copiant dans la même brochure officielle :

« L'Institution des sourdes-muettes des Sœurs de la Sagesse, l'une des plus dignes d'admiration qui soient en aucun pays, a été fondée à Poitiers en 1833. Transférée à Larnay en 1847, elle s'est adjoint, dix ans plus tard, l'œuvre des aveugles.

« Dans ce bel établissement poitevin, trente-deux

(1) *La Vérité française* du 28 juin 1903.
(2) Au siège social de la société, rue Caumartin, 66, Paris.

Filles de la Sagesse se consacrent, avec un zèle et des soins au-dessus de tout éloge, à améliorer le sort des pauvres infirmes qui leur sont confiées. La maison, qui a instruit de huit à neuf cents sourdes-muettes et cent cinquante aveugles, compte actuellement dans ses murs deux cent quarante sourdes-muettes et aveugles. Voilà le bilan de l'Œuvre poursuivie, depuis près de soixante-dix ans, par les admirables sœurs de Larnay.

« Mais il y a plus ! Ces infatigables du dévouement poussé jusqu'au sacrifice sont parvenues à instruire trois jeunes filles à la fois sourdes-muettes et aveugles, parmi lesquelles Marie Heurtin, dont la célébrité a, depuis quelque temps déjà, franchi les frontières de la France...

« Quelle reconnaissance et quelle admiration ne devons-nous pas éprouver pour ces libératrices d'âmes ! »

« C'est ce double sentiment qui a inspiré le bureau du comité poitevin de notre Société dans la requête qu'il adresse au Conseil supérieur, affirmant qu'aucune occasion meilleure ne peut être trouvée de rendre un public et grandiose hommage à tant de vertu, de patience et de dévouement. C'était déjà l'avis de l'Académie française qui, le 23 novembre 1899, par la voix éloquente de M. Brunetière, louait et récompensait l'institutrice de l'infirme Marie Heurtin, Sœur Sainte-Marguerite ; c'est aussi l'écho de l'opinion, à l'étranger, qu'il s'agisse de l'Allemagne, de la Hollande ou de l'Angleterre.

« En présence d'un mouvement de faveur si unanime et si justifié, la Société nationale d'Encoura-

gement au Bien ne pouvait hésiter, et elle n'a point hésité, en effet, à décerner une de ses trois *Couronnes civiques* aux saintes et merveilleuses institutrices de l'Asile de Larnay (1). »

Le dimanche suivant, 28 juin 1903, eut lieu à Poitiers dans la salle des fêtes de l'Hôtel de France, devant un nombreux public représentant toutes les classes sociales, la proclamation de la couronne accordée aux Sœurs de Larnay, au cours de la réunion annuelle tenue par le Comité poitevin de la Société d'Encouragement au bien, comité fondé par le regretté M. P. Druet, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats. (Voir le compte rendu dans le *Journal de l'Ouest*, 1er juillet 1903.)

Malheureusement, par un excès de modestie qui leur valut d'amers reproches de leurs amis, les Religieuses de Larnay se refusèrent à paraître à l'hôtel de France de Poitiers comme au Cirque d'Hiver de Paris. Mais l'artistique couronne de vermeil leur fut apportée à Larnay par les membres du Comité poitevin, et, simplement encadré, le diplôme de la Société d'Encouragement au bien, portant la devise de la Société : *Dieu, Patrie, Famille*. blanchit à présent le mur du parloir aux pieds du portrait enfumé du fondateur de la maison, M. l'abbé de Larnay.

Le bien reste malgré tout tellement ignoré qu'un député sincère a pu déclarer, le 26 mai 1904, à la tribune du Palais-Bourbon : « Depuis un siècle il n'a rien été fait pour l'enseignement des enfants sourds-muets et aveugles... » et « on garde beaucoup plus les enfants dans les établissements actuels privés qu'on ne les y instruit (2). » C'est sur de tels mensonges que l'on fonde artificiellement la nécessité de créer de nouvelles écoles d'Etat, qui grèvent lourdement le Budget.

Marie Heurtin, Marthe Obrecht, Anne-Marie Poyet, Marthe Heurtin, si remarquablement instruites à Larnay, et les milliers de sourds-muets sortant des 65 maisons similaires, qui, dans la proportion de 95 0/0, gagnent honorablement leur vie, — réta-blissent éloquemment la vérité.

(1) P. 18-20.
(2) *Journal officiel* du 27 mai 1904, *Débats parlementaires*, p 1141.

CHAPITRE XI

UNE VUE DE LARNAY PENDANT LA GUERRE.

Loin de s'isoler dans sa paix séculaire, le paisible couvent fut touché lui aussi par la fièvre de la Guerre sainte : les habitudes traditionnelles que je retrouvais là fidèlement depuis quinze ans se trouvèrent bouleversées, le personnel et la place grandement réduits : car l'autorité militaire de Poitiers a demandé d'abord à Larnay des religieuses pour ses nouveaux hôpitaux, et bien des institutrices d'aveugles et de sourdes-muettes sont parties pour la ville se faire infirmières de blessés. Puis à celles qui étaient restées, elle a demandé d'installer dans le bon air du plateau champêtre une maison de convalescence pour les malheureux soldats que la Guerre a rendus sourds et quelquefois muets, et l'un des pavillons de cette vaste cité de misère et de sérénité leur a été tendrement aménagé.

A côté de leurs dortoirs à la propreté conventuelle, voici la salle de pansements, où le médecin spécialiste attaché à l'établissement vient traiter ces héroïques serviteurs du pays et lutte pour écarter d'eux la terrible infirmité.

Deux fois par jour les Sœurs de la Sagesse vien-

nent faire les pansements nécessaires, et, habituées qu'elles sont à ce peuple des sourds, elles leur parlent avec leur divine patience en articulant à merveille pour refaire l'éducation de l'oreille chez ceux qui n'ont qu'une dureté d'ouïe et pour apprendre la lecture sur les lèvres à ceux qui pourraient ne plus entendre jamais Gaiement elles les entraînent avant tout à continuer à parler afin qu'ils ne perdent point le langage et que la terrible surdité n'en fasse pas comme il arrive, des muets.

... Mais d'où vient aujourd'hui dans le grand « ouvroir » de la maison, ce joyeux bourdonnement chez le petit peuple des ouvrières, toujours très appliquées, mais qui paraissent transportées maintenant d'une particulière allégresse ? La Sœur qui le dirige nous en explique aussitôt la raison : c'est qu'elles travaillent pour les soldats, « et cela, dit la Sœur, leur donne beaucoup de zèle et un grand stimulant ».

L'aspect de la grande salle est en effet tout changé : au lieu des soies brillamment colorées assorties avec goût sur les cadres des métiers où se penchaient les artistes, partout des teintes indécises de laines beiges, grises, bleues ou du rouge foncé, et les grandes aiguilles à tricoter d'acier ou de bois trottent de toutes parts avec les langues, ou les doigts qui font des signes Pourtant quelques larges îlots de couleur dans cet océan terne : ce sont, aux mains des plus habiles sourdes-muettes, les culottes rouges ou les capotes bleues, qui sont commandées par l'armée. Tout le reste, tout autour, tricote, tricote, tricote, et rapidement s'empilent cache-nez, passe-montagnes, chaussettes et chandails. Voici le

côté des aveugles qui apportent dans cette émulation générale une ardeur toute frémissante : elles m'expliquent que, sitôt rassemblés un cache-nez, un chandail et deux paires de chaussettes, vite le paquet est ficelé, et directement expédié sur le front, aux adresses venues de Paris... Et toutes ces pauvres jeunes filles qui seront, suivant toute probabilité, exclues à jamais de tout rêve du cœur, mettent purement dans cet infatigable travail pour anonymes toute leur provision de tendresse latente, et voilà, sans qu'elles s'en doutent elles-mêmes, l'une des causes de leur joyeux entrain.

O petits « poilus » inconnus, qui, sur la ligne de feu, recevez les paquets de lainage de Larnay, ne pourrait-on pas vous apprendre qui a fait pour vous ces bons tricots qui vous raniment ? Il me semble bien que vous en sentiriez votre corps et votre âme encore mieux réchauffés...

Mais écoutez ce que j'ai encore vu chez vos lointaines sœurs infirmes.

Dans un coin de la salle, deux des sourdes-aveugles travaillent elles-mêmes pour vous. Marthe Obrecht finit une dixième paire de fortes chaussettes et Marie Heurtin vient de terminer un huitième cache-nez. Je leur prends les mains et fais le signe de les applaudir : toutes deux debout, le visage illuminé, me répondent vivement par signes : « Nous sommes heureuses de travailler pour nos soldats. »

Au milieu de la mer des lainages étincellent çà et là, or et argent, les broderies d'uniformes, écussons, caducées, miniatures de canons et de bicyclettes, insignes d'aviateurs, etc., etc., sur lesquels sont pen-

chées les vraies artistes, celles qui travaillaient naguère pour les ornements de tant de sacristies, d'églises et de monastères, et qui doivent maintenant en quelques heures terminer leur brillant bijou pour de beaux officiers qui repartent, permission expirée, le soir même pour les tranchées, la mer ou les airs (1).

En redescendant de ce véritable atelier militaire, je traversai. avant de partir, les classes du rez-de-chaussée en pleine activité avec les plus petites sourdes-muettes, et je les vis, ce qui vaut tout de même mieux que les invocations du Kaiser-Tartuffe bombardeur de cathédrales, — s'appliquer à écrire sur leurs cahiers et à faire sortir de leurs gosiers rebelles cette phrase partout inscrite en « modèle » sur les tableaux noirs :

O Jésus, ô Marie, nous vous en supplions, sauvez la France !

(1) Les travaux les plus pressés pour lesquels on ne laisse parfois qu'*une heure*, s'exécutent à Poitiers même, à la succursale de Larnay (rue de la Cathédrale, 28). (1918).

CHAPITRE XII

LE RAYONNEMENT DE LARNAY DANS LES DEUX MONDES

I

L'Ecole Française des sourdes-aveugles s'est enrichie, dans ces dernières années, de quatre nouvelles recrues : l'une envoyée à Larnay par l'Institution nationale de Paris, les trois autres placées par les conseils généraux de la Marne, du Nord et de la Somme.

En 1911, une jeune aveugle de l'Institution nationale de Paris, **Eulalie Cloarec**, fille de parents qui sont cousins, devint à 13 ans, presque totalement sourde, et les maîtres officiels, ne sachant comment poursuivre son éducation, l'adressèrent à Larnay : là on veille avant tout à ce qu'elle conserve l'usage de la parole, ce qui est si rare chez les sourds ; on lui a appris les signes des mains, et, laissant le piano qu'elle avait commencé à Paris avant sa surdité, elle a été mise au travail de l'atelier manuel, où elle fait du filet et du tricot. C'est une jeune fille d'une grande délicatesse de sentiments.

En février 1917 le Conseil général du départe-

ment de la Marne a placé à Larnay l'une de ses boursières de l'Argonne, auparavant élève de l'Institution des jeunes aveugles de Nancy : l'enfant souffrait d'ailleurs d'être là avec les aveugles qui la délaissaient naturellement comme sourde. Étant venue à Saint-Etienne avec ses parents émigrés qui fuyaient les bombardements de Nancy, elle fit la connaissance d'Anne-Marie Poyet et par là celle de Larnay. **Yvonne Perlin** est une grande jeune fille, mince et élancée de 22 ans, vive et gaie, avec qui l'on communique facilement en lui traçant les signes de l'écriture sur la paume de sa main : elle vous répond aussitôt avec la diction la plus pure et la plus naturelle, et des nombreux sourds-aveugles que j'ai fréquentés, je n'en connais pas avec qui les échanges soient plus faciles. Elle a appris les signes de la dactylologie, et elle communique avec ses compagnes de même infortune, qu'elle voudrait toutes trouver aussi vives qu'elle.

Au mois d'avril 1917, sur la demande du Conseil général du Nord, arrivait à Larnay un pauvre oiseau effarouché, **Émilienne Vanderhaeghe**, de Dunkerque : devenue aveugle à 8 ans, après une chute dans une cave, la malheureuse enfant devint sourde à 11 ans et fut mise à l'Institution des sourdes-muettes et des jeunes aveugles de Lille, tenue aussi par les Sœurs de la Sagesse ; elle conserve un très doux souvenir de cette maison qui s'est trouvée, hélas ! en pays occupé, et maintenant avec son visage gêné, doux et un peu triste, cette jeune fille s'est appliquée consciencieusement à apprendre les signes, par où passèrent toute l'instruc-

tion des maîtresses et toute l'amitié des compagnes.

Enfin, au mois d'août 1917, **Jeanne Delgove**, âgée de 19 ans, était placée à Larnay par le Conseil général de la Somme. Devenue aveugle et sourde à l'âge de 13 ans, elle vivait depuis la guerre dans un hospice de Paris, quand l'inspecteur des enfants assistés d'Amiens eut l'heureuse inspiration de la faire placer à Larnay. Chose curieuse, elle parle, mais elle ne sait rien des signes. Elle aime le travail, sait faire des brosses, tresse des chapeaux de paille, et tricote avec plaisir.

Les émigrées parmi les sourdes-aveugles se sont donc tout naturellement groupées à Larnay, qui encore ainsi a payé largement son tribut patriotique à la Guerre.

Et voilà comment la petite classe de la Sœur Marguerite par où ont passé Marthe Obrecht et Anne-Marie Poyet, a repris toute son animation de ruche d'abeilles, la profonde Marie et la joyeuse Marthe s'empressant gentiment autour des nouvelles venues et caressant rythmiquement avec ardeur leurs doigts encore inhabiles afin de leur transmettre les trésors de notions et d'idées qu'elles ont reçues, le tout sous la magistrale direction de la Sœur Saint-Louis.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une sourde-aveugle, je m'en voudrais de ne pas mentionner la jeune Marie-Thérèse X , atteinte d'une lésion au cerveau, et que sa famille, malgré toutes ses ressources de tendresse et de fortune, fut dans l'impossibilité de garder auprès d'elle. Après l'avoir mise dans plu-

sieurs pensions on la confia à une célèbre institution officielle de Paris qui essaya tour à tour de la correction et de la douceur, et la rendit finalement à la famille en désespoir de cause. Alors le père, dans l'été de 1913, prit le chemin de Larnay ; c'était sa dernière ressource, et il *supplia* la Supérieure d'accepter son enfant. Celle-là, après une observation de 24 heures, accepta : la joie et la reconnaissance furent à leur comble. M^me^ la Supérieure se chargea personnellement de cette impossible éducation. Cette enfant de 8 ans, que j'ai vue se rouler sur le parquet, comme un ver coupé, pour une simple visite du médecin, et répondre niaisement par des phrases clichées à toutes les interrogations qu'on lui adressait, arriva jour après jour à se calmer, à demander ce qui lui était nécessaire, à se plier au règlement général de la maison, et même à répondre aux questions simples, à acquérir des notions de catéchisme et d'histoire et à écrire un peu.

Ce fut là l'un des plus beaux résultats d'éducation que j'aie vus réalisés à Larnay, l'un des plus étonnants qui aient certes jamais été acquis n'importe où dans le monde.

La fillette décéda au bout de quatre ans, en 1917, dans une des crises nerveuses qui la prenaient périodiquement.

Conseils généraux embarrassés, maîtres officiels impuissants, parents désespérés, tous mettent leur recours dans la précieuse maison de Larnay, qui régulièrement ouvre, puis referme les deux battants de sa grande grille en silence, et se met au merveil-

leux travail éducatif si varié, patiemment, gaiement, pieusement, sous les bras de la croix de son fin clocher : *par la Croix à la Lumière, Per Crucem ad Lucem !*

II

Les plus terribles misères de France viennent frapper à la porte de Larnay, et d'un autre côté les méthodes de Larnay rayonnent si bien sur le monde qu'elles viennent d'aboutir à deux créations remarquables en Amérique.

Au Canada, comme l'on sait, les Jeanne Mance, les Marguerite Bourgeoys, les Mgr de Montmorency-Laval furent, dès le 17e siècle, les inspirateurs français des œuvres de charité ou d'enseignement. Ils y trouvèrent de nombreux disciples et successeurs, et cette terre merveilleusement féconde en générosité comme en blé, voit s'épanouir une forêt d'œuvres philanthropiques destinées à soulager toutes les misères humaines. Dans ce domaine, nos cousins transatlantiques ont conservé l'habitude de tourner leurs yeux vers la France. Ainsi les Sœurs de la Providence de Montréal, lorsqu'elles fondèrent leur belle institution de sourdes-muettes de la rue Saint-Denis, eurent l'intelligence de correspondre longuement avec les Sœurs de la Sagesse de l'Institution de Larnay, et par l'intermédiaire de la géniale Sœur Marguerite elles reçurent toutes les précisions sur les méthodes employées avec tant de succès dans la maison française.

Mais, en dépit des remarquables résultats obtenus avec leurs sourdes-muettes, les éducatrices de Montréal souffraient visiblement d'une inquiétude : il existait une *sourde-muette-aveugle* dans un coin de la province de Québec, et elles aspiraient au difficile bonheur de l'éduquer. Fidèles aux traditions canadiennes, au lieu de se contenter de franchir les 300 milles qui séparent Montréal de Boston où se trouve une école célèbre de sourdes-aveugles, les religieuses de la Providence préférèrent franchir les 3.000 milles qui les séparent de la France, cette fois, non plus par lettres, mais par un voyage effectif, et s'adresser une seconde fois à notre unique Ecole française pour sourdes-aveugles, à celle de Larnay.

Au printemps de l'année 1909 nous vîmes débarquer à Poitiers deux sœurs canadiennes de la Providence de Montréal, Sœur Servule et Sœur Ignace, qui venaient se mettre pour un an à l'école de notre Sœur Marguerite.

Ce que fut cette tendre et animée collaboration de tous les jours entre ces deux intelligences neuves d'un pays jeune d'une part, et de l'autre l'esprit mûr et le caractère enjoué de la Sœur d'expérience consommée du « Vieux Pays », nous en avons été souvent le témoin : l'on peut affirmer que jamais Ecole normale ne fonctionna avec autant d'activité alerte, de grâce et d'efficacité, et à la physionomie épanouie de la Sœur Marguerite, devenue ainsi l'initiatrice d'un coin du Nouveau Monde, l'on devinait chez elle l'une des plus hautes et des plus pleines jouissances de sa carrière d'éducatrice, qui allait être si brutalement arrêtée par la mort. Tous

ceux qui visitèrent Larnay, en cette année 1909, voyant ces cornettes de différents ordres se pencher les unes vers les autres avec une telle animation, eurent l'impression nette que tous ces joyeux chuchotements préparaient quelque chose de grand pour l'humanité et pour la France.

Les deux Sœurs canadiennes coupèrent intelligemment leur séjour à Larnay par un voyage d'études très complet, fait en Europe dans les principaux centres d'éducation du même genre, notamment en Allemagne, en Italie et en Belgique, d'où elles voulurent bien me rapporter de nouveaux documents inédits Elles revinrent passer quelques mois d'automne à Larnay pour se fortifier définitivement dans la méthode... Enfin, les deux mouettes du Canada reprirent leur vol vers Montréal. Là, les jeunes maîtresses passèrent 1910 à s'occuper des sourdes-muettes voyantes. Elles étaient prêtes, à la suite de ces années de savante préparation, à recevoir leur plus difficile élève ; mais un obstacle se dressait: la persistante impossibilité d'obtenir l'autorisation des parents de l'enfant.

En février 1895, était née de parents consanguins, à Saint-Gédéon, petit village perdu au fond du comté, à cinquante kilomètres de tout chemin de fer, la petite *Ludivine Lachance* (un nom très canadien, qui allait bientôt prendre là un air de cruelle ironie).

La fillette paraissait bien constituée, mais la première maladie d'enfant qui l'atteignit, la laissa sourde, muette et aveugle : elle avait 2 ans.

A mesure que l'enfant grandit, les parents, malgré leur bon vouloir, se trouvent dans l'impossibilité

de la surveiller sans trêve. Comme on faisait au Moyen Age, comme on fait encore souvent à la campagne avec les pauvres êtres inconscients, ils l'enferment dans une chambre noire de quelques pieds carrés, aménagée au fond de la cuisine. Seules les planches mal jointes de la cloison extérieure permettent à l'atmosphère de se renouveler : été comme hiver, la recluse colle sa bouche aux interstices et elle aspire à larges traits le moindre souffle de vent. Elle brise la chaise de sa cellule, elle brise la table. Seul le petit lit trouve grâce. Elle n'endure aucune chaussure, et demeure pieds nus. Ses journées se passent à tourner rapidement autour de la chambre: parfois elle se lance avec force contre la cloison, en poussant un cri inintelligible.

Le manque absolu d'éducation l'a faite sale. Ses vêtements sont malpropres, elle déchire ceux qui lui déplaisent. Elle mange avec ses doigts, sans se servir jamais du couteau et de la fourchette qu'on lui présente.

En somme, ce pauvre être à peine dégrossi, au teint blême, aux mains froides et moites, incapable de comprendre et de se faire comprendre, enfermé le plus souvent dans sa cage, était arrivé à l'âge de 15 ans, et ne différait guère d'un animal, sauf le sens moral très sûr que l'on percevait, paraît-il, en elle, et la physionomie transparente laissant voir les sentiments violents, désirs, peurs, joies ou douleurs. au fond de l'âme prisonnière.

Pendant des années les parents avaient refusé catégoriquement de laisser emmener leur enfant à l'institution de Montréal. Enfin, l'aumônier de la

maison, M. l'abbé Deschamps se promit qu'à tout prix Ludivine Lachance y serait conduite, pour y être traitée suivant les procédés de la bonté scientifique.

C'était au mois de juin 1911. Il fit le voyage difficile de Saint-Gédéon pour tenter de persuader lui-même les parents. « Il dut, rapporte un Canadien, menacer de faire intervenir certaines autorités ! » L'on sait toute l'influence de ces mots en certains endroits. L'effet ne fut pas magique, mais il adoucit le ton des répliques. Finalement il fut décidé que la fillette serait conduite à Montréal. Aussitôt les deux Sœurs furent dépêchées à Saint-Gédéon.

Après un voyage de retour des plus mouvementés qui dura deux jours et une nuit, elles réussirent à amener l'enfant désespérée à l'Institution, le 28 juin 1911 (1).

« Chaque nouveauté, raconte un témoin, était le sujet d'une crise de larmes et de colères furieuses. Il a fallu peu à peu lui inculquer les idées générales en développant chez elle le système de la relation du signe à l'objet (2) »

C'est là qu'on reconnaît exactement la filiation de Larnay et la méthode de la Sœur Marguerite, qui triomphe une nouvelle fois. Comme celle-ci s'était servie du fameux petit couteau, l'on se servit avec Ludivine du *lait*, son breuvage de prédilection, et l'on ne consentit à lui donner son verre de lait que le 3e jour, quand, après des colères, elle eut

(1) Voir *la Bonne Parole*, organe de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, janvier 1914, p. 6 à 10.
(2) La *Bonne Parole*, p. 10.

bien voulu reproduire elle-même le signe de la lettre L.

Deux mois seulement après son arrivée, l'enfant reçut la visite de son père, qui « reconnut à peine sa fille tant ses manières étaient déjà changées, tant sa physionomie s'était améliorée. Il ne regretta qu'une chose, c'est de ne l'avoir pas envoyée là plus tôt, et il promit bien de raconter aux gens de sa paroisse ce qu'il avait vu, et de rectifier leurs idées sur les couvents et sur les Sœurs (1). »

La 2e année, malgré une interruption de trois mois que l'enfant dut donner au repos de sa santé délicate, a été occupée par l'apprentissage de 60 mots qu'elle peut reproduire par signes, comprenant parfaitement leur sens. Afin d'exercer son observation, on lui apprit les exercices élémentaires de Froebel, qui consistent à séparer des cubes d'avec des cylindres ou des boules.

L'on sait combien il est utile, chez les sourds-aveugles, de faire reposer les mains, l'unique et perpétuel enregistreur de leurs sensations, au moyen de travaux proprement manuels : c'est pour cela que l'on apprit à Ludivine à enfiler des perles, une de ses distractions favorites, puis à tresser le jonc, « et c'est vraiment admirable de voir les jolis paniers qui sont sortis de ses doigts devenus fort agiles ». On lui apprit également à parfiler, à carder, à modeler avec de la plasticine.

Pendant la 3e année, la dernière sur laquelle nous ayons des renseignements (1913-1914), profi-

(1) La *Bonne Parole*, p. 10.

tant de toutes les occasions qui se présentaient, l'on a appris à l'enfant 130 mots, et elle peut maintenant demander par signes tout ce dont elle a besoin : mets, vêtements, objets de travail. Elle sait donc en partie une première langue, *la mimique*, et elle a commencé *l'écriture Braille* et *la dactylologie*.

Nous nous apercevons que nous sommes là en pays anglais, par les soins assidus donnés au corps. L'enfant a combattu sa débilité générale en faisant de la marche en plein air trois fois par jour et en se livrant à la gymnastique avec les massues et avec un appareil « exerciser ».

Elle a appris de courtes prières par signes, et, en mars 1913, l'on a jugé qu'elle pouvait être admise au sacrement de Confirmation, qu'elle est venue recevoir, avec beaucoup de respect, des mains de l'évêque.

Voici comment cette éducation est résumée, dans une revue pédagogique de Québec, par Mgr C.-J. Magnan, qui a été inspecter l'enfant en décembre 1914 :

« De cette malheureuse infirme, masse inerte, plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, la Sœur qui lui fut donnée pour maîtresse, plutôt pour mère, pour guide de tous les instants du jour et de la nuit, sut, en moins de trois ans, faire une jeune fille d'une exquise propreté, s'habillant elle-même, seule, veillant à sa toilette, marchant et se conduisant sans le secours de personne à travers la maison. Plus que cela, l'éducation intellectuelle, morale et religieuse de Ludivine est ébauchée, comme l'indique le pro-

gramme ci-dessus. Cette âme « en prison » peut déjà franchir les épaisses murailles qui lui défendaient naguère toute excursion dans le domaine intellectuel ou moral. Les lumières de la foi et les rayons de l'espérance commencent à ensoleiller cette intelligence, encore hier plongée dans l'obscurité (1). »

Ludivine Lachance ne sera pas la seule élève de l'école canadienne. Les Sœurs de Montréal espèrent déjà se dévouer à deux autres sourdes-muettes-aveugles : l'une qui habite dans la pittoresque région de la Gaspésie ; l'autre Virginie Blais, qui demeure en face, sur la rive gauche du Saint-Laurent, au cap perdu de la Pointe-aux-Esquimaux (2).

Le succès avéré de l'Ecole de Montréal peut à présent inspirer partout une pleine confiance en ce genre d'éducation, dans tous les coins de l'immense territoire du Canada.

Le monde officiel canadien affirme ce succès sans ambages.

Il suffit, pour le constater, de lire le Rapport annuel de M. de la Bruère, le surintendant de l'Instruction publique dans la Province de Québec.

Il faut que ce fait soit également connu en France, que l'on y sache que l'Ecole de sourdes-aveugles de Montréal est une sorte de filiale de celle de Larnay, et que sa première élève, Ludivine Lachance, si elle est bien la fille spirituelle des Sœurs de la Pro-

(1) *L'enseignement primaire*, Québec, février 1915, p. 334-336.

(2) Voir *les Saints Cœurs de Jésus et de Marie*, revue mensuelle (Paris, rue Broca, 148), nº de février 1912, p. 73-76.

vidence du Canada peut être dite authentiquemen la petite-fille de l'admirable Sœur Marguerite, qui lui a donné indirectement, parce qu'elle les a données aux futures maîtresses de l'élève, les forces de sa dernière année de vie, et par là elle est beaucoup la petite-fille de la France (1).

Il est un garçon qui en est aussi le petit-fils, c'est le jeune *Vincent Panipinto*, âgé de 13 ans, qui est élevé en ce moment dans la belle Institution des aveugles, estropiés et infirmes de Port-Jefferson (Etat de New-York), par une religieuse canadienne-française de la Sagesse, Sœur Augustin de la Miséricorde : devenu sourd-muet-aveugle à 18 mois, l'enfant avait été envoyé là comme « idiot » (classement dont doivent être victimes, hélas ! un si grand nombre de sourds-aveugles dans le monde entier !). Mais la Sœur Augustin, qui veillait sur lui, ayant surpris des marques d'intelligence, commença son éducation avec la seule aide d'un exemplaire des *Ames en Prison*, puis elle vint faire, à son tour, un stage de plusieurs mois en 1913-1914 dans notre institution de Larnay, où elle était déjà venue séjourner deux ans auparavant : elle s'y imprégna de la méthode française qui avait réussi avec tant d'éclat pour Marie Heurtin, elle l'exporta

(1) L'on trouvera beaucoup d'autres détails sur Ludivine Lachance chez elle et au cours de son instruction, dans la communication que nous avons faite à l'Académie des Sciences morales et politiques dans sa séance du 12 juin 1915 et que nous n'avons pu que résumer ici : le texte en a été publié dans le *Compte rendu de l'Académie*, novembre 1915, sous le titre de *l'Alliance franco-canadienne pour l'Education des sourdes-muettes-aveugles* (p. 410-427).

dans le Nouveau Monde et, grâce à elle, obtint de remarquables résultats avec le petit... ex-idiot.

L'enfant, qui semble particulièrement bien doué, a appris la mimique, la dactylologie et l'écriture Braille, puis les qualités des objets ; et de longues leçons d'articulation lui permettent à présent de *parler* véritablement. Il a des notions d'arithmétique et de géographie ; nous avons lu de lui de gentilles lettres, et, si nous en avions la place nous serions sûr d'intéresser en narrant par quels longs et habiles détours, où l'on retrouve clairement l'Ecole de la Sœur Marguerite, son institutrice sut lui donner fermement la notion de l'âme et celle de Dieu. Le 8 septembre 1916 il fut admis à faire sa première communion, qui le combla de joie, et, durant cette journée qui fit événement dans la ville américaine, il répétait avec enthousiasme : « Jésus est venu dans mon cœur aujourd'hui. Je suis très, très heureux, je communierai encore (1) ! »

Voilà donc deux nouvelles écoles de sourds-aveugles fondées dans l'Amérique du Nord : elles le sont après les deux écoles protestantes des Etats-Unis (Boston et New-York), après l'unique école de France, après celle de Suède (Venersborg), les deux d'Allemagne (Nowawes et Paderborn), celle d'Ecosse (Edimbourg) et celle de Belgique (Bruges). Ce sont les 9e et 10e qui sont créées dans le monde, et l'on voit tout ce qu'elles doivent à notre pays.

Puissent ces nouveaux et considérables services rendus par l'institution de Larnay à la cause géné-

(1 Documents manuscrits appartenant soit à l'institution de Larnay, soit à la maison-mère de Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée).

rale de l'humanité, écarter définitivement d'elle les menaces si imminentes qui, à l'insu de presque tous, étaient suspendues, avant la Guerre, sur son existence même (1) !

Tous les Français sont également intéressés à sauvegarder de toutes leurs forces restant étroitement unies, ce doux et puissant rayonnement de notre patrie pour le bien, — cette part insigne de l'idéal que nos armées ont défendu indomptablement contre l'armée de la « savante Barbarie ».

(1) Loi sur la création et le fonctionnement des établissements publics d'enseignement pour les aveugles et les sourds-muets, — votée le 22 mars 1910, par la Chambre des députés.

CHAPITRE XIII

Méthode de l'Ecole française de Larnay pour l'instruction des sourdes-muettes-aveugles.

Je pense me pouvoir terminer plus utilement cette étude qu'en présentant une sorte de *schéma* de la méthode de Larnay, c'est-à-dire un groupement logique et chronologique des principaux points de cette méthode, que j'ai eu la chance de composer en collaboration avec la Sœur Marguerite, quelques mois avant sa mort : puisse ce sommaire, en dépit de son aridité, rendre quelque service aux éducateurs de bonne volonté qui désirent, de par le monde, s'appliquer à de semblables éducations.

1° Le point de départ de la méthode consiste à donner à l'enfant, par des moyens ingénieux, **la notion du signe**, c'est-à-dire à lui faire saisir le rapport qui existe entre le signe et l'objet, à savoir entre l'objet palpé et le signe mimique qui le représente (avec Marie Heurtin au moyen du petit couteau, avec Anne-Marie Poyet au moyen de sa poupée).

2° Continuer ainsi **la mimique**, et apprendre à l'enfant le nom des principaux objets, personnes et choses, qu'il peut toucher ; *e débrouiller ainsi avec la mimique*, en procédant toujours du connu à l'inconnu.

3° Lui apprendre **l'alphabet en dactylologie.** L'enfant ne peut avoir alors, à aucun degré, la notion de *lettre*, si l'on ne cherche pas à la lui donner : il apprend donc les 24 positions des doigts uniquement par obéissance, par confiance dans son maître et aussi par vague aspiration à des connaissances nouvelles.

4° Lui désigner un objet **consécutivement par un signe mimique et par ses lettres dactylologiques.** Par exemple, après avoir désigné un pain par son signe mimique, mettre cet objet entre les mains de l'élève, en lui faisant comprendre qu'il peut désigner le pain soit par son signe mimique, soit en faisant avec les doigts les 4 lettres p, a, i, n : la réunion de ces 4 lettres forme bientôt une figure dans l'idée de l'enfant, qui prend ainsi conscience de deux choses :

A. de *l'équivalence* des deux désignations, l'une sommaire ou synthétique, l'autre décomposée ou analytique. Par là, l'enfant vient à comprendre qu'il a à sa disposition deux manières de s'exprimer pour avoir l'objet qu'il convoite.

B. Dans les éléments séparés de la désignation dactylologique, il reconnaît quelques-uns des 24 caractères qu'il avait auparavant appris aveuglément ; il comprend à présent son alphabet dactylologique ; il prend, par des signes de doigts, la notion de *lettre.*

La répétition de cette leçon avec différents objets dont il se sert journellement imprime dans son cerveau les caractères de deux langues : la langue mimique, déjà comprise, et la langue alphabétique

dactylologique, dont le sens se révèle à lui et qui devient pour lui une nouvelle langue, et là on aura procédé par l'apprentissage par cœur d'une matière en apparence dénuée de sens, dont le sens s'éclaire à un moment donné ; cf. plus haut p. 153.

5° **Apprendre à parler.** Chaque lettre dactylologique est prononcée par la Sœur *sur* la main de l'enfant, qui sent, pour les consonnes, un souffle « chaud » ou un souffle « froid », et qui est invitée à tâter, pour chacune des lettres, la position respective de la langue, des dents et des commissures des lèvres, le degré de vibration de la poitrine, de la partie antérieure du cou et la résonance de l'aile du nez, jusqu'à ce qu'elle puisse reproduire par elle-même ce « son » qu'elle n'entend pas et dont elle ne voit pas les moyens de production. La poitrine de la maîtresse est comme *une sorte de diapason* que la sourde-muette-aveugle vient consulter pour donner le ton à ses propres vibrations.

Prenons pour exemple la lettre *p*. Pour la prononcer, la langue doit être libre et mollement étendue sur le plancher de la cavité buccale, les lèvres un peu pincées, les commissures légèrement reculées, la respiration arrêtée. Dans cette position, expulser violemment, en entr'ouvrant les lèvres, une faible partie de l'air aphone contenu dans la bouche : l'explosion qui se produit constitue l'élément *p*.

Donnons encore la position de la lettre *i*, une des voyelles les plus difficiles à obtenir pures.

Position : langue mollement arrondie dans le sens de la longueur, aplatie dans celui de la largeur, et

avancée contre les incisives inférieures, de manière à les affleurer. Dents inférieures et supérieures découvertes : commissures des lèvres entièrement reculées. Dans cette position, émettre un courant de voix buccale pure, lequel doit constituer l'élément *i*.

L'*i* est souvent assez difficile à obtenir; c'est pourquoi il importe que la maîtresse connaisse bien les différents endroits où se produisent les vibrations qui peuvent guider l'enfant. Pour cette voyelle, elles se font sentir d'une manière remarquable à la partie antérieure du cou, au menton, sur les dents et à la partie du crâne située immédiatement au-dessus du front.

Inutile de dire que cette 5e partie, le langage oral, demande incomparablement plus de temps et de patience que toutes les autres.

6° Etablir l'équivalence entre la lettre-signe (dactylologie), la lettre parlée et *la lettre d'écriture anglaise*, reproduite en relief : on apprend ainsi à l'enfant à lire « l'écriture » des voyants.

7° En traçant avec le doigt de l'enfant les lettres « anglaises » au tableau noir, on lui apprend à combiner ses mouvements de manière **à écrire**, lui-même à la craie, l'écriture anglaise.

8° On lui apprend une nouvelle équivalence entre la lettre dactylologique et la **la lettre pointée de l'écriture Braille**, ce qui lui permet de lire et d'écrire rapidement.

9° Enfin, nouvelle équivalence entre la lettre dactylologique et la **lettre pointée de l'écriture Ballu** (écriture typographique), ce qui lui

(Cliché Couvrat.)

6. — La Classe des Sourdes-Aveugles, Marthe Heurtin (†) avec la Sœur Saint-Louis (1930)

permet. en écrivant, de se faire comprendre par tout le monde.

∴

Il est entendu que dans les derniers systèmes de langage (dactylologie, langage parlé, écriture anglaise, Braille, Ballu) pas plus que dans la mimique tous les mots ne sont appris à l'enfant en une seule série. Il est seulement « débrouillé » dans toutes les langues, qui, au bout de peu de temps, marchent toutes de front, et servent à l'instruction progressive de l'élève. A mesure qu'on lui fait palper ou connaître un nouvel objet, concret ou même abstrait, que ce soit un éperon ou que ce soit Dieu, on lui apprend à le désigner en mimique, en dactylologie, en écriture anglaise, en Braille et en Ballu, en même temps qu'à le prononcer ; et ces 6 langues, concourant à l'instruction, ne servent qu'à retourner mieux dans le cerveau et dans la main de l'enfant la nouvelle notion qui lui est offerte.

Le n° 9 (écriture Ballu) pourra ne point entrer dans l'instruction quotidienne et être réservé pour le moment où il sera plus avancé ; de même les n^os^ 5, 6 et 7 (parole et écriture « anglaise »).

Les deux langues que les enfants préfèrent, parce qu'elles sont pour eux de l'usage le plus rapide, sont : la *mimique*, pour parler, et le *Braille*, pour écrire ; mais il est indispensable de tenir ferme à la *dactylologie*, qui donne le seul moyen 1° de rendre compte du détail du mot et de son orthographe ; 2° d'entrer dans quelque nuance de pensée ; la

mimique étant, en raison de sa simplicité même, un langage synthétique à l'excès et trop voisin, si j'ose dire, du légendaire parler des nègres. Ces 3 langues (mimique, dactylologie et Braille) constituent donc le minimum irréductible de toute éducation de sourd-muet-aveugle. Les autres peuvent s'appeler, si l'on veut, ses langues d'agrément.

*
* *

Telles sont les diverses étapes exactement parcourues par la Sœur Marguerite avec Marie Heurtin et Anne-Marie Poyet, sauf le n° 1 (*apprentissage du signe*), avec celle-ci, à qui son père avait déjà donné la notion de signe.

Ce qu'il est essentiel de bien comprendre, c'est que ce n'est pas l'apprentissage même de ces diverses langues qui constitue l'éducation proprement dite : ce ne sont là que *les moyens* de la faire. Ces langues ne sont que les canaux variés par où va pouvoir couler la parole de l'instruction ou, plus exactement, les chemins où vont pouvoir se rencontrer et collaborer l'esprit de la maîtresse et celui de l'élève. Il reste, pour celle-là, à composer *toute une série graduée d'exercices de français :* noms, adjectifs, déclinaisons, verbes, conjugaisons, etc., etc..., qui, en plusieurs années, apprendront à l'élève le français et *les choses elles-mêmes ;* puis viendront l'instruction religieuse, les « leçons de choses », le calcul, la géographie, etc...

L'ensemble des réflexions qui précèdent ne fait que le squelette décharné de la méthode. Nous ne pouvons que laisser soupçonner tout ce qu'il faut de

bonté, d'infinie patience, d'amour, pour l'appliquer avec fruit, de retours perpétuels en arrière dans les différents exercices, d'ingéniosité dans les détails, dans la manière de faire visiter à l'enfant tout ce qui peut être intéressant autour de lui, afin d'étendre progressivement le champ de son observation, celui de sa pensée, celui des rapprochements possibles, sous l'inspiration de cette règle absolue de lui faire toujours et en tout, suivant la formule de la Sœur Marguerite, « apprendre le fait sur le fait lui-même ».

S'il est vrai que, en thèse générale, l'enseignement ne sort son plein effet qu'à la condition de s'inspirer, chez le maître, d'une *vocation naturelle*, l'on mesure à quel point cette vocation est une condition *sine qua non* lorsqu'il s'agit d'entreprendre une aussi extraordinaire éducation que celle d'un pauvre être sourd, muet et aveugle (1).

(1) Cette *Méthode* a été communiquée par nous, en une lecture faite à l'Académie des Sciences morales et politiques, en mai 1909.

P. S. Nous nous faisons l'écho d'un certain nombre de personnes en regrettant qu'il n'existe pas, formées à Larnay ou ailleurs, des institutrices qui sachent faire, dans l'intérieur des familles, une éducation de sourde-muette et qui aideraient d'ailleurs à faire pénétrer partout les meilleures méthodes d'instruction pour ces infirmes et de communication avec eux.

CHAPITRE XIV

BIBLIOGRAPHIE DERNIÈRE SUR LES SOURDS-AVEUGLES.

(1918)

Les limites de la présente édition nous font supprimer le tableau, paru dans la précédente, des 130 articles français, allemands, anglais, autrichiens, belges, espérantos, hollandais, italiens... publiés sur le sujet de 1900 à 1909.

Nous nous contentons de rappeler que le début de cet ouvrage est dû au regretté Georges Fonsegrive, cet audacieux champion des plus hautes idées traditionnelles, qui publiait *l'Ame en Prison* dans *la Quinzaine* du 1er décembre 1900, et y faisait encore allusion dans sa dernière œuvre si attachante : *De Taine à Péguy. L'Evolution des Idées dans la France contemporaine* (*Correspondant* du 10 juin 1916, p. 934).

La première édition de la brochure parut en 1900 ; la deuxième, augmentée, en 1903 ; la troisième, doublée, en 1904 ; la quatrième, doublée encore, avec les cinquième, sixième et septième, en 1910, pour être épuisées en janvier 1914.

Parmi les 70 nouveaux articles parus depuis huit ans, nous signalerons spécialement, outre celui de M. Henri Lavedan, reproduit plus haut, celui du *Temps*, du 29 ou 30 mars 1910, signé T. G. ;

celui d'Henri Bordeaux, *le Miracle des Mains qui parlent* dans l'*Echo de Paris* du 19 juillet 1912; celui de Mlle Yvonne Pitrois, *The Heurtin Family*, dans la *Volta Review*, de Washington, n° de mars 1911 (illustré).

D'intéressantes études philosophiques ont été données à propos des « Ames en Prison » : la belle « Chronique philosophique » de la *Revue du Clergé français*, n° du 15 octobre 1910, par M. Eugène Lenoble, dont voici, si je ne me trompe, la page essentielle (p. 224) :

« Les psychologues se sont demandé souvent si l'homme débute par l'abstrait ou par le concret ; la question les a divisés ; car tandis que les uns mettent à l'origine dans l'âme des notions générales qui servent à organiser l'expérience, les autres ne voient dans l'abstrait que le produit d'un travail de l'esprit sur les impressions concrètes reçues dans une âme primitivement vide. L'éducation de Marie Heurtin commença sûrement par le concret, nous venons de le voir. Ce n'est que quand elle se fut familiarisée avec les choses et les actions matérielles que sa maîtresse entreprit de lui apprendre les rapports et les qualités des objets, « les adjectifs », comme elle disait. Cette partie de sa tâche était particulièrement ardue ; néanmoins son élève répondit à son zèle par de tels progrès qu'on chercherait vainement à les expliquer sans recourir *à ces virtualités innées de l'entendement que niait le vieil empirisme de la « table rase »*. Dans cette âme si brutalement enfermée dans le domaine étroit de la sensation, sommeillaient pourtant ces formes innées de l'intelligibilité qui

constituent la raison humaine ; elle possédait, avec le désir de savoir et l'instinct de la recherche, les principes rationnels qui interprètent le sensible, l'organisent et mettent l'ordre parmi le chaos des impressions. Aucune expérience ne crée *ces formes primitives de la pensée ;* les sensations les éveillent, les révèlent à elles-mêmes ; mais loin de les produire, elles s'éclairent à leur lumière et se rangent dans leurs cadres ; ces principes sont inhérents à l'âme humaine comme son essence même ; ils mettent un abîme entre elle et l'âme de l'animal et ils expliquent pourquoi l'éducation de l'enfant le plus disgracié de la nature, mais sain d'esprit, arrive promptement à des résultats incomparablement supérieurs à ceux qu'obtient le dressage de l'animal le mieux doué... »

Je signalerai encore, dans une note assez hostile à l'égard des idées exprimées ici et des cultes chrétiens, la brochure de M. Marcel Hébert, professeur à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles *sur l'Eveil de l'Idée de Dieu chez des aveugles-sourds-muets* (extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*), mai 1911.

Un autre Belge, d'origine ou de résidence, M. Gérard Harry a écrit en style romantique un volume attrayant et athée, qui vise, consciemment ou non, à être une réfutation du nôtre : c'est une apologie transcendante de l'homme qui, indéfiniment perfectible, pourra, un jour, élever les animaux jusqu'à lui et abolir la mort : *Le Miracle des Hommes, Helen Keller*, avant-propos par M^me^ Georgette Leblanc-Maeterlinck, 1912.

M. Henri Lemoine, ancien interne en médecine de

l'Institut national des sourds-muets de Paris, a donné en 1913 la première thèse de doctorat en médecine sur les infirmes qui nous occupent : *Etude sur les sourds-muets-aveugles.* Très discutable sur leur psychologie et leur pédagogie, l'étude est sans doute plus intéressante sur leur anatomie et leur physiologie, par exemple, quand elle insiste sur *la rétinite pigmentaire,* dont sont affectés 3 0/0 des sourds-muets environ (due en grande partie aux mariages consanguins) : c'est donc par là qu'un certain nombre de sourds-muets tombent dans la cécité. (L'on est vraiment surpris de voir l'auteur écrire en son chapitre V qu'« on n'a rien fait pour les sourds-muets-aveugles en France » !)

Sur la psychologie de nos infirmes l'on pourra encore consulter avec fruit : 1° une autre thèse de médecine par le Dr André Chavanis, *Histoire de la guérison d'un aveugle-né* (observation du Dr Moreau), 164 p., à Saint-Etienne, imprimerie de « la Loire républicaine » 16, place Marengo, 1912 ; 2° *les Sœurs de Saint-Paul,* par M. de la Sizeranne, où cet aveugle, homme de bien, commence son exposé sur l'ordre de religieuses aveugles par les observations les plus pénétrantes sur la psychologie de ses frères et sœurs en cécité ; 3° un maître livre du plus intellectuel de nos aveugles, M. Pierre Villey, agrégé de l'Université (et professeur à la Faculté des Lettres de Caen), sur la psychologie des aveugles, des sourds-aveugles et même des voyants : *Le Monde des Aveugles. Essai de Psychologie,* dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique », 356 pages, Paris, E. Flammarion, 1914.

N. B. — Les remarquables élèves de Larnay ont fait le sujet d'un grand nombre de conférences; nous en avons fait nous-même un certain nombre à Paris, Poitiers, Niort, Tours, Châtellerault, Québec et Montréal. La « Bonne Presse » (Paris, rue Bayard, 5) a fait une part à Larnay dans sa conférence n° 346, « ce que l'Eglise a fait pour l'Enfance », avec 41 clichés de projections, dont 4 consacrés à Larnay (1911).

L'Ecole de Larnay a eu le vif regret de voir mourir le 23 décembre 1917, à l'âge de 63 ans, l'excellente Sœur Raphaël (religieuse sourde-muette des Sept-Douleurs) qui avait donné trente années de dévouement à l'enseignement des sourdes-aveugles et que la Sœur Marguerite estima si haut comme monitrice de Marie Heurtin pour l'écriture et pour les signes.

CHAPITRE XV

LA MORT DE MARIE HEURTIN.

Dans les derniers jours du mois de juillet 1921, alors que toutes les jeune élèves venaient de s'envoler en vacances, Marie et Marthe Heurtin tombaient malades de la rougeole, qui, avec une rapidité foudroyante, amenaient chez les deux sœurs de graves complications pulmonaires.

Marie Heurtin rendait sa belle et angélique âme à Dieu le 22 juillet, entourée de ses amies et des religieuses en pleurs, qui l'avaient soignée avec l'infinie tendresse qu'elles avaient mise à l'instruire.

La pauvre Marthe était alitée. L'on fut inquiet d'elle pendant 8 jours encore ; les Sœurs se demandaient si un second et cruel sacrifice allait leur être imposé et elles adressaient leurs supplications à Marie elle-même pour obtenir que « leur fût laissée leur Benjamine aimée ». La constitution plus forte de Marthe prit le dessus, et elle se rétablit peu à peu, mais profondément affectée par la disparition de son aînée. Bien des jours avaient passé qu'elle pleurait encore silencieusement, à son souvenir. Mais ses compagnes redoublèrent de sollicitude avec elle afin d'adoucir par tous les moyens sa douleur et de remplacer un peu celle qu'elle pleurait, et ses

maîtresses prirent cette touchante résolution : « Nous-mêmes nous l'entourerons encore de plus d'affection, si possible. »

Le surlendemain le *Journal des Débats* publiait cette note (n° du 24 juillet 1921) :

La Mort de Marie Heurtin.

« Poitiers, le 22 juillet. — Ce matin s'est éteinte, à Larnay, près de Poitiers, emportée par une rapide complication de maladie, Marie Heurtin, la célèbre « Ame en Prison », cette jeune fille aveugle, sourde et muette de naissance, repoussée jadis de tous les asiles parce qu'on la croyait idiote, et dont les Sœurs de la Sagesse ont osé l'instruction en 1895 : successivement la Sœur Marguerite, qui s'y est épuisée, et la Sœur Saint-Louis, lui ont appris les 5 systèmes de signes dont elle usait couramment, la langue mimique, la dactylologie, l'écriture Braille, l'écriture Ballu et l'écriture anglaise.

« Les nombreux visiteurs de Larnay ne perdront jamais le souvenir de l'aménité charmante du caractère de Marie Heurtin, de la grâce fine et joyeuse avec laquelle elle les recevait tous, de l'empressement qu'elle mettait à leur « taper » sur sa machine à écrire un mot de bienvenue. L'on s'attendait à rencontrer une infirme fatiguée, et l'on se trouvait en face d'une âme rayonnante de bonheur, d'affectueuse sympathie et de profonde vie intérieure : c'est qu'elle avait été élevée peu à peu par ses admirables maîtresses jusqu'aux plus hautes cimes de la vie morale

et religieuse, où elle trouvait toute sa force et toute sa joie. L'on devine le chagrin de sa sœur Marthe, aveugle-sourde-muette également, qui finit son éducation à Larnay, et de toutes les autres élèves de notre grande et seule « Ecole française de Sourdes-Muettes-Aveugles ». — Marie Heurtin est enterrée samedi matin, dans le cimetière de Larnay. Elle était âgée de trente-six ans. »

LOUIS ARNOULD.

Quelques jours après paraissait ce compte rendu des obsèques :

Sur la Tombe de Marie Heurtin.

« Il y a peu de jours, à la première heure, le soleil implacable dorait les gerbes de blé s'amoncelant dans les chars à bœufs de la ferme et inondait de clarté le chœur en lanterne de la chapelle de Larnay, où nous pleurions tous autour du modeste cercueil de Marie Heurtin, tout en chantant dans les vêpres des morts : *Custodiens parvulos Dominus* : « Le Seigneur garde ses tout petits. »

« Prise, il y a quelques jours, d'une maladie banale, elle souffrit d'une complication du mal que le médecin ne jugeait pas dangereuse. Elle-même qui avait tant craint la mort jadis, ne la croyait pas si proche : à la dévouée Supérieure qui lui disait sur les doigts en la veillant affectueusement : « Marie, peut-être que la Sainte Vierge va venir te chercher », elle répondait gracieusement avec son ordinaire vivacité réfléchie : « Non, je ne crois pas que ce

soit maintenant, ma couronne n'est pas encore prête. »

« Et maintenant, elle repose dans le petit cimetière de Larnay, au pied de deux des grands cyprès, à deux pas de sa chère première maîtresse, Sœur Marguerite, morte en 1920, sous la rangée de tombes qui est près du mur, ce qu'ont bien remarqué déjà ses compagnes d'infortune : sa sœur, Marthe Heurtin, et les autres élèves de la Sœur Saint-Louis et de l'Ecole française des sourdes-muettes-aveugles, parce qu'elles pourront ainsi se rendre seules au cimetière, et repérer grâce au mur, ce petit coin de terre béni où elles veulent aller souvent répandre leurs prières.

« Et la masse française semble demeurer indifférente à la disparition *de la plus extraordinaire élève de l'éducation française* ! Son grand tort, à ses yeux, est évidemment de ne point figurer dans les héros du sport et de ne s'être pas fait terrasser par quelque champion du coup de poing, devant 100.000 étrangers. En revanche, toute une élite d'âmes se sent en deuil, toutes celles qui aiment l'âme plus que le muscle, qui savaient gré à Marie Heurtin d'avoir prouvé, par la réussite de sa merveilleuse éducation, toute l'idéale puissance de l'être humain, tous ceux enfin pour qui cette éducation fut une démonstration ou une confirmation de l'existence même de l'âme, laquelle ne saurait sûrement pas s'expliquer par l'élaboration des seules sensations tactiles. Enfin, nous sommes des légions de maîtres dans l'ancien et dans le nouveau monde, officiels ou libres, de l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur,

catholiques, protestants, juifs ou incroyants, qui nous inclinons profondément et unanimement devant cette tombe de la célèbre élève des Sœurs de la Sagesse, en refusant avec obstination de nous laisser parquer dans je ne sais quelles catégories à préjugés politiques où voudraient nous emprisonner encore un certain nombre d'esprits surannés. Nous nous inclinons devant ce qui dépasse la commune banalité, devant le vraiment grand.

« L'on sait maintenant, grâce à Dieu, sur les deux rives de l'Atlantique, l'histoire de l' « âme en prison », de cette petite Bretonne qui fut un des rares êtres sourds, muets et aveugles de naissance que l'on connaisse, son entrée à Larnay en 1895, à 10 ans. ses deux mois de rage folle, l'histoire du petit couteau qui révéla à l'enfant (que d'autres établissements avaient crue « idiote ») le précieux rapport du signe à l'objet, et puis toutes les notions intellectuelles, morales, religieuses qui entrent dans cette âme, s'y rencontrant avec des spontanéités qui cherchent à en sortir, et tout cela avec une régulière rapidité, — les cinq systèmes de signes, et le catéchisme, le calcul, l'histoire, la géographie qui fut une des connaissances de prédilection de celle qui ne devait rien voir du monde, et le paillage des chaises, le filet, le tricot, le crochet et les jeux variés comme les chers dominos où elle gagnait la partie aussi bien et aussi vite qu'un voyant....

« D'autres sourdes-aveugles ont pu aller plus loin dans l'éclat du développement intellectuel, nulle n'aura pu dépasser Marie dans l'extrême élévation morale et religieuse ; son cri de conviction a fait le

tour du monde, lorsqu'elle refusait de prier Notre-Dame de Lourdes pour sa propre guérison : « Je ne veux pas voir ici-bas, pour voir d'autant plus de clarté là-haut. » Il suffisait de lui faire une seule visite dans la petite classe des sourdes-aveugles pour deviner cette riche vie intérieure, et tous ses visiteurs reverront toujours en eux-mêmes cette physionomie ouverte et curieuse, souriante et bonne, avide de connaître du nouveau et surtout de sympathiser avec de nouvelles âmes ou avec celles à qui elle gardait, en dépit des années et servie par une remarquable mémoire, une sûre et inaltérable amitié. C'était proprement une âme et une âme toute française par le frémissant patriotisme et par la malicieuse gaieté. Habituée de la familiarité divine, par la communion journalière, à combien de craintes et de joies ne s'est-elle pas délicatement associée ! à combien de souffrances et d'épreuves n'a-t-elle pas compati ! Combien de privations et de sacrifices n'a-t-elle pas offerts pour obtenir une grâce d'en haut à ses amis qui se sentaient comme protégés par son pouvoir surnaturel ! Combien de prières elle a faites et ajoutées à ses prières ordinaires, dans son inlassable générosité, afin de rendre toujours service ! Que d'âmes souffrantes, souffrantes des événements de la vie ou d'épreuves intimes, se sont, avec confiance, adressées à elle, qui supportait une effroyable souffrance avec une sérénité où se lisait déjà un reflet du ciel ! Aussi quel bien n'a-t-elle pas réalisé par ses lettres si simples ou par sa seule présence ! Qui donc en la quittant, ainsi que ses admirables institutrices qui lui avaient communiqué leur esprit, ne s'est pas senti

honteux de ses propres soucis et de ses révoltes !

« Non seulement admirée, mais aimée de tous ses visiteurs et correspondants, elle était particulièrement affectionnée par les 200 habitantes de Larnay et par celles qui communiquaient par signes avec elle et par celles qui la voyaient simplement vivre à leurs côtés, au point que l'on va adresser un avis spécial à toutes les élèves aveugles et les élèves sourdes-muettes, déjà parties en vacances, pour les informer du malheur arrivé à la maison.

« Au milieu de nos larmes que nous serons longtemps à ne pouvoir retenir, quelle émotion pour nous, ma chère petite Amie ; pour moi qui vous connais et vous aime depuis plus de vingt ans et qui vous ai fait entrer par un marrainage dans ma propre famille, de penser que vous jouissez à présent sans doute, de la « vision des clartés de là-haut », inondée maintenant des splendeurs divines auxquelles vous aspiriez de tout votre être ! Par le plus équitable des renversements, c'est vous aujourd'hui la suprême voyante et c'est nous les pauvres vivants qui sommes en toute vérité, vis-à-vis de vous, les sourds-muets-aveugles tâtonnant lamentablement dans cette vie. »

LOUIS ARNOULD,
Correspondant de l'Institut.
(*Croix* du 17 août 1921.)

Les condoléances affluaient à Larnay venant des innombrables amis de l'œuvre. Je n'en relève, chez l'un des plus chauds, qu'un mot pénétrant : « C'est une belle levée d'écrou pour la chère petite âme en prison. » (De Mgr Landrieux, évêque de Dijon.)

CHAPITRE XVI

LA MORT DE MARTHE OBRECHT.

La mort de Marthe Obrecht est venue, au début de 1932, attrister toutes les élèves de Larnay, et en premier lieu ses jeunes amies sourdes-aveugles. C'est qu'elle était leur sœur aînée, elle, l'élève de la sœur Sainte-Medule (de 1875 à 1890), et la seule des triples infirmes, élevées comme telles dans la maison, qui y soit restée. Ses études terminées, elle vécut avec la centaine des sourdes-muettes adultes dans le grand ouvroir du 1er étage, et les visiteurs habituels de Larnay savaient bien la trouver dans le fond, à droite, de la vaste salle. Elle tricotait quelquefois, faisait du crochet ou de la couture, ou même confectionnait des filets de pêche, mais plus souvent elle pointait avec ardeur, pour ses jeunes compagnes, des livres en Braille, en recevant dans les mains chaque phrase transmise par une voisine sourde-voyante, qui elle-même la lisait dans un livre (*voir plus haut p. 58*).

Marthe, avec de grandes dispositions intellectuelles de nature, avait un goût très prononcé pour la lecture, au point que, dans sa jeunesse, elle quitta plus d'une fois, la nuit, le dortoir en tapinois pour aller seule, dans sa classe à un autre étage, lire ou même écrire ; il fallut surveiller ses escapades noc-

(*Cliché Couvrat.*)

7. — Marthe Heurtin cause avec la Sœur Saint-Louis. Une aveugle lit (1933)

turnes. (Nous ne nous rendons pas compte que les aveugles, la nuit, nous sont très supérieurs, ne souffrant pas de notre manque et de notre besoin de lumière.)

Avec sa large figure bonne et rieuse, — jeune de caractère, simple et ouverte, Marthe charmait les visiteurs et elle éprouvait un véritable plaisir à converser avec eux, à l'aide d'une interprète (1). Elle causait aisément avec les Sœurs et avec ses compagnes, toujours à l'aide de la langue mimique. Que de fois je l'ai vue deviser vivement sur les doigts avec Marie Heurtin et rire à gorge déployée des malices qui lui étaient dites !

Ainsi s'écoula toute sa vie dans la maison paisible qui était devenue la sienne. Mais, il y a quelques années, les amis de Larnay en visitant l'ouvroir, ne l'y retrouvaient plus. C'est que l'âge lui apportait de nouvelles infirmités : des rhumatismes aux jambes, une maladie qui l'écarta quelque peu de ses compagnes. par crainte de la contagion. Ces nouvelles épreuves furent acceptées avec résignation, et pendant les 3 dernières années de sa vie elle ne se plaignit jamais, recevant les soins que nécessitait son état avec une profonde reconnaissance et édifiant par sa piété toutes les personnes qui l'approchaient, une piété qui n'avait fait que croître avec l'âge et qui lui inspirait, par exemple, un culte vraiment filial pour la Sainte Vierge.

A ces diverses maladies s'ajouta la paralysie ; ses

(1) Voir son portrait plus haut, dans l'image du frontispice, dans la partie supérieure à gauche.

forces déclinant peu à peu, elle demanda et reçut en pleine connaissance les derniers sacrements. Elle expirait le 20 janvier 1932, à l'âge de 65 ans, 57 ans après être entrée à Larnay.

Un tel fait se suffit à lui-même. Que dire d'une maison qui reçoit un pareil déchet humain, qui trouve le moyen, par une méthode inconnue jusqu'alors, de l'ouvrir aux lumières de la raison et de la foi, et de lui procurer, après toute une existence de paix et de joie, une mort tout enveloppée de sérénité ?

CHAPITRE XVII

LA CITÉ DE LARNAY.

L'Institution de Notre-Dame de Larnay, qui reçoit les boursières des Conseils généraux de huit départements (Charente, Charente-Inférieure, Deux-Sèvres, Haute-Vienne, Indre, Indre-et-Loire, Vendée et Vienne) — territoire correspondant exactement à la circonscription universitaire — compte en 1942 :

Dix « âmes en prison » au milieu d'un nombreux entourage d'infirmes en cours d'éducation ou éduquées, à savoir :

120 jeunes Sourdes-Muettes appelées Sourdes-Parlantes depuis le Congrès de Milan, en 1909 ; elles sont désormais admises à l'Institution, dès l'âge de six ans. Grâce à l'application du système global de lecture idéo-visuelle, d'écriture et de lecture sur les lèvres, la parole acquiert un naturel jusqu'ici inconnu, et l'étude de la langue s'en trouve singulièrement facilitée.

Pendant 8 ou 10 ans, l'enseignement se poursuit dans les différentes classes avec l'ardeur et l'entrain d'âmes libérées qui courent vers une lumière tou-

jours plus grande. Ce travail joyeux est vraiment la caractéristique de leurs classes et tous les visiteurs en font la remarque. Aussi, depuis plusieurs années, bon nombre de Sourdes-Parlantes remportent de beaux succès aux examens du Certificat d'études du 1er et du 2e degré.

Parmi celles-ci deux sont nouvellement mariées, leur supériorité sur certaines compagnes normales ayant été remarquée. En général, lorsqu'elles quittent l'institution, elles reprennent dans leur famille et dans la société une place honorable que peuvent souvent leur envier les jeunes entendantes, ainsi pour nous borner aux dernières jeunes sortantes, celles de 1932 et de 1934, trois sont d'excellentes fermières, dont les parents ne cessent de dire le bonheur qu'elles leur donnent par leur sérieux, leur esprit d'ordre et d'économie et surtout leur esprit de famille. Quatre, bonnes couturières, ont pu gagner leur vie, dès les derniers mois, tout en étant pour leur mère une douce compagnie. Deux sont entrées dans deux fabriques de Limoges, ce qui est précieux par ce temps de grand chômage, et elles suffisent très bien à leur entretien. Une autre, employée tout le jour dans une blanchisserie, trouve moyen, le soir, d'utiliser son adresse de couturière en faisant tous les raccommodages de ses 5 frères et sœurs. Une autre, orpheline, a été redemandée par une tante, qui lui confie le soin et la garde de ses 10 enfants, et la jeune fille, en se dévouant, est heureuse de retrouver la chaude atmosphère d'une seconde famille. Deux enfin suppléent leurs mères, dont l'une est occupée à son commerce et l'autre

employée au chemin de fer : elles se font chacune la cuisinière et la lingère de la famille, et la seconde a attiré par son sérieux la sympathie d'une famille voisine, dont le fils unique également sourd parlant, vient de demander sa main. Voilà donc pourquoi tant et si joyeusement travaille Larnay : pour le bonheur de ses élèves, pour l'utilité de la société et avant tout pour l'épanouissement de la famille, montrant bien par son enseignement comme par les principaux résultats obtenus quelle est la place normale de la femme, au cœur même du foyer.

30 jeunes aveugles sont appliquées, au moyen du Braille, aux études classiques de l'enseignement primaire. En même temps, sous la conduite de fortes maîtresses, elles s'adonnent à la connaissance approfondie du piano, de l'orgue et de l'harmonium, du violon, de l'harmonie ; quelques-unes vont jusqu'à la composition et l'improvisation. Elles arrivent à transposer, non à vue, hélas ! mais instantanément, ce qui leur donne un réel avantage pour les nombreuses paroisses dépourvues de bons chantres. Elles subissent avec succès les examens de fin d'année que font passer des Premiers prix de violon et de piano du Conservatoire de Paris, et elles arrivent, en sortant de l'Institution, à bien gagner leur vie comme professeurs de musique et organistes dans toute la France et l'Algérie : elles sont d'autant plus aptes à enseigner les voyants qu'on les initie au déchiffrage de la « musique en noir » au moyen de tableaux représentant des morceaux mis en relief. Parmi les jeunes aveugles récemment sorties de la maison, M^lle^ Noëlle Coffineau a obtenu

en 1931 un Premier prix de violon au Conservatoire de Nantes, et M^lle^ Jeanne-Marie Couvrat, de Poitiers, vient de remporter, de haute lutte, en 1933, à Paris, deux prix dans deux concours musicaux les plus difficiles et les plus recherchés de la capitale, au Concours Léopold-Bellan et au Concours de l'Association des Prix de Piano du Conservatoire, où elle est la première lauréate aveugle depuis la fondation.

Enfin 20 aveugles adultes ont préféré rester à Larnay, où elles travaillent dans l'atelier du filet, du tricot et du paillage des chaises, et 90 soudes-muettes adultes, restées elles aussi par choix dans la maison, font les merveilles de lingerie, de broderie et de chasublerie qui entretiennent l'éclatante réputation de l'ouvroir de Larnay dans tout l'ouest de la France, à l'abbaye de Solesmes, et jusqu'au Vatican et dans le monde entier.

Parmi les dix sourdes-aveugles, Marthe Heurtin est la seule qui soit sourde-muette aveugle de naissance.

Marthe Heurtin en 1939

Elle a terminé ses études depuis quelques années (1), ou plutôt elle les continue toujours par la revision de ses livres classiques, par la lecture assidue de revues périodiques, par une correspondance

(1) Voir pour le commencement de son éducation, plus haut, le chapitre VIII.

assez chargée et, surtout, par une conversation de presque tous les instants, tant on l'aborde avec intérêt et plaisir. Son développement spirituel devient aussi remarquable.

Entre temps, on la voit, souriante, manier ses longues aiguilles avec adresse et faire toute sorte d'ouvrages de laine, aussi parfaitement exécutés que ceux des plus habiles tricoteuses. Le diplôme qui lui a été décerné, en juin 1933, à l'Exposition artisanale de Poitiers, en est un témoignage.

Elle aime à se rendre compte de toute chose, du coût de la vie, par exemple : aussi son bonheur est-il de faire elle-même ses petites emplettes au cours de ses sorties en ville.

Avec sa grande amie Yvonne Perlin, elle est chargée du ménage de la chapelle, « le ménage de Jésus » comme elle dit : après que la cire a été mise sur le plancher par d'autres personnes, elles y passent fort bien la brosse, frottent et passent le chiffon ; c'est le samedi et le lundi « le grand ménage ». Et c'est ainsi que d'humbles offices utiles, qui rendent service à leur santé physique, empêchent ces jeunes filles si bien instruites, de tomber dans les défauts et les vices qui sont parfois ceux des intellectuelles.

Marthe qui reste très joyeuse, aime à jouer aux cartes, elle excelle aux « dames » où elle gagne d'ordinaire et où elle n'aime pas à perdre, — au « solitaire » qu'elle affectionne, comme le faisait sa sœur Marie.

. . . . . .

Telle est la petite cité fraternelle du travail et de la paix joyeuse, comptant plus de 300 âmes

et vivant sous la douce houlette des Supérieures successives, qui savent promouvoir énergiquement et en souriant d'incessants progrès matériels et intellectuels dans la grande maison : citons parmi les premiers la reconstruction moderne, à la suite d'un incendie, d'une partie de l'établissement, l'adduction de l'eau, l'électricité, le chauffage central, le téléphone, l'automobile qui remplace l'antique carrosse du temps de M. de Larnay, la T. S. F. si précieuse pour les aveugles musiciennes. Parmi les seconds brille au premier rang le plein rendement obtenu avec entrain, de la nouvelle méthode dite « belge », synthétique et rapide pour apprendre à parler, que nous mentionnons au début de ce chapitre, et notons le succès, si remarqué, à l'Exposition artisanale de Poitiers en 1933, des admirables pièces de filet, de broderie et de tricot, exécutés par les sourdes, par les aveugles et par les sourdes-aveugles.

C'est ainsi que l'Ecole de Larnay joint les progrès les plus modernes aux plus anciennes et aux plus fortes traditions, et elle ouvre de la meilleure grâce son grand portail de fer, à quelque heure que ce soit, aux rares Poitevins et aux voyageurs intelligents, plus nombreux, de la France et de l'étranger, qui viennent se rendre compte de ces deux miracles pédagogiques qui s'appellent l'un la « démutisation » d'un être humain, et l'autre la triomphante évasion, à force de surhumaine patience, — qui en France ne se trouve réalisée nulle part ailleurs, d'une « âme féminine en prison ».

Dans l'histoire de Larnay, durant ces dernières années, citons seulement en finissant deux dates

(Cliché Colmet.)

8. — Exercice de Démutisation
d'après la nouvelle méthode « belge » (1930)

notables. Le 8 octobre 1923, M. Paul Strauss, ministre de l'Hygiène, accompagné du regretté M. Buloz, préfet de la Vienne, est venu visiter Larnay. Il a remis à la Sœur Louis de Saint-Yves (la sœur Saint-Louis, la maîtresse de Marthe Heurtin) ...les palmes académiques, — au fermier de Larnay la croix de chevalier du Mérite agricole, et la médaille des vieux serviteurs à un employé de la ferme. C'était le premier sourire de l'Etat à cette école des sourdes-muettes-aveugles qui fonctionnait depuis 28 ans : les sœurs de l'Institution Notre-Dame de Larnay et les amis de l'œuvre en ont été très touchés. Notons en 1933, une généreuse subvention de mille francs accordée par le Ministère de la santé publique à la Section des Aveugles pour l'aider à l'achat d'un nouveau piano et d'une bibliothèque.

Puis, le 14 juin 1933, au milieu d'un nombreux concours d'amis et sous la présidence de M. le vicaire capitulaire, chanoine Braud, et des Supérieurs généraux, l'Institution a allègrement célébré son centenaire, non pas celui de l'Ecole des Sourdes-Aveugles, qui, nous l'avons vu, est plus récente, mais celui des Sourdes-Muettes et des Aveugles, dont la fondation fut due à la triple collaboration de deux hommes de bien, M. Boulet, préfet de la Vienne, et le P. Deshayes, curé d'Auray, en Bretagne, et des Filles de la Sagesse : la nouvelle école s'ouvrait le 1er mai 1832, à la porte de Poitiers, dans la maison de Pont-Achard, pour être transférée en 1847, dans le domaine donné par l'aumônier de la maison, M. l'abbé de Larnay. Le jour du Cente-

naire, le père Morineau, S. M. M., résuma fortement toute cette histoire dans un bref discours intitulé *Un siècle de Miséricorde*, que nous regrettons de ne pouvoir publier, en même temps qu'il veut bien nous affirmer que dans toute la composition de son discours, il a songé aux « Ames en Prison ».

Une association déclarée du Patronage de l'Institution de Larnay a été constituée, en 1925, par un certain nombre de notabilités de Poitiers. Son siège social est rue de la Cathédrale, 25, à la succursale urbaine de Larnay : elle se tient au courant, chaque année, de la situation matérielle et morale de la grande Ecole grâce à un Rapport détaillé de la Supérieure, et elle s'ouvre avec reconnaissance aux adhésions et aux offrandes en faveur de l'admirable œuvre francaise.

Une Amicale a été récemment formée entre les anciennes Elèves de Larnay, possédant un Bulletin trimestriel pour les aveugles, — semestriel pour les sourdes-muettes.

P. S. Les Sœurs alsaciennes de la Croix ont fait avec succès, à Still, de 1924 à 1929, l'éducation d'Alice Willig, devenue à 15 mois, après une scarlatine grave, sourde-muette-aveugle : usant d'un procédé différent, elles épellent de suite tous les mots en posant toutes les voyelles sur les petites articulations de la racine des doigts, les consonnes sur les autres articulations, quelques lettres sur le bout des doigts. — Voir *Une Vision simplement sublime...*, brochure, chez « les Amis de l'Institution des Aveugles de Still (Bas-Rhin) », et *l'Alphabet* remanié par la Sœur, publié par Mme Feist dans *Rayon du Soleil*, 1930.

Marthe Heurtin a bien voulu se charger, en mai 1948, d'écrire cette petite note sur son éducatrice, la chère Sœur Saint-Louis, morte en 1945.

« Il y aura bientôt trois ans que notre chère Sœur Saint-Louis, notre regrettée maîtresse, nous a quittées pour un monde meilleur, nous laissant le souvenir de ses belles qualités et de son dévouement vraiment maternel. Elle a passé à Larnay cinquante-trois ans, toute sa vie religieuse, se dévouant tout d'abord à l'éducation des petites sourdes-muettes ; puis, en 1910, à la mort de la dévouée Sœur Sainte-Marguerite, elle lui succéda près des sourdes-muettes-aveugles. Elle acheva l'éducation de ma sœur Marie, d'Anne-Marie Poyet et fit complètement la mienne. Elle se dévoua pour moi et pour mes compagnes jusqu'à sa dernière heure. Pendant sa dernière maladie, elle voulait chaque jour, malgré son extrême faiblesse et ses souffrances, descendre à la classe parmi ses chères sourdes-aveugles, seulement, les quatre derniers jours, elle ne le pouvait plus et gardait le lit ; nous allions la voir, elle nous édifiait par sa belle résignation à la volonté divine, nous encourageait à l'accepter, nous aussi, nous promettait de prier pour nous et de veiller sur nous du haut du ciel. La veille de sa mort avec les dispositions d'une grande chrétienne, elle mourait à l'âge de 82 ans. Ce 21 août 1945 fut un jour bien cruel pour moi et mes compagnes sourdes-aveugles. Il nous semblait que nous perdions notre vraie maman ; jamais nous ne l'oublierons, car nous l'aimions trop ; nous nous consolons en pensant qu'elle est au Ciel où elle a reçu la belle récompense que Dieu lui réservait.

« Elle est remplacée par une bonne et dévouée religieuse, la chère sœur Anne, qui se consacre de tout son cœur à l'éducation de deux petites sourdes-muettes, presque aveugles de naissance pour qui il faut employer la même méthode que pour moi. Elle est bonne pour nous aussi ; nous l'aimons toutes et pensons que ce sont les prières de notre sœur Saint-Louis qui nous ont obtenu cette maîtresse. »

Marthe HEURTIN.

CHAPITRE XVIII

L'ÉCOLE MASCULINE DES « AMES EN PRISON ».

A POITIERS, AVENUE DE BORDEAUX, 116.

Nous avions vu plus d'une fois la sœur Marguerite, au cœur infiniment large, avoir les larmes aux yeux d'être dans l'impossibilité de recevoir à Larnay les petits garçons sourds-aveugles, dont les familles suppliantes imploraient de temps à autre l'admission. En effet, il n'était pas permis en France à un garçon d'être né ou de devenir sourd-aveugle (en dehors d'un très petit nombre d'unités élevées empiriquement çà et là) : notre civilisation si avancée avait pensé à toutes les inventions, à tous les sports, à toutes les jouissances, et à beaucoup de misères, mais elle avait... oublié ce terrible agrégat d'infirmités, moins exceptionnel qu'on ne le suppose et qui s'appelle la surdi-cécité.

La lacune est comblée depuis le 21 février 1925, grâce à l'Institution régionale des Sourds-Muets et des Jeunes Aveugles de Poitiers, fondé en 1838 par les frères de Saint-Gabriel, un autre rameau, comme les Sœurs de la Sagesse, mais poussé plus tard, de la famille religieuse du Bienheureux Grignion de Montfort. La maison est dirigée aujourd'hui par

M. Douillard, et elle vient de célébrer solennellement son centenaire.

Les hauts bâtiments, les cours spacieuses, les jardins et les ateliers du 116 de l'avenue de Bordeaux abritaient déjà 20 jeunes aveugles et 100 jeunes sourds-muets, qui trouvent, en sortant de l'Institution, un métier dans la proportion de 90 % : les sourds devenus parlants se faisant peintres, sculpteurs, menuisiers, ébénistes, boulangers, cordonniers, sabotiers, typographes, relieurs, valets de chambre et surtout cultivateurs et jardiniers ; les aveugles les moins doués se font brossiers ou chaisiers ; les autres, formés par des musiciens de talent, deviennent organistes, professeurs de musique ou chantres.

D'ailleurs, en 6 ans, de 1934 à 1939, les élèves de l'Institution de l'avenue de Bordeaux ont remporté 56 Certificats d'études, 35 pour les sourds-muets (dont 3 Mentions *Très bien*), et 21 pour les Aveugles, sans compter les nombreux diplômes, prix et médailles, gagnés dans les Concours et les Expositions.

BERNARD RUEZ

Un contremaître des établissements du Creusot avait cherché dans toute la France une maison où mettre son fils de 10 ans, victime à 7 ans 1/2 d'une terrible méningite qui cloua l'enfant durant 17 mois à l'hôpital en l'enroulant sur lui-même comme une couleuvre, et qui abolit totalement en lui, non la parole, mais l'ouïe et la vue, et l'on avait fini, je ne sais pourquoi, par lui indiquer du bout de la France,

l'Institution des sourds-muets de Poitiers, comme, 35 ans plus tôt, l'on avait dirigé le tonnelier Heurtin vers l'Institution de Larnay.

M. Vandenbusch, le directeur d'alors et le sous-directeur, M. Douillard, fervents admirateurs de l'œuvre de Larnay depuis ses débuts, — en émulation avec celle-ci, acceptèrent généreusement Bernard Ruez et se mirent, saintement passionnés, à l'éduquer, en s'adjoignant le professeur d'une classe d'aveugles.

C'est ainsi que nous avons assisté aux efforts fébriles de cette jeune âme qui se débattait dans son cachot, trouvant ou retrouvant de temps à autre, sous le patient effort de ses maîtres, une voie où sa vive intelligence se précipitait comme un retour de flamme. En quelques mois il apprit, à force de bonbons (car il n'est pas naturellement endurant), l'alphabet typographique, l'alphabet Braille et l'alphabet dactylologique, et il commença à assembler les syllabes.

Un jour, le 9 juin 1925, à l'époque où sa communication avec les autres était presque inexistante, après avoir travaillé devant moi, il va prendre un peu d'exercice en faisant pivoter, comme d'ordinaire, telle une énorme toupie, une grandiose mappemonde plus haute que lui. Il l'aborde en disant : « Ah ! c'est bien ça ! », et il tourne, tourne en exerçant uniquement ses bras. Brusquement il s'arrête, tâte les reliefs et questionne : « *C'est pas un globe de géographie ?* » Puis : « Où est la France ? — L'Allemagne ? — Le Creusot ? » Comme la France est très petite sur le globe, on l'assoit en inclinant

sur ses genoux une vaste carte de la France en relief. Visiblement il a d'abord de la peine à assimiler l'équation de la toute petite France du globe avec la grande France de la carte qu'il tâte avidement dans toutes ses dimensions : « Ça n'en finit plus ! » dit-il. Puis son petit index suivant passionnément tous les creux de rivière tombe dans le trou du lac de Genève : « Je me demande si c'est pas le Rhône ? » Sur l'empressée réponse affirmative, ses doigts passent rapidement par-dessus les Cévennes et appuient sur la Loire dans la première partie de son cours. « C'est l'Allier ! » sur les rives duquel il a étudié dans une école fondée par M. Schneider, le directeur du Creusot. Il ne se trompait pas de beaucoup : on lui met le doigt à côté, dans le bassin parallèle de l'Allier. « Et ce canal ? » dit-il, se rappelant sans doute le canal du Centre qui passe auprès du Creusot. Mais cette carte physique malheureusement n'indiquait pas les canaux.

Nous le fîmes s'arrêter afin de ménager son cerveau en fusion, mais penchés sur cette scène, deux de ses maîtres et moi, nous étions en proie à la plus forte émotion : l'enfant muré venait de retrouver avec le gros globe, comme Marie Heurtin l'avait trouvée avec le petit couteau, une notion de la figuration, de la représentation, du *signe*. Toute une éducation, et sûrement une éducation très complète a, peu à peu, passé par là.

Mais elle ne peut pas suivre, sur tous les points, on le devine, la méthode de la sœur Marguerite, qui s'adresse avant tout à des sourdes-aveugles de naissance ou frappées au bout de très peu d'années, tan-

dis que le jeune Bernard semble avoir fait de premières études élémentaires très poussées, qu'il s'agit de lui faire retrouver pièce à pièce, dans de brusques éclairs qui ressemblent chez lui à de l'inspiration.

25 *novembre* 1925. — Après trois mois d'absence j'ai couru voir Bernard Ruez, qui incarne actuellement le plus vif intérêt de Poitiers, et je l'ai trouvé complètement maître de 2 langues, outre la langue orale qu'il a toujours très vive et qui lui sert d'expression commune pour les deux autres : la Braille pour écrire et la dactylologie pour parler, et l'enfant — constatation appréciable — est déjà visiblement calmé dans ses nerfs par le progrès régulier de son instruction.

L'auteur de cet immense progrès intellectuel, incroyable de rapidité, est son principal maître, M. Douillard, qui, pendant que nous nous reposions à la mer ou à la campagne, s'est reposé, lui, de son écrasante année scolaire d'enseignement aux aveugles et aux sourds-muets, par un perpétuel tête-à-tête avec un petit sourd-aveugle dans sa classe de l'institution de Poitiers... Malheureusement, la santé de l'enfant, qui laisse à désirer sur certains points, forcera peut-être de ralentir un peu la suite de ces progrès.

En *1933*, Bernard Ruez est un grand garçon à la taille malheureusement déjetée, très gai, très vif, violent par moment et paresseux quelquefois, qui continue à parler et répond avec abondance et une excessive volubilité aux questions qu'on lui pose par la dactylologie.

Il s'intéresse toujours grandement à la géographie

et il lit beaucoup, sans craindre les lectures sérieuses, car son livre actuel n'est autre que le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet... Il réussit bien au cannage des fauteuils. Il a une vie religieuse sincère et profonde.

Bernard a 24 ans en 1939. Il est pris malheureusement de terribles crises de révolte contre son malheureux sort, suivies d'accalmie et de retours à la résignation. Il écrivait en 1935 à un grand infirme de Loudun, M. D. :

« Pour ma part, accablé de plusieurs infirmités, j'éprouve fréquemment de véritables mécontentements, voire même des impatiences et des révoltes contre mon sort... Mon existence d'infirme me pèse si lourdement bien que ce soit un champ où les mérites foisonnent pour le séjour d'En Haut. »

Il préfère de beaucoup les lectures et les voyages au travail d'atelier, et cultivant l'actualité, il lit avec ardeur en cette année du Cent cinquantenaire, *l'Histoire de la Révolution*, par de La Gorce, à savoir 60 volumes piqués en points Braille. C'est un intellectuel.

Veut-on connaître comment il sait rendre compte de ses vacances en famille ?

« Mardi 27 août, grande surprise ! A 8 heures, comme j'achève mon petit séjeuner on m'apprend que mon père et mon oncle François sont là, venus en auto pour m'emmener en vacances à Champagne-sur-Seine. Après les avoir embrassés je les laisse causer avec M. le Directeur qui leur fait visiter la maison, et je fais mes préparatifs pour le départ. »

« Nous déjeunons gaiement et nous partons tous

les quatre, car M. le Directeur est de la partie. Mon père conduit, l'oncle est à côté de lui. M. Douillard et moi sommes confortablement installés dans le fond de la voiture et nous causons [par les doigts] tout le long de la route. J'apprends ainsi le nom des localités où nous passons... »

« Nous arrivons enfin à Champagne. Quelle joie de me retrouver au milieu des miens après un an d'absence ! Nous dînons, puis la conversation se continue avec les membres de ma famille, par l'intermédiaire de M. le Directeur qui me traduit tout en langage « dactylologique ». Nous nous séparons à 10 heures pour prendre un repos réparateur, après un voyage de plus de 400 kilomètres. »

« Le lendemain et les jours suivants nous passons la matinée à la maison, et l'après-midi en excursion aux alentours. C'est ainsi que nous revoyons Fontainebleau, que j'ai déjà visité il y a deux ans ; Avon, où Fr. Hilaire, misionnaire à Bangkok, nous a chargés de commissions pour des amis Siamois que nous n'avons pas la chance de rencontrer. »

« Mon cousin Fernand, qui a appris un peu de dactylologie et avec qui je commence à correspondre, nous accompagne à Provins, où je suis fort intéressé par une belle église gothique où Jeanne d'Arc est venue assister à la messe lors de son passage en cette ville. »

« Nous passons à Montigny, et nous arrêtons pour admirer le cèdre de Jussieu. N'ai-je pas lu dans *Tour de France* que ce savant botaniste a rapporté du Liban, dans son chapeau, cet arbre et celui qui est au Jardin des Plantes à Paris ? Il était

bien petit alors; comme il a grandi après deux siècles ! On me dit qu'une de ses branches mesure 23 mètres de longueur ; c'est donc à plus de 40 mètres de diamètre que s'étend son ombrage. Mon cousin tient à nous photographier au pied de ce géant... »

« Le lendemain, mon frère Jean arrive de Lunéville où il travaille. J'ai la joie de passer quelques heures avec lui ; mais dès dimanche soir il lui faut repartir. »

« Lundi, mon père doit lui aussi retourner à ses affaires pour toute la semaine ; mais je ne m'ennuierai pas, car M. le Directeur a eu la bonne idée de me faire envoyer de l'Association Valentin Haüy des livres qui ne manqueront pas de m'intéresser. J'aime tant la lecture, trop même, car souvent elle me retient à mon bureau alors que je devrais être à l'atelier, ce qui me vaut d'être grondé... C'est vrai que je suis parfois bien peu raisonnable... »

« J'ai donc passé trois semaines délicieuses à Champagne; mais il a bien fallu revenir à Poitiers. »

« Le retour s'effectue en chemin de fer, non sans quelques petits incidents que je passe sous silence. Et nous arrivons à 10 heures du soir à Poitiers. »

« Il me faut donc me remettre au travail, suivant la promesse que j'en ai faite à mon père, afin de mériter de passer de nouveau quelques bonnes journées de repos en sa compagnie. »

« Bernard RUEZ, sourd-aveugle. »

Octobre 1947.

Bernard est toujours dans son institution de Poitiers. Sa vie se continue dans le silence et la nuit.

Voilà 25 ans bientôt que son corps lui sert de prison. Les livres sont restés ses amis fidèles. Actuellement, il est encore avec Bossuet, dans les variations des églises protestantes. La lecture des diverses revues en braille lui est insuffisante et il lui faut chaque jour du « bout des doigts », cueillir des nouvelles et des articles de journal. De temps en temps, il arrête sa réflexion sur quelques pensées profondes qui font du bien à son âme. L'autre jour encore quelle surprise d'apprendre que c'est « son » Napoléon qui a dit cette belle parole : « Le plus grand miracle du Christ c'est d'avoir apporté au monde le règne de la charité. » Chaque fois que son intelligence capte de la nouveauté, il donne sa réponse favorite « on s'instruit tous les jours ». Dans cet être physiquement pitoyable, l'esprit travaille donc intensément pour se tenir au courant de tout ce qui se passe. Les événements mondiaux eux-mêmes ont son attention. Jour par jour, il a suivi l'épouvantable guerre. Aujourd'hui, c'est au jeu d'échecs qu'il porte son ardeur militaire et invariablement dans sa récréation du midi, il fait une partie acharnée contre tout adversaire qui veut bien se mesurer avec lui. Pendant le temps consacré à la bataille, Bernard ignore le « cafard » ou les idées noires : C'est la lutte farouche, la tactique rusée ou violente et les coups de poing sur la table témoignent de la gloire du succès ou de l'humiliation de la défaite. Oh ! cette partie quotidienne, que de bonheur elle met dans sa vie ! Ajoutez à cela une bonne pipe, cette autre amie fidèle qui assure aussi quelques heures heureuses.

Une autre joie est apportée par les visites. Ces jours-ci, Bernard avait l'honneur d'être présenté au Cardinal Tisserand. S'adressant à cet illustre

visiteur il lui disait : « Permettez-moi Eminence de vous examiner », et avec un fin sourire « quelle magnifique barbe vous avez ! » Et puis, tout de suite aussi des sentiments très hauts montent de son cœur d'infirme vers le Saint-Père pour lequel il demande à Son Eminence de présenter ses sentiments, son hommage filial. Tel ministre se souviendra toujours de son récent passage à l'institution qu'il quittait en adressant à Bernard ses plus chaudes félicitations et ses plus cordiaux remerciements pour son voyage d'un quart d'heure autour du monde sur la grosse mappemonde devenue historique depuis le 9 juin 1925. Il n'avait qu'un mot pour traduire son émotion et son bouleversement : C'est formidable ! C'est formidable !

Cette année 1947 a procuré aux Chers sourds-aveugles une joie bien douce. Bernard, comme trois de ses camarades, a participé au pélerinage national des sourds-muets. A Monseigneur Théas qui lui demandait s'il aimait la Sainte Vierge, il répondit, de toute sa sincérité : « Oh oui ! bien sûr, je l'aime beaucoup : mère aimée, à tous vos enfants de misère auxquels vous n'avez pas promis le bonheur sur terre, vous donnerez certainement une belle place au ciel. Sur votre sol béni de Lourdes où tout est fête pour les yeux et les oreilles, vous leur avez confié la grâce splendide de la résignation et dans leur silence ils entendront toujours votre voix maternelle et dans leur nuit brillera toujours pour eux l'Etoile de l'Espérance.

Bernard Ruez a six compagnons qu'il retrouve dans la classe des sourds-aveugles et dans l'atelier de rempaillage et de cannage : l'un d'eux excelle au

paillage d'une chaise avec des pailles de 5 couleurs différentes.

Un homme de 39 ans, tombé sourd à 18 ans et aveugle à 34 ans, marié et abandonné par sa femme, est arrivé d'un hôpital où il végétait : il a bien fait sa rééducation, et il a appris à faire la chaise de jonc et la chaise de paille. Malheureusement illettré, il a été difficile d'entrer en relations avec lui autrement que par quelques gestes naturels qu'il devine.

Un ancien clerc de notaire des environs de Paris, resté 36 mois dans un hôpital où personne n'essaya jamais de lui dire un mot, entra dans l'Ecole de Poitiers et y demeura jusqu'en 1938.

Joseph Renucci, de Marseille, sourd-muet de naissance et atteint d'une double cataracte inopérable, est là depuis 11 ans, et, doué d'un aimable caractère à la provençale, il continue à se montrer un parfait pailleur de chaises. Il a remporté en 1938 une médaille d'or à l'exposition artisanale de Niort, où son camarade Marius Séasseau obtenait une médaille d'argent.

Plusieurs élèves sont déjà sortis de l'Ecole des Sourds-aveugles : 3 d'entre eux sont chaisiers en Bretagne, 1 autre à Lyon. Ils gagnent de la sorte un peu d'argent, et ils goûtent l'intime satisfaction, indispensable à tout homme, de « faire quelque chose ».

GEORGES TRÉBÈS

Mais quel est, dans la première salle de l'Institution, cet éternel et silencieux colloque de plusieurs heures par jour, entre un homme et un enfant ? —

C'est, en attendant les trois nouveaux élèves en perspective, l'avant-dernier arrivé, un petit Français d'Oran, un petit pâlot, Georges Trébès, âgé de 9 ans, dont l'intelligence tâtonne encore dans les limbes obscurs du début : son père le vit à 14 mois (l'un de ses 5 enfants) tomber malade d'une méningite cérébro-spinale, et en sortir sourd, muet et aveugle. Selon l'usage général, il cherche en vain un établisement qui accepte son enfant triplement infirme. Il en est là lorsqu'un numéro du *Pèlerin* du 8 mars 1931 lui révèle l'existence de l'Institution de Poitiers, « institution admirable », écrit-il plus tard, « où j'ai conduit mon fils en septembre 1932 (1) ».

Et depuis cette date, le professeur des Sourds-Aveugles s'enferme avec l'enfant tout le jour, travaillant à éveiller cette petite intelligence singulièrement lente : il lui enseigne à aller au bout de la salle en tâtant les murs, puis à porter à ce même bout un cahier ou deux ou trois cahiers, puis à les rapporter.

Le petit infirme apprend à combiner quelques mouvements de plus : il sait jouer avec ses poings et ceux d'un autre au jeu du « pied-de-bœuf ». Le directeur actuel, M. Douillard, qui s'intéresse toujours à ses chers sourds-aveugles, étant descendu plusieurs fois pour le récompenser de ses efforts avec des gâteaux, l'enfant a eu seul l'idée de prendre les clés de M. le Directeur dans la poche de celui-ci,

(1) Lire sa lettre d'infinie reconnaissance dans *le Pèlerin* (Bonne Presse), du 2 juillet 1933, signée T. E.

de monter son escalier, de pénétrer dans son bureau et de trouver les gâteaux dans un tiroir laissé à sa portée, et il recommence cette expédition de temps en temps. Jamais vol ne rendit plus heureux un éducateur ! Mais on le voit, l'enfant en est encore à la période primitive, celle qui précède la libératrice intelligence du « signe » : c'est Marie Heurtin avant le signe du couteau, Bernard Ruez avant le signe de la carte en relief.

Ainsi que la plupart des sourds-aveugles il a l'odorat très développé, et commence par porter à son nez tout ce qu'on lui présente.

Sa famille, venue le voir pendant les vacances, a été enthousiasmée par ses incroyables progrès.

Le petit Georges finit à la longue par comprendre le sens du *signe,* et il fait maintenant sur commande quelques petits exercices.

Il a été passer ses secondes vacances, celles de 1934, à Oran, — conduit par son directeur et par son professeur, sur le désir des parents qui veulent répondre aux paroles désobligeantes et erronées de leur entourage : « Quand on a des enfants comme cela on les garde chez soi », etc...

Au débarquement, « le petit est soulevé dans les bras, on l'embrasse, on l'emporte dans l'auto... Puis ce sont les effusions de la famille : père, mère, grand'mère, petites sœurs, tous veulent embrasser ce petit bonhomme qui sourit et se laisse faire. Et tout de suite il faut faire exécuter à l'enfant tout son petit répertoire. « Georges ! marche ! tourne ! saute ! frappe ! pince ! prie ! etc., etc... » L'enfant, qui touche la main du professeur lit le mot et exé-

cute l'action aussitôt en riant. On rit, on pleure, c'est à n'y pas croire !... » (1).

M. Blanc, vice-président de l'Amicale des Sourds-Muets d'Oranie, veut que ses amis soient témoins, comme lui, des efforts tentés pour sortir cet enfant de sa nuit, et il organise dans une salle de brasserie d'Oran une assemblée générale des sourds-muets et des aveugles, — présidée par l'adjoint au maire de la ville, M. Nivière. Après qu'a été fait l'exposé des débuts de cette difficile éducation, l'enfant exécute son petit répertoire, et le maire adjoint conclut en termes émus qu' « un tel dévouement ne peut être inspiré que par des pensées très hautes de générosité et d'abnégation (2) ».

Puis le « bureau » de l'Amicale des Aveugles, voulant, à son tour, être témoin des progrès du petit Georges, organisa une deuxième séance sous la présidence d'un conseiller général.

Georges a eu (1940) 17 ans. Malheureusement son esprit manque d'initiative. Il ne parle pas oralement, et se contente du langage dactylologique, de l'alphabet Braille et d'exercices manuels. Cela n'a pas empêché M. Douillard de donner une séance démonstrative, qui a obtenu un vif succès, avec lui et Bernard Ruez, à Paris, au Foyer des Sourds-Muets, dans le XX^{e} arrondissement, le 12 décembre 1937.

(1) *Echo de Famille*, La Persagotière, Nantes. Octobre 1934. Sourds-Muets-Aveugles, p. 30-31.

(2) *Ibid.*, p. 31.

RICHARD SCHMIDT

En mars 1937 est entré à l'Ecole un petit bonhomme de 9 ans, un Lorrain, Richard Schmidt, décidé et résolu comme ses compatriotes, et doué, d'une façon toute moderne, d'un goût instinctif pour la mécanique. Affligé, à l'âge de 13 mois, d'une méningite cérébro-spinale (tout comme Bernard Ruez et Georges Trébès) il était gardé, dans un village de la Meuse, par sa grand-mère, qui se plaignait de ses colères terribles. Mais on devinait bien, à le voir démonter une roue, un couteau, et toutes les serrures et poignées de portes de la maison, qu'il était intelligent et réfléchi. A 6 ans il se faisait lui-même son café. Il se développa d'ailleurs en jouant beaucoup avec les gamins de son âge. De très bonne heure et comme de lui-même il eut l'instinct du *signe*, que les autres ont tant de difficultés à découvrir, et il désignait chacun de ses oncles et cousins par un geste particulier.

Ayant du goût naturel pour le travail, joint à une fidèle mémoire, dès son arrivée à Poitiers il se met à la dactylologie et au Braille, et Bernard Ruez s'écrie naïvement : « Je me retrouve dans celui-là ! ».

Au bout de sa 3e année d'enseignemnet avec M. Thomas, Richard Schmidt sait 1.800 mots, qui se rapportent à différentes catégories que nous énumérons, car ces détails de la méthode sont susceptibles de guider d'autres éducateurs :

La Classe
Les Personnes
Les Jeux
Les Aliments

L'Habillement
Les Parties du Corps
Le Dortoir
Divers
Les Appartements
Le Réfectoire
Maladie
Expressions

Outre la dactylologie et le Braille il pratique l'écriture rectiligne et peut ainsi écrire son petit bonjour aux visiteurs et de véritables lettres au crayon à sa bonne Grand'Mère. Voici celle qu'il lui a adressée le 1er mai 1941 : « Chère Grand'Mère, je t'écris ma petite lettre. Maintenant je suis content. Je pense beaucoup à toi. Pierre et Jean [les oncles du petit] sont toujours loin prisonniers. La maison est vide, A Poitiers, il fait beau. Il y a un joli soleil. Il y a des fleurs au jardin. J'ai trouvé un nid. En classe je lis beaucoup et j'écris vite. J'irai en vacances dans 2 mois. Je prie Jésus pour Grand'Mère. J'embrasse bien Grand'Mère. »

Il semble jouir d'une singulière fertilité d'esprit et d'imagination, servie par une fidèle mémoire : ainsi, son maître, M. Thomas, lui ayant expliqué qu'*un marchand* c'est quelqu'un qui vend, Richard se met à écrire ausitôt :

« Le marchand de légumes, de fruits, de fleurs, de poissons, de parfums, de lapins, de châtaignes, de pommes, de bananes, de melons, de marrons, de chapeaux, de casquettes, de jouets, de tapis, de valises, de mallettes, de parapluies, de balles, de serrures, de fourneaux, de fusils, de lunettes, de couteaux, de rasoirs, de bicyclettes, de brouettes, de voitures... »

A la question : qu'y a-t-il à la quincaillerie ? il répond par 35 compléments.

Il parle aussi, et ceci est merveilleux qu'il ait appris en 2 ans, presque aussi aisément que des sourds-muets ordinaires, à prononcer les lettres, des syllabes, des mots, des phrases, d'une façon fort compréhensible. Il prononce des expressions faciles, comme : C'est moi... C'est toi... Je ris beaucoup. Tu es gourmand. Je vous dis bonjour. Au revoir, ami. — Et ceci est le travail d'un autre professeur, M. Morio, un habile dans « l'art de la démutisation, qui a passé 50 ans dans l'enseignement des sourds-muets — dont l'âge n'a fait que ralentir un peu l'activité et qui occupe ses loisirs tantôt avec Richard Schmidt, tantôt en tête à tête avec Georges Trébès ».

Richard a été admis à la 1re Communion privée, le jour de Pâques 1941, sur l'insistance de l'Aumônier disant : « Il comprend très bien son catéchisme, mieux que bien des enfants, sa piété est édifiante ».

Voilà un sujet remarquablement doué, et qui fait déjà le plus grand honneur à ses maîtres (1).

Richard a bien grandi du reste ; il est fier de sa taille et de sa force. Autant Bernard fait pitié dans son corps malingre et difforme, autant Richard est doué d'une robuste constitution lorraine qui fait plaisir à voir. Après bientôt 10 ans de labeur, le voilà, lui aussi, plus avant dans la vie. Il est presque un jeune homme maintenant. Il est capable de

(1) En dehors de notre enquête personnelle, nous nous sommes servi du précieux Journal manuscrit de M. Thomas, qui a noté jour par jour en 2 registres tous les incidents de cette instruction : il sera aussi du plus grand intérêt comme documentation pour étudier la mentalité naturelle d'un enfant.

converser en phrases simples où parfois s'échappe un brin de malice ou d'espièglerie dont son enfance abondait. Il revient juste de passer ses vacances à Revigny, près de sa grand'mère au cœur d'or. Il avait hâte de rentrer pour satisfaire en classe son activité intellectuelle et en atelier son adresse manuelle pour le cannage des chaises où il excelle. Dès la première minute de son arrivée, il raconte par écrit son court séjour au pays natal et les difficultés du retour. « Mon cousin R. n'a pas pu me conduire. Les cartes étaient périmées. Il n'y avait pas de métro à Paris car les hommes cheminots ont fait la grève. M. B. partira au Maroc en bateau sous peu. Sa maison sera inoccupée à Revigny, il n'y avait pas de prunes dans les arbres, car il a fait trop sec. Mon oncle Pierre est maladroit ; il n'a pas tué de bon gibier mais seulement une bécassine. J'ai scié un peu de bois car il n'y en a pas beaucoup grand'mère a acheté du charbon : il y en a deux cents kilos... P. a une T.S.F. elle chante le matin, le midi et le soir ; elle est très utile. Mon cousin A. est venu me voir ; il a une moto ; elle a roulé très vite. Elle fait cent kilomètres à l'heure ; Je suis monté dessus avec lui une fois. Ma maman m'a acheté des cigarettes gauloises à 38 francs. » Ces quelques lignes montrent quelle part Richard possède dans la vie extérieure et comment, abondamment il fait la communication de ses pensées.

Dans cette école située avenue de Bordeaux qui symboliquement s'appelle depuis 1945 « avenue de la Libération » Richard est bien à sa place et sans avoir jamais vu et jamais entendu, il donne bien l'impression de l'évasion d'une âme libérée.

Pour être exact il faut dire que dans cette maison on se dispute le plaisir de causer avec ces infortunés

sourds-muets-aveugles, leur donnant avec l'instruction et les nouvelles journalières et familiales, la joie de se sentir entourés d'attentions et aimés.

Telle est l'Ecole masculine de « Ames en Prison », dirigée par les Frères de Saint-Gabriel, la seule qui existe en France, comme Larnay en est la seule Ecole féminine. L'on peut constater que, grâce à l'intelligence et au dévouement de ses maîtres, qui doivent, pour ainsi dire, adapter leur méthode à chacun des cas particuliers, l'Ecole est à l'heure présente, en pleine vie, et elle attend un nouveau sujet pour la rentrée. Mais n'oublions jamais de prononcer le nom de celle qui ouvrit le défrichement de la sombre forêt, et qui fut, consciemment ou non, la grande initiatrice de ce magnifique mouvement généralisé : la Sœur Marguerite.

L'on voit de quelle première grandeur brille actuellement Poitiers dans ce ciel splendidement constellé de la Charité Française, — ce Poitiers de la bienfaisance, qu'a contribué récemment à faire mieux connaître en tous lieux le beau film tourné par M. René Delacroix, sous le patronage de la D. R. A. C. : *Nuit Silencieuse*.

*
* *

L'Institution de Larnay et l'Institution de l'avenue de Bordeaux, outre la proximité, la mutuelle estime, la communauté des principes, la sainte émulation dans le bien sont encore unies par un lien très fort : elles font partie l'une et l'autre de la Fédération des Associations de Patronage des Ins-

titutions de Sourds-Muets et d'Aveugles de France, qui a été fondée en 1928 par son secrétaire général, M. Lemesle, ancien directeur de Poitiers, puis directeur de l'établissement de la Persagotière à Nantes, où il vient de mourir à 84 ans, après avoir, à l'applaudissement général, reçu la croix de la Légion d'honneur pour toute son existence de dévouement (commencée à 18 ans) aux déshérités de la vie. La Fédération ne comprend pas moins d'*une cinquantaine* d'Institutions et travaille incessamment au perfectionnement pédagogique de leurs 500 maîtres et maîtresses. Elle y arrive par deux moyens : 1° par des Congrès périodiques, comme ont été celui de Nantes en 1929 et celui de Strasbourg en 1932, où de l'excellent travail technique fut effectué, grâce à des Rapports très étudiés, dont plusieurs étaient dus à l'expérience des Sœurs de Larnay ou à celle des maîtres de l'avenue de Bordeaux. En second lieu, 2 fois par an, un jury naguère présidé par M. Lemesle lui-même, se transporte dans tous les établissements de la Fédération, donc à l'avenue de Bordeaux et à Larnay, et il y fait passer des examens très sérieux (comprenant trois degrés successifs, avec exercices pédagogiques pratiqués sur une classe de sourds-muets), là aux jeunes maîtres, ici aux jeunes religieuses qui s'entraînent à l'enseignement des infirmes (1).

(1) La Fédération a organisé en août-septembre 1933 un pèlerinage de 32 sourds-muets à Rome sous la conduite du directeur de Poitiers et du sous-directeur de Nantes. Le Souverain Pontife Pie XI a tenu à leur accorder une audience privée et lorsque les directeurs lui ont signalé les sections spéciales des sourds-muets-aveugles de Poitiers et de Larnay,

Ainsi nos deux établissements poitevins, avec leurs vastes et variés champs d'expérience, servent de véritables écoles normales pour l'enseignement des sourds-muets.

Donc les gens qui périodiquement depuis 60 ans, vont lançant dans des atmosphères surchauffées de politique, qu'il faut absolument effectuer un « transfert » de ces établissements d'un Ministère à l'autre, que le monopole de l'Etat est indispensable dans cette branche de l'enseignement et que, en dehors des 5 établissements nationaux, les autres ne sont que des « garderies » dirigés par des « incapables », — ceux-là croupissent dans une ignorance épaisse à moins que, sciemment, il ne mentent et ils ne calomnient.

Si ce modeste volume dont il n'est pas un mot qui ne sorte de la réalité des faits, pouvait encore, dans sa 36e édition, contribuer à dissiper et à neutraliser de pareilles préventions, son auteur en serait profondément heureux, et ainsi il paierait un peu sa dette de reconnaissance au public qui redemande depuis 41 ans cet ouvrage avec une constance de fidélité qui est certes l'une des plus précieuses récompenses de sa longue carrière.

Champmarin, en Aubigné-Racan (Sarthe),
Noël 1941.

---

il eut un geste de particulière bienveillance et ce mot ému : « C'est là une œuvre de grande charité et qui honore grandement notre Religion ». Cf. l'*Echo de Famille*, revue mensuelle, organe de la Fédération. (Nantes, La Persagotière). octobre 1933, p. 7.)

IMPRIMERIE SAINT-DENIS, NIORT. — C. O. n° 31.0822
N° Edit. : 98

4201

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01933469 9